

Le carnet du capitaine Perno

Transcription par Pierre Albert Thébault à partir de l'original en 1989
Saisie informatique, mise en page et complément d'informations par Jean-Paul et Denise
Mestre, Xavier Hennequin en 2006

TABLE des MATIERES

PREFACE	3
Descriptif du manuscrit	3
Le parcours du carnet - généalogie	3
Les auteurs des lettres	4
Qu'a-t'il pu advenir de l'idylle épistolaire entre Charles et Françoise ?	7
1. Première lettre de Françoise à Charles	9
2. Réponse de Charles à Françoise	10
3. Deuxième lettre de Françoise à Charles	12
4. Deuxième lettre de Charles à Françoise	13
5. Troisième lettre de Françoise à Charles	15
6. Troisième lettre de Charles à Françoise	16
7. Quatrième lettre de Françoise à Charles	18
8. Quatrième lettre de Charles à Françoise	20
9. De Françoise à Charles	22
10. Cinquième lettre de Charles à Françoise	23
11. Sixième lettre de Charles à Françoise	25
12. Septième lettre de Charles à Françoise	26
13. Sixième lettre de Françoise à Charles	31
14. Huitième lettre de Charles à Françoise	33
15. Septième lettre de Françoise à Charles	34
16. De Charles à Françoise	35
17. Suite de l'itinéraire de Charles	36
18. Dixième lettre de Charles à Françoise	40
19. Huitième lettre de Françoise à Charles	42
20. Onzième lettre de Charles à Françoise	43
21. Neuvième lettre de Françoise à Charles	45
22. Douzième lettre de Charles à Françoise	46
23. Dixième lettre de Françoise à Charles	47
24. Treizième lettre de Charles à Françoise	48
25. Continuation de l'itinéraire	50
26. Onzième lettre de Françoise à Charles	54
27. Quatorzième lettre de Charles à Françoise	56
28. Continuation des Relations	58
29. Douzième lettre de Françoise à Charles	59
30. Quinzième lettre de Charles à Françoise	60
31. Treizième lettre de Françoise à Charles	61
32. Quatorzième lettre de Françoise à Charles	62
33. Seizième lettre de Charles à Françoise	63
34. Quinzième lettre de Françoise à Charles	65
35. Dix-septième lettre de Charles à Françoise	67
36. Récit de la bataille de Trafalgar	69
37. Noms des vaisseaux français et espagnols	75
38. Noms des vaisseaux anglais	76
39. Le parcours du Capitaine PERNOT (ajout de Xavier Hennequin en 2006)	77
40. La bataille de Trafalgar – ajout de Xavier Hennequin en 2006	78

PREFACE

Descriptif du manuscrit

Il s'agit de 41 feuillets (14cm/20cm) couverts, recto verso, d'une seule et même écriture, à la plume et une encre noire épaisse. De la main de Charles Pernot : il signe de sa griffe chacune de ses propres lettres.

C'est un échange de correspondance entre lui-même et une certaine Françoise, comportant 32 envois – 15 d'elle, 17 de lui – s'échelonnant du 18 octobre 1806 au 10 avril 1808.

Leur lecture fait entrer dans l'intimité d'une idylle épistolaire qu'a provoquée une 1^{ère} lettre, de Françoise à Charles. Une convention s'établit entre eux. « Pour ne perdre aucune de nos lettres » comme écrit Charles « je me suis occupé à copier notre correspondance en évitant avec soin d'écrire les noms dans leur entier, en n'indiquant que la lettre initiale, de sorte que si le cahier venait à tomber par hasard entre des mains étrangères, il ne pourrait nullement nous compromettre ». Idée à laquelle Françoise adhère.

Anachroniquement, en fin de carnet, on découvre une lettre antérieure de plus d'un an – du 14 Brumaire de l'an 14 – de Pernot à l'un de ses beaux-frères, à qui il fait un récit détaillé de la campagne navale suivie du désastre de Trafalgar. Il y a participé de bout en bout.

L'ensemble du manuscrit n'est donc composé que de la copie, de la main de Charles Pernot, de ses lettres et celles de Françoise I...t. Car les identités, que doivent masquer les seules initiales, le sont en effet pour toutes les personnes sauf – à plusieurs reprises – la sienne propre et les prénoms de Françoise I...t, ainsi que celui de son amie et confidente Louise – devenue ensuite Lise – d'abord J...u, puis Jal...u, puis Jalus...u.

Le style et la syntaxe employés par les 2 correspondants sont encore très XVIII^{ème} siècle. Ils sont la preuve, chez l'un et l'autre, d'une éducation et d'une instruction dont ils disent eux-mêmes : « ces lettres sont un pur garant qu'elles ont été soignées ».

Le support du document est un papier assez grossier, de texture parcheminée, broché à mince cordon, en un petit cahier de 41 feuillets dont celui de garde est enduit d'une légère couche vernissée ivoirine.

En haut du verso de la seconde page d'encadrement figurent, également à la plume et encre noire, mais d'une écriture différente de celle du manuscrit, les noms Constantin et Friant, l'un suivant l'autre, le premier d'un graphisme fin, l'autre plus appuyé dans les pleins et déliés, de sorte que l'on pourrait prendre le 1^{er} pour un prénom, le second pour un patronyme.

Ces noms, rajoutés, présentent toute l'apparence d'un ex-libris.

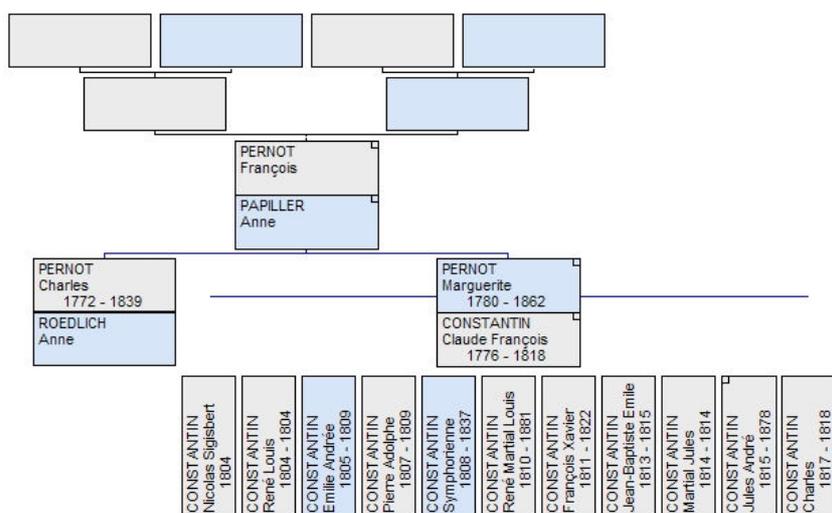
Le parcours du carnet - généalogie

Pour une meilleure compréhension, voir le tableaux généalogique.

Il est parvenu à Pierre-Albert Thébault par le testament de Louis Thébault, son père, qui le tenait lui-même de sa mère, née Adèle Constantin, notre grand-mère. C'est ce nom Constantin qui figure en ex libris du carnet, lié au nom Friant.

Or la mère d'Adèle Constantin était née Friant, Aline, avant d'épouser André-Jules Constantin. Ce sont nos bisaïeux.

Notre arrière grand père, André-Jules Constantin, a probablement été présent, en tant que neveu et médecin, au décès de Charles Pernot, le 5 juin 1839 à Pont-à-Mousson. En tout cas il figure à ces titres sur l'acte de décès de son oncle, déclaré en mairie par lui : « André-Jules Constantin, 23 ans, Docteur en médecine ».



Charles Pernot est donc le frère de la mère de André-Jules Constantin, Marguerite Pernot (1780-1862), épouse de Claude-François Constantin (1776-1818), fondateur de caractères à Nancy.

Ils sont nos trisaïeux

Il apparaît dans une correspondance du 6/9/1839 avec la Grande Chancellerie de la Légion d'Honneur, que Charles Pernot est mort sans enfants, laissant une veuve de 61 ans, Anne Roedlich.

Pour conclure, on peut donc avancer avec forte probabilité que c'est à la mort de notre arrière arrière-grand-oncle, Charles Pernot, que son « Carnet » passa à notre famille directe, via nos bisaïeux André-Jules et Aline Constantin (née Friant), puis notre grand-mère paternelle Adèle Constantin, épouse Thébault. On peut même envisager comme vraisemblable que Charles Pernot ait été assisté dans ses derniers moments par son neveu et lui ait remis le précieux carnet gardant traces d'un amour d'antan, qui ne pouvait intéresser sa veuve. Il était lui-même sans descendance directe.

Les auteurs des lettres

1. Françoise I...t

Elle apparaît d'emblée, dès la première lettre ou "déclaration" à Charles Pernot, comme une jeune femme décidée, audacieuse, et qu'on aurait pu, à l'époque, qualifier d'effrontée. Elle ose en effet, aborder par écrit, un homme qu'on ne lui avait pas présenté, du double de son âge, pour lui dire clairement qu'il ne lui est pas indifférent.

Dans la suite de la correspondance, on apprendra qu'elle a, cette année là, 17 ans, qu'elle est provençale, de Toulon, orpheline en tutelle, sœur d'un frère plus jeune, née d'un bon milieu (son père était pharmacien), mais sans fortune.

Ensuite, et tout au long, elle se révèle pleinement féminine et méridionale : à la fois prudente et aventureuse, sérieuse mais aimant sauter et s'amuser, réservée mais directe, franche mais capable de dissimuler, libérale et jalouse quand même, courageuse mais sujette à l'angoisse, amoureuse sans bêtise soumission, sentimentale en même temps que réaliste, accessible à l'occasion aux évocations d'un érotisme de bon ton : " je me tais sur les baisers que tu m'as envoyés, car j'aurais trop à en dire là-dessus ! " (il l'avait embrassée un million de fois contre son cœur).

2. Charles Pernot

A la bataille de Trafalgar (21 octobre 1805), premier événement qui, chronologiquement, nous le révèle, il avait trente trois ans (par déduction sur les 34 qu'il annonce, un an plus tard à Françoise). Il est donc né en 1772. Nous savons plus tard qu'il a vu le jour à Nancy. Dans la lettre à son beau-frère relatant Trafalgar, il parle de sa sœur Marie¹, mariée au beau-frère², qui a deux filles Adèle et Mélanie. Il cite aussi l'existence d'un frère dont on est depuis longtemps sans nouvelle, et qui résiderait aux Antilles et qu'il a essayé en vain de contacter au passage de la Flotte dans les îles.

Dans une lettre à Françoise, datée d'un an plus tard, il lui révèle qu'ils étaient 7 enfants dans sa famille³. Plus tard encore, il précisera qu'il a 4 sœurs, établies en Lorraine et un jeune frère, travaillant au Trésor Public. Oublie t'il alors celui de la Guadeloupe définitivement disparu ?

De ses parents décédés il parle peu, sauf pour dire que son père était JP⁴ et que tous deux avaient souffert "malheurs et pertes" au début de la Révolution du fait des événements.

La Révolution, c'est en adolescent qu'il l'a vécue, enfermé qu'il était au séminaire où on le préparait à devenir prêtre.

Mais les bruits de guerre ont vite raison de sa timide vocation et en font un volontaire de l'An 2 ; puis très vite un jeune officier, eu égard sans doute à sa solide instruction due au séminaire et rare à l'époque dans les armées. Il dit avoir servi sous Jourdan, probablement en 1794 à l'armée de Sambre et Meuse, pour beaucoup constituée de volontaires lorrains, mais certainement en 1796 en Allemagne, puisqu'il se remémorera l'époque en repassant, dix ans plus tard à Schweindurth, non loin du champ de bataille de Wursbourg.

Mais, revenant à la chronologie des lettres, nous découvrons donc Charles Pernot, d'abord en 1805, jeune capitaine de 33 ans, d'un régiment d'Infanterie embarqué en tant que mousqueterie (voltigeurs et grenadiers) sur les bâtiments de la Flotte de Méditerranée commandée par l'Amiral Villeneuve, partie de Toulon quelques mois plus tôt pour chasser l'Anglais aux Antilles. Il s'agit déjà de l'emploi, en cas de combats navals ou d'opérations de débarquement, de ce qu'on appellera les troupes de Marine, puis la "Coloniale" puis "Marsouins" et "Bigorres", aujourd'hui rebaptisée Infanterie de Marine.

Dans sa lettre à son beau-frère, Pernot raconte le cache-cache autour des îles tropicales avec l'escadre de Nelson - déjà ! - puis la navigation vers l'Espagne ou les Açores ; le combat de Ferrol, premier demi-échec ; la descente sur Cadix, enfin, le désastre de Trafalgar.

On s'étonnera qu'un jeune officier de l'Armée de Terre, ne sachant pas nager, puisse développer des analyses aussi critiques sur les manœuvres d'un amiral à qui il impute toute la responsabilité de la catastrophique défaite navale. Mais on constate

¹ Marie Louise (N.D.L.R.)

² SOYER Pierre Louis (N.D.L.R.)

³ Marguerite, notre ancêtre directe, Anne qu'il ne compte pas car décédée en 1789, Marie-Louise, Marie-Marguerite, Marie-Joséphine, Joseph décédé à 2 jours. Frère aux Antilles inconnu.

⁴ François Pernot (N.D.L.R.)

que, dès après la bataille, dont il n'a réchappé que gravement et deux fois blessé, ce jeune officier est nommé " Rapporteur au 1^{er} conseil de Guerre Permanent de l'Armée Expéditionnaire" donc avec mission de concourir à l'établissement de la vérité sur le déroulement des opérations et les causes du désastre.

Et d'ailleurs, Villeneuve, capturé par les anglais avec son vaisseau amiral en tirera lui-même la conclusion en se suicidant, après sa libération !

Quant à Pernot, à peine remis dans les hôpitaux de Cadix, il rejoindra Toulon via Perpignan en traversant à pied, avec son régiment, toute l'Espagne et la côte méditerranéenne -L'odyssée continuera vers l'Italie et Gènes, où il recevra la première lettre de Françoise -, puis le franchissement des Alpes par le Brenner et le Tyrol, pour, dans la foulée, traverser du sud au nord toute l'Allemagne jusqu'à la mer Baltique, prise par les glaces, et les Marches Suédoises – Périple, tout au long duquel s'instituera la correspondance avec celle qui sera devenue sa promise.

De cette correspondance, de ce qu'il dit, au fil des lettres, sur lui-même à Françoise, se dessine un peu une silhouette :

C'est un célibataire au caractère enjoué, franc ("trop" dit-il) ouvert à l'amitié et à l'amour, dont il n'a pas eu que des expériences heureuses.

Il est timide, en fait un peu complexé par une taille petite et un physique "commun".

Il ne cache pas son attrait pour la beauté féminine et raconte sans ménagement à sa douce les agréments des rencontres qu'il en a fait – en tout bien, tout honneur – au long des phases "touristiques de son voyage. Pour décrire Zalberstadt, il dit simplement : "c'est une belle ville où le sexe est charmant ".

Les principes moraux qui le guident sont simples et clairs : " pour un soldat, faire peu de cas des richesses, et aucune démarches pour en acquérir ; une conscience pure, des moyens d'existence modestes mettant juste à l'abri du besoin suffisent à un cœur sans ambition et procurent la sérénité de l'âme avec laquelle, quand on a satisfait à ses devoirs, on peut braver tranquillement la mort."

Modeste, il annonce : " je n'ai à t'offrir qu'un bon cœur, quelque peu d'éducation, assez d'expérience, et beaucoup d'amour."

Strict sur les règles d'honneur et de civilité, il accueille néanmoins avec un libéralisme indulgent la démarche osée de Françoise à son égard.

Il est vrai qu'il s'est largement libéré des contraintes morales du séminaire. Il admet la Foi Chrétienne et les prières, pour lui, de sa tendre amie, mais a lui-même nettement opté pour la philosophie et l'Encyclopédie. Rousseau est son maître à penser dans tous les domaines : la vie près de la nature, la simplicité paysanne garantissant " la pureté des mœurs de l'âge d'or ", le mode d'éducation, l'interdiction à l'homme d'exploiter l'homme, l'exécration des richesses matérielles, l'exaltation de la solidarité, la sympathie à la franc-maçonnerie, la critique de l'Eglise quant au célibat des prêtres et l'inféodation à Rome. S'il n'y joignait l'amour du beau, de l'art et de la musique classique, il ferait un bon précurseur du "gauchiste moderne".

Mais il est soldat et bon soldat, discipliné, courageux. Il se bat bien et méprise et condamne les lâches et les pleutres, fussent-ils l'Amiral commandant l'Escadre lui-même et la plupart de ses capitaines de vaisseau et même l'ennemi, tel ce général Kleist qu'il fustige pour "avoir rendu lâchement Magdebourg aux Français sans même avoir tenté de soutenir le siège".

Son propre courage et son abnégation ne font pas de doute, à la lecture du modeste compte rendu qu'il fait de ses graves blessures à Trafalgar. Il sait, par contre, glorifier ses camarades brillants au combat, y compris des officiers de Marine, dont le commandant du bateau où lui-même était embarqué.

Il est à noter que ses convictions philosophico politiques n'altèrent en rien son dévouement à l'Empereur et son admiration pour la personne de Napoléon.

D'ailleurs, la fidélité, pour lui, est sacrée. Au point même qu'à Cadix où il retrouve le souvenir du général Moreau – sous lequel il a servi naguère – il n'hésite pas à défendre sa mémoire lors même – on le sait – que ce général a été reconnu entre temps coupable de non solidarité à son collègue Jourdan en pleine bataille, de fronde sous le Directoire et d'intrigues avec Cadoudal, l'ayant fait exiler par Napoléon aux Etats-Unis.

Il manifeste constamment un émouvant attachement à sa province natale, une solidarité sans faille avec ses compatriotes lorrains quel que soit leur grade. Il n'est d'ailleurs pas tout à fait inintéressé à tout ce qui peut profiter à sa carrière ou à ses amours : il ne méprise pas le "piston" et ne fait pas fi du favoritisme, il pense qu' " il est touts préférable de servir sous les yeux du maître", en l'occurrence l'Empereur et qu' "il n'il n'est pas opportun de penser quitter l'Armée tant qu'on est bien vu de ses chefs ".

Quant à son amour pour Françoise, il est sentimental, romantique, bucolique à la Jean-Jacques Rousseau, et parfois emphatique : " pour toi, digne d'embellir un trône, je m'en vais cueillir les lauriers qui feront une couronne à l'Hymen ! "

Il sait même être ardent avec ce qu'il faut d'érotisme de bon goût.

Mais la vraie révélation que nous fait " le carnet " c'est celle d'un Charles Pernot, militaire et civil – de talent, un Saint-Simon modeste peut-être, mais dont les relations de combat, les analyses tactiques et les commentaires stratégiques mériteraient de figurer aux Annales de l'Histoire de la Marine et celle des troupes de Marine. Quant à ses "Itinéraires " et leurs descriptions touristiques, ils auraient fait, à l'époque, un remarquable "Guide Michelin ".

Qu'a-t'il pu advenir de l'idylle épistolaire entre Charles et Françoise ?

Malgré les projets de retour et d'union qu'avaient entretenus, d'octobre 1806 à Avril 1808, les lettres entre Charles et Françoise, le Capitaine de la Grande Armée ne put se libérer aussi facilement. Pendant un an encore, il fut en campagne, jusqu'à tomber, grièvement blessé à la tête, à la bataille d'Essling, le 21 mai 1809, quelques jours après avoir été fait Chevalier de la Légion d'Honneur le 6 mai 1809.

Peut-on imaginer qu'un amour platonique, entretenu à 2000 kilomètres de distance, pendant 3 ans par la seule Poste aux Armées (à cheval !), ait pu survivre longtemps, en pareilles circonstances, et un tel éloignement ?

En vérité, nous l'ignorons.

Tout ce que nous apprend le dossier de la Légion d'Honneur, retrouvé aux archives Nationales, c'est qu'en 1810 il était rapatrié à Nancy, réformé et pensionné avec son grade de Capitaine. Il fut ensuite affecté à un emploi réservé de s/s Inspecteur des Forêts, d'abord à Avesne (Nord) de 1815 à 1830, puis à Mulhouse (Haut-Rhin), de 1830 à 1834. En 1834, il est retiré à Pont-à-Mousson où il décède en 1839, à 68 ans, laissant une veuve, Anne Roedlich. Nous ne savons rien d'elle, pas même la date et le lieu du mariage.

Pourquoi ne pas admettre, en hypothèse, que Charles Pernot ait pu être rapatrié d'Essling, comme grand blessé, à sa garnison de Toulon ; qu'il y ait retrouvé Françoise, et que, pour une raison ou une autre ils aient renoncé à s'épouser.

Mais, après tout, pourquoi même ne se seraient-ils pas mariés, Françoise décédant plus tard en le laissant veuf et sans enfants. Il se serait ensuite remarié avec Anne Roedlich, à Mulhouse, par exemple, puisque le nom de l'épouse peut indiquer une origine Alsacienne, sinon Allemande.

Une seule chose est sûre, c'est le carnet qu'il a gardé jusqu'à la fin de ses jours, pour y conserver la mémoire de Françoise I...t, sa petite fiancée Toulonnaise, dont nous ne saurons jamais non plus qui elle fut et ce qu'il est advenu d'elle.

Car, 185 ans plus tard, la précaution qu'avait prise l'homme d'honneur qu'était notre oncle, s'applique encore à notre égard. Elle interdit, même à nous, ses arrières arrière petits neveux d'essayer d'en apprendre plus à son sujet. En effet, c'est bien lui qui a décidé : « J'évite avec soin d'écrire les noms dans leur entier, en n'indiquant que la lettre initiale, de sorte que si le carnet venait à tomber par hasard en d'autres mains, il ne pourrait nullement nous compromettre ».

Spéracèdes, 23 juin 1991

Pierre-Albert Thébault

1. Première lettre de Françoise à Charles

Toulon le 18 octobre 1806

Monsieur,

Je me plains (sic) votre étonnement en recevant cette lettre, si elle vous parvient. Mais n'ayez pas, je vous prie, mauvaise opinion de moi : c'est la huit ou dixième fois que je la recommence : mon amie m'en a fait déchirer une partie ; j'en ai fait autant d'une autre ; je ne sais même si je ne déchirerai pas encore celle-ci. Le matin de votre départ, j'allai à la fenêtre comme de coutume ; ne vous ayant pas aperçu (sic) j'y retournai plusieurs fois dans la matinée ; mais toujours infructueusement. Enfin, je fis part de mon inquiétude à mon amie ; elle me dit que, s'étant levée un peu plus matin qu'à l'ordinaire, elle vous avait aperçu (sic) regardant par vos croisées, et que probablement vous étiez parti.

Quel début, me direz-vous, et à quoi doit-il aboutir ? Eh bien, je vous dirai que si vos intentions à mon égard sont telles que je le désire, je ne prendrai aucun engagement jusqu'à ce que vous me les ayez (sic) communiquées.

I...

P.S. Si vous voulez répondre à la présente, voici à quelle adresse vous pouvez le faire : A Madame Lehire, veuve d'un Capitaine de Vaisseau. Poste restante à Toulon. Elle se charge de me remettre votre lettre.

2. Réponse de Charles à Françoise

Gênes, le 28 octobre 1806

Mademoiselle,

A la vérité, votre lettre m'a causé de la surprise ; mais cette surprise n'a rien en elle-même qui puisse vous allarmer (sic) et vous faire le moindre tort dans ma pensée. Que le cœur d'une jeune et aimable fille veuille se donner à une personne de notre sexe qu'elle croit digne de cette faveur, il n'y a rien de surprenant. Le seule chose que je ne puis concevoir, c'est que vous ayez tant tardé à m'en faire l'aveu. Peut-être direz-vous, et cela avec justice (sic), que c'était contre toutes les règles de la bienséance que, la première, vous en fissiez les avances. Je le pense comme vous, Mademoiselle, et depuis longtemps j'eusse cherché à vous exprimer par écrit mes sentiments, si j'eusse connu une voie sûre pour vous faire parvenir mes lettres. D'un autre côté, j'ai toujours craint de vous compromettre en vous faisant par la fenêtre des signes qui eussent pu être aperçus (sic) par d'autres et qui conséquemment, eussent pu vous nuire dans l'esprit des personnes chez qui vous demeurez ; joignez à cela un excès de timidité à laquelle force toujours une Demoiselle qui, comme vous, joignant les grâces à la vertu, inspire le respect le plus grand et l'amour le plus pur.

Je ne vous demande pas comment mon nom a pu vous être connu. Je présume que Melle J.....y D....l vous en aura instruite. Je n'ai donc, Mademoiselle, qu'à bénir le Dieu qui vous a inspiré l'idée de me mander vos sentiments pour moi. Je vous en remercie mille fois et la meilleure preuve que je puisse vous donner des miens, c'est de me montrer à vous tel que je suis, et ne vous laisser rien ignorer sur le compte de celui en qui vous désirez placer votre confiance et qui n'ambitionne que d'être l'objet du bonheur de votre vie.

J'ai trente quatre ans. A un physique très commun et qu'il est inutile de vous décrire, puisque vous le connaissez, je joins une fortune très médiocre, mes parens (sic) ayant éprouvé de grands malheurs et de grandes pertes au commencement de la révolution. D'ailleurs, le peu qu'ils ont laissé a dû se partager entre sept enfans (sic).

J'ai perdu les auteurs de mes jours qui, s'ils ne m'ont pas laissé de grands biens, m'ont au moins donné des exemples de sagesse et de vertu, ainsi qu'une éducation qui, sans être brillante, m'a été d'une grande utilité en maintes circonstances ; ils m'avaient d'abord destiné à l'état ecclésiastique ; mais mon peu de vocation, le bruit des armes qui, au commencement de la guerre retentissait jusque dans les cloîtres du séminaire dans lequel j'étais enfermé, éveilla en moi des idées guerrières. Dès lors, mon sort fut décidé, mon parti pris : je changeai le petit collet pour l'épée, j'entrai au service comme volontaire et, bientôt après, je fus décoré de l'épaulette. Je n'ai pas assez d'amour propre pour vous dire que je me suis distingué dans l'état militaire. Mais j'ai celui de vous assurer au moins que j'ai fait mon devoir dans toutes les circonstances et que j'ai acquis l'estime de mes chefs, de mes camarades et de mes subordonnés et que je ne crois pas compter un ennemi parmi eux.

Quant au moral, je vous dirai que je suis plus gai que mélancolique ; j'ai acquis, dans l'état militaire une grande fermeté dans les revers.

On me reprochera une trop grande et trop facile confiance plutôt que de la misanthropie, et loin d'être dissimulé, je tombe presque toujours dans l'excès contraire ; car souvent,

une franchise trop rude m'a causé quelques désagréments, mais ne m'a jamais entraîné dans des affaires sérieusement mauvaises. En un mot, mon caractère un peu sauvage conviendrait mieux dans une société plus rapprochée de la nature que la nôtre qui, pour être policée, n'en est que plus abondante en hommes méchants (sic) et vicieux.

De toutes les passions, celles que j'ai le plus à craindre pour mon repos, celles cependant qui seules peuvent le plus puissamment contribuer à mon bonheur, sont l'amour et l'amitié. J'en ai fait la triste expérience. Deux amis et une maîtresse ont, par leur abandon, fait de profondes blessures à mon cœur, que le tems (sic) a eu peine à cicatriser.

Me voilà, Mademoiselle, tout à découvert. Vous pouvez, d'après ce tableau, me juger et m'apprécier à ma juste valeur. Réfléchissez avant de vous prononcer. Mais quelque soit le résultat de vos réflexions, mandez-le moi ; rendez-moi confiance pour confiance. Si ce résultat n'est pas en ma faveur, j'en serai bien affligé ; mais je saurai me résigner et déplorer mon sort en louant votre franchise. Si, au contraire, votre cœur prononce pour moi, vous rendrez le calme et le bonheur au plus sensible ami, me permettrez-vous de dire à l'amant le plus fidèle.

Signature de Charles Pernot

3. Deuxième lettre de Françoise à Charles

Toulon le 21 novembre 1806

Monsieur,

Je vous ai une extrême obligation de la franchise que j'ai trouvé répandue dans toute votre lettre et pour vous donner une idée de la confiance qu'elle m'a inspirée, je vais suivre, autant que possible, votre manière d'écrire. J'ai dix-sept ans. Je suis issue de parents (sic) honnêtes mais qui, malheureusement pour moi, sont morts très jeunes. Ils m'ont laissée avec un frère plus jeune que moi encore, à la merci de nos parents (sic). Nous n'avons hérité que de quelque peu de biens qui a servi à me donner une éducation qui m'est très utile en ce moment. J'ai été élevée dans la maison où je me trouve à présent, puis un de mes oncles m'en tira à l'âge de treize ans pour aller demeurer avec lui. Mais cet oncle qui avait un caractère très emporté, se fâcha contre moi à la suite de quelques étourderies (car je suis très étourdie, je vous en donne une bonne preuve). J'allai à la campagne demeurer chez mon tuteur, et comme je m'ennuyais beaucoup chez lui, je me rendis aux instances de mon ancienne institutrice et vins demeurer avec elle comme amie de la maison et pour l'aider dans ses travaux, ne pouvant plus être pensionnaire parce que mon frère est lui-même en pension et que nos revenus ne suffisent pas pour en payer deux ; de sorte qu'une partie de ces revenus sert pour mon entretien et l'autre sert à celui de mon frère. Le peu que j'aurai est, je crois, de ... de rente.

Encore un mot sur mes parents : je ne vous ai pas dit ce qu'était mon père. Eh bien je vais vous en instruire : il était pharmacien.

Je suis réconciliée avec cet oncle dont je vous ai parlé. Il possède une assez jolie fortune, il m'a fait entendre que je ne serai pas oubliée dans son testament. A Dieu ne plaise que je m'en glorifie ; c'est seulement pour imiter votre franchise que je vous fais ces détails.

Encore une preuve de mon étourderie : ne vous avais-je pas donnée une adresse que j'avais supposée, conjointement avec mon amie ? De sorte que nous avons eu toutes les peines imaginables pour retirer votre lettre de la poste : c'est ce qui a occasionné le retard de celle-ci. Vous aurez donc la bonté d'adresser vos lettres à Melle J...u, poste restante. Je suis obligée de vous donner l'adresse de mon amie, parce que je ne sors jamais qu'en compagnie de Mme B...d. D'après cette lettre vous voyez que je vous rends confiance pour confiance et que le résultat de mes réflexions ne peut être qu'en votre faveur.

Je vous prie, Monsieur, Ne montrez mes lettres à personne, car je ne pourrais supporter l'idée que quelqu'un d'autre que vous soit instruit de la démarche que j'ai faite.

Je ne vous cacherai plus mon nom, parce que je vous crois trop prudent pour vouloir me compromettre. Je me dirai donc, Monsieur, votre toute dévouée, Françoise I...t.

4. Deuxième lettre de Charles à Françoise

En réponse à celle du 21 novembre

Monte Chiaro, 6 décembre 1806

Oh ! ma tendre amie, comment pourrai-je t'exprimer la joie que j'ai ressentie en recevant ta lettre ? ces vives affections de cœur se sentent, mais ne peuvent se décrire. Elle me fut remise à table, en présence d'une société un peu nombreuse. A la seule vue de l'adresse je jetai un cri de joie, que je réprimai de suite, je cachai la lettre et m'excusai en disant que c'était des nouvelles de mon frère sur le sort duquel j'étais fort inquiet. Je ne pus attendre pour lire ta lettre, la fin d'un repas que je trouvais ennuyeux. Je sortis sous quelques prétextes et m'empressai d'en faire la lecture. Je baisais plusieurs fois ces caractères précieux qui m'assuraient mon bonheur et une amie qu'à sa noble franchise je reconnus pour être celle capable de faire le bonheur de mes jours.

Je m'estimais en ce moment d'autant plus heureux que ton retard à m'écrire m'avait profondément affligé. Je ne savais plus qu'augurer de ton silence. Je pensais parfois que ta première lettre n'était qu'un badinage, et ce qui m'induisait le plus en cette erreur c'était précisément l'adresse que tu m'avais donnée. Je ne connaissais, dans toute la ville de Toulon, aucune veuve de Capitaine de vaisseau qui portât le nom que tu m'avais indiqué. D'un autre côté tu m'avais caché le tien ; et je commençais à douter que la lettre vint de l'aimable Demoiselle que j'avais eu le plaisir de voir tous les jours à Toulon. Combien peu alors j'appréciais mon bonheur ! Pourquoi donc, à cette époque, fûmes-nous tous deux timides au point de ne pas entreprendre de lier connaissance, de nous écrire au moins, si nous ne pouvions nous parler ? Oh ! ma chère Françoise, je me reprocherai cette timidité toute la vie.

Je reviens à ta lettre que je porterai sur moi et que je ne cesserai de lire que lorsque j'aurai reçu la réponse de celle-ci. Je te remercie bien de tous les détails que tu me donnes ; sois sûre que ta confiance est bien placée et que je n'en abuserai pas. Tu me parles de ta fortune. Elle est médiocre dis-tu. Eh bien, comme je te l'ai déjà dit, la mienne ne l'est pas moins ; cependant elles peuvent suffire à deux personnes qui s'aiment, dont les caractères sympathisent et qui surtout n'ont pas d'ambition. Certes, si les richesses m'eussent tenté j'aurais renoncé depuis longtemps à la carrière militaire pour occuper, dans l'état civil, un emploi bien plus lucratif. Il m'avait été offert à Paris par un de mes parents au commencement de la révolution. Dois-je le regretter aujourd'hui ? Peut-être eussé-je été une des malheureuses victimes des troubles qui ont désolé la France ; peut-être serai-je en ce moment très infortuné, tandis que j'ai la riante perspective de devenir heureux en te possédant. Au reste, j'ai toujours été optimiste et j'ai toujours cru que nous ne pouvions fuir notre destinée. La vie est-elle donc d'une si longue durée qu'il faille tant se tourmenter pour acquérir des richesses et des honneurs, tandis qu'on peut trouver l'aisance, le repos et le bonheur dans le sein d'un heureux ménage avec une épouse aimante et aimée ?

Tu me parles de ton étourderie. Eh bien ! moi, je ne sais si l'amour m'aveugle mais où tu vois de l'étourderie je ne vois que de la prudence. Sans me connaître, devais-tu, dans ta première lettre me décliner ton nom ? Devais-tu, de suite, me donner l'adresse de ton amie ? Non sans doute ; car si j'avais été un indiscret, j'aurais pu en abuser. Il est vrai que celui qui le ferait serait un monstre. Mais, dans ce siècle, il est tant de jeunes gens dépravés qui se font un jeu d'abuser des secrets les plus importants, de publier leurs bonnes intentions, qu'on ne peut user de trop de précautions. Et tu as si bien agi, dans cette occasion, que je ne peux que t'en louer.

Tu m'as bien dévoilé un défaut que tu croyais avoir, et que tu n'as pas, comme je viens de te le prouver, et tu me caches tes vertus. Une telle réticence en est une bien grande, c'est la modestie, qualité si rare parmi les jeunes gens, et qui cependant fait le plus bel ornement de ton sexe. Tu la possèdes et je t'en félicite. Je ne dirai rien sur ton éducation ; le style de ta lettre m'est un pur garant qu'elle a été soignée. Il est clair, très coulant, ce qui n'est pas fréquent parmi les femmes. Je t'avouerai que c'est une grande satisfaction pour moi d'entretenir un commerce de lettres avec une aussi aimable personne que toi, quand elle possède l'art de bien exprimer ses pensées. Cet aveu, ma chère amie, est une invitation tacite que je te fais de m'écrire souvent, et surtout de ne pas craindre de trop m'écrire.

Tu me recommandes de ne montrer tes lettres à personne. Eh bien, aimable Françoise, pardonne si je t'ai désobéi. Je les ai communiquées à un capitaine, mon ami, mon parent, sur la discrétion duquel je peux compter. Peut-on être complètement heureux sans confier son bonheur à son ami, son confident ? N'est-ce pas une nouvelle jouissance de s'entretenir avec lui de celle que l'on chérit ? Encore une fois ne crains rien, il est discret. D'ailleurs, si un jour il m'arrivait quelques malheurs à la guerre, ne préférerais-tu pas en apprendre la nouvelle par lui que de rester dans une douloureuse incertitude ? Ne serait-ce pas une consolation pour toi de t'entretenir avec lui et de pleurer ensemble celui que tu aurais aimé ? Qui sait si un jour nous n'aurions pas besoin de son entremise ? Tu as une confidente, accorde-moi la même faveur.

Ne me grondes (sic) pas, ma douce amie, sur la longueur de ma lettre. Ayez (sic) un peu d'indulgence en faveur des motifs qui l'ont dictée. Ne trouves (sic) pas mauvais non plus que je te tutoie ; je te prie même de le faire à mon égard. Cette façon de parler est celle des vrais amans (sic). On exprime mieux de cette manière le langage du cœur. Aussi ce sera toujours celle qu'emploiera pour toi celui qui s'enorgueillit de se dire ton fidèle ami et ton tendre amant.

Signature de Charles Pernot

5. Troisième lettre de Françoise à Charles

Toulon le 24 décembre 1806

Monsieur,

Je viens de recevoir, mon cher ami, votre lettre qui est charmante : mais il me semble que vous m'y prodiguez des éloges que je suis bien loin de mériter ; et je crois, comme vous le dites, que c'est l'amour qui vous aveugle. Ma bonne amie ne cesse aussi de me le répéter, de peur que je ne devienne trop orgueilleuse, et comme elle a beaucoup de bon sens, je me rapporte facilement à tout ce qu'elle dit.

Dimanche 21 de ce mois, je reçus votre aimable lettre ; nous étions sur la fin de notre dîner, l'on parlait de se préparer, pour se rendre à vêpres, lorsque le domestique de la sœur de ma bonne amie vient lui dire que le facteur avait laissé à la maison une lettre pour elle. Elle a mis cet homme dans ses intérêts et l'a prié, lorsqu'il y aurait des lettres pour elle, de les lui apporter chez Mme B. Comme ce n'est l'habitude que mon amie reçoive des lettres, on la questionna beaucoup mais elle répondit que sûrement le domestique se trompait. J'aidai à l'assertion ; on ne se méfia de rien et nos petits mensonges eurent leur effet. Je ne vous dirai rien sur ce que vous avez montré mes lettres à votre ami ; mais, de grâce ne les communiquez à personne autre parce que cela pourrait nuire à la maison dans laquelle je demeure.

Que me faites-vous entrevoir sur les dangers et les malheurs de la guerre ? Ah ! s'il vous arrivait quelque événement fâcheux, j'en serai inconsolable. Dans quelle cruelle incertitude m'avez-vous jettée (sic) ? Je ne passe plus un seul moment sans trembler pour vos jours. Je n'ai jamais prié Dieu avec tant de ferveur qu'à présent. Je le prie de conserver la vie de celui que je crois mon meilleur ami. Ce qui m'afflige aussi c'est que vous ne me dites rien sur votre destination.

Pourquoi craignez-vous que je vous gronde sur la longueur de vos lettres ? Elles le seraient cent fois davantage que vous n'auriez jamais aucun reproche de moi. Tout ce que vous dites est si intéressant que je ne puis me lasser de le lire.

Je ne sais ce qui m'a retenu de vous tutoyer ; j'ai voulu essayer, et n'ai jamais osé le faire ; cependant, pour ne pas vous déplaire, je vais vous obéir. Je te prie de me croire pour toujours ta fidèle amie.

Françoise I...t

6. Troisième lettre de Charles à Françoise

En réponse à celle du 24 décembre 1806

Monte Chiaro, 14 janvier 1807

Je reçois à l'instant, mon aimable Françoise, ta charmante épître. Si elle ne m'a causé la même surprise que la précédente, elle m'a procuré au moins une aussi grande joie. Je craignais qu'il ne fût survenu encore quelque cause de retard dans la réception de ma dernière. Mais je vois avec la plus vive satisfaction que notre correspondance est bien établie et qu'elle sera un dédommagement des maux que nous fera souffrir une absence dont nous ne pouvons prévoir le terme. Fasse le ciel qu'elle ne soit pas longue et que je voie bientôt tous mes vœux accomplis ! Ils sont tous pour toi et ne tendent tous qu'à ton bonheur.

Quoique je n'aie pas l'honneur de connaître ta bonne amie, je suis presque décidé à lui intenter une querelle pour t'avoir dit que l'amour m'aveuglait, quand je dépeignais les qualités que j'ai découvertes en toi, et que tu avais la modestie de me cacher. Dis-lui bien, rancune à part, que si je peux voir les choses en amant passionné, je suis susceptible aussi de les considérer en ami sincère, et que s'il était possible de te trouver des défauts, je mettrais autant de franchise à te les faire appercevoir (sic) que je prends de plaisir à louer tes vertus. Au reste, sans rien ôter du bon sens que tu accordes à ton amie, je crois que c'est par excès d'amitié qu'elle craint que mes louanges te rendent orgueilleuse. Car sur laquelle de tes vertus me suis-je le plus appesanti dans mes éloges ? C'est sur la modestie. Et certes, la modestie et l'orgueil sont incompatibles pour pouvoir s'allier.

Mais aussi, si je ne parais pas assez fondé pour gronder ta bonne amie, je crois avoir assez de sujet de le faire à ton égard. Pourquoi ne m'avoir pas tutoyé dans tout le cours de ta lettre ? Qui a pu te retenir ? Tu n'as pas osé, dis-tu ? Serait-ce donc encore un reste de méfiance ? Craindrais-tu de me parler à cœur ouvert ? Mais chut, Monsieur P...t point d'emportement ; car on serait en droit de vous reprocher de la colère. Eh bien ! ma douce amie, si nous devons nous corriger mutuellement de nos défauts, accordes (sic) moi un peu plus de confiance, et de suite je m'amende de mon penchant à la colère. Sois rassurée, ma douce amie, sur ma discrétion et sur celle de mon ami. Personne autre que lui ne verra tes lettres ; et si tu m'eusses ordonné de ne plus les lui communiquer, je t'aurais prouvé mon obéissance en faisant à tes volontés, ce sacrifice, tout pénible qu'il eût été pour moi.

Ce qui t'afflige beaucoup – m'écris-tu – c'est que je ne te dis rien sur ma destinée. Eh, ma chère amie, je n'en puis te parler bien positivement, l'ignorant moi-même. Je te dirai seulement que l'Armée, sous le commandement du prince Eugène, Vice-Roi d'Italie, se trouve, par la position qu'elle occupe en ce moment, en état d'être transportée en Dalmatie, ou à la Grande Armée en passant par le Tyrol, dont nous sommes très voisins. Si j'avais à choisir, je préférerais cette dernière destination : car il est toujours préférable de servir sous les yeux du Maître. D'ailleurs, quelque soit celui de ces points sur lequel nous nous dirigeons, je me trouve toujours également éloigné de toi.

Quant à tes craintes sur les dangers que je puis courir, si elles ne sont pas vaines, elles sont au moins prématurées. Pourquoi donc s'allarmer (sic) de malheurs imprévus, éloignés, incertains même ? Je conviens que, dans les combats, je peux être blessé, que j'y puis même

perdre la vie ; mais ces malheurs ne peuvent-ils pas m'arriver dans l'état civil, aussi bien que dans le militaire. A la vérité, les occasions de péril sont plus fréquentes dans celui-ci ; mais à cet égard, il faut s'en rapporter à la Providence et se soumettre, sans murmures, à ses décrets. Je te l'ai déjà dit, nous ne pouvons fuir notre destinée. Je suis très tranquille sur cet article, et je souhaite que tu ne t'en inquiètes pas davantage.

Au reste, ma trop sensible amie, j'ai infiniment de foi en tes prières. Tu pries Dieu, dis-tu, avec ferveur pour qu'il veille sur mes jours. Oses (sic) te confier en sa bonté, il exaucera les vœux d'un cœur aussi pur que le tien, en prolongeant la vie de ton amant. Puisse-t'il aussi exaucer ceux que je fais sans cesse pour qu'il conserve mon amante adorée à celui qui te jure amour et constance.

Signature de Charles Pernot

P.S. Présente mes respectueux hommages à ton aimable compagne.

7. Quatrième lettre de Françoise à Charles

Toulon le 28 janvier 1807

Ah, Ah ! Monsieur P...t, vous êtes en colère, et vous croyez tout bonnement que je vous le passerai sans mot dire ; désabusez-vous et dans l'instant, parce que c'est à mon tour de vous gronder. Ma bonne amie est frès fâchée contre vous et m'aiguillonne tant qu'elle peut pour que je vous fasse sentir le poids de mon ressentiment. Mais ne te trouble pas, mon cher ami, de ce commencement de lettre. Je ne suis pas sujette à l'emportement. Fort heureusement, car je crois, si cela était, que je n'aurais pas fini si tôt de te gronder.

Je vais te donner une grande preuve d'obéissance en te tutoyant tout au long de ma lettre ; premier sujet pour effacer votre grosse colère.

Je te prie de me mander dans ta première lettre, quelle est l'espèce de confiance que tu veux que je t'accorde. Ne t'ai-je pas donné une preuve assez forte de celle que j'ai en toi ? Peut-être que j'ai agi en étourdie, mais ne parlons plus de cela, car je ne puis y penser sans rougir.

Je te sais un gré infini du sacrifice que tu m'aurais fait en ne plus montrant mes lettres à ton ami ; mais je ne l'exige pas ; car je sens qu'il serait trop pénible pour toi. D'ailleurs, c'est ton ami ; c'est tout dire.

Tu rirais si tu m'entendais parler politique : j'en saisis toutes les occasions. Enfin, je ne me reconnais plus. Dans le même jour je ris, je pleure, je fais mille folies selon que les nouvelles sont bonnes ou mauvaises.

Ta lettre m'a beaucoup chagriné en voyant le mérite que tu fais de la vie. Je ne sais ce que je ferais si j'avais le malheur que tu la perdisses ; mais il est certain que je ne la conserverais pas longtemps après toi. Je n'approuve pas du tout ton stoïcisme. Je tâcherai pourtant de bannir de mon esprit des idées si tristes, puisque tu me mandes que l'époque où je pourrai concevoir des craintes est éloignée ; mais malgré moi j'y retombe très souvent. Sois tranquille, je ferai usage de tes conseils en confiant à la providence le soin de nous réunir.

Ne t'inquiètes (sic) pas si mes lettres éprouvent quelques retards. Il faut que j'écrive en cachette, (c'est très joli !) et cela est cause qu'il se passe quelquefois trois jours avant de pouvoir trouver l'occasion de le faire. Mais je te prie instamment de ne pas trop retarder un seul jour la réponse, dès que tu as reçu une de mes lettres.

Dis-moi si le Carnaval se passe à Brescia de la même manière qu'à Toulon ? Je voudrais bien savoir aussi si le climat y est le même et s'il n'est pas nuisible à ta santé. Excuses (sic) la longueur de cette lettre ; j'ai fait grand usage de la permission que tu m'as donnée.

Je te prie de croire en mon attachement qui ne finira qu'avec la vie de ta Françoise I.

P.S. Mon amie est très sensible à ton souvenir ; elle te prie d'agréer ses complimens (sic) et de ne pas faire attention au commencement de cette lettre.

A propos, voici un bon sujet de quereller Melle Jal..... ; elle s'empare de tes lettres, disant qu'elles lui appartiennent puisqu'elles sont à son adresse. Elle s'obstine à ne plus me les rendre. Je te prie de lui dire un mot là-dessus.

8. Quatrième lettre de Charles à Françoise

En réponse à celle du 28 janvier 1807

Castiglione, 15 Février 1807

Tu es charmante, tu es aimable, ma chère Françoise, mais en vérité tu ne l'es jamais tant que lorsque tu t'avises de me faire sentir tout le poids de ta colère. Sais-tu bien qu'une telle menace eut été dans le cas de m'effrayer, si le second paragraphe de ta lettre ne m'eut un peu rassuré et remis de mon indisposition contre toi. J'ai vu avec le plus grand plaisir que, comme moi, tu avais senti que le style était le plus convenable à deux amans (sic). Je t'avouerai même que ta dernière lettre écrite sur ce ton m'a causé une sensation nouvelle. Et je te pardonne la réserve que tu as mise et que peut-être tu as dû mettre dans les premières en faveur de l'épanchement que j'ai trouvé dans celle-ci.

Cependant, quoique ce ne soit qu'avec peine que je m'érige en censeur, permets-moi de te faire encore quelques reproches pour ceux que tu te fais d'avoir agi en étourdie. N'ai-je pas convenu dans une première lettre, que ce n'eût pas été à toi de faire les avances ? Mais aussi, par la confiance sans bornes que j'avais mise en toi, ne t'ai-je pas prouvé que tu n'aurais jamais à te repentir de l'avoir fait ? Ne t'ai-je pas entièrement ouvert mon cœur ? Ne t'ai-je pas rassuré sur ma discrétion ? Aurais-tu encore quelques doutes à cet égard ? Oh ma tendre, ma trop sensible amie, rassure-toi, tu n'auras jamais à rougir de ce tu appelles démarches inconsidérée. P...t ne deviendra jamais inconstant, indiscret et volage, encore bien moins méchant. Exiges de lui tout ce que l'honneur et l'amour lui permettent de t'accorder et compte sur son entier dévouement. Oh ! sans doute je rirais, même à gorge déployée, d'entendre une étourdie (comme tu prétends l'être) raisonner politique et disserter sur les secrets des cabinets de l'Europe. Je te conseille de ne pas te casser la tête à cultiver cette science. Elle ne convient nullement à une personne de ton sexe. Tu es femme, tu es timide et tu aimes un pauvre militaire ; ainsi tu dois craindre, et je crains beaucoup qu'une nouvelle contournée et méchamment débitée ne t'afflige et ne porte à ton cœur sensible un coup trop douloureux. Persuades (sic) toi bien d'ailleurs, qu'au point où en sont les choses, il est de toute impossibilité morale qu'elles tournent mal pour la France. Tu n'aurais tout au plus à craindre que quelques malheurs particuliers qu'on ne doit pas prévoir, dont il est dangereux de s'occuper et dont il est même irrégulier de s'affliger. Aussi que ma dernière lettre ne t'afflige pas, quant au mépris que tu prétens (sic) que je fais de la vie. Non, ma bonne amie, je ne la méprise pas ; et si jamais j'ai dû y être attaché, certes, c'est bien dans le moment fortuné où je fus aimé d'une personne pour laquelle j'éprouve tous les sentiments les plus vifs d'amour et de respect. J'ai seulement voulu te donner à entendre que, ne pouvant t'éviter ma destinée, je ne devais pas, pour conserver mes jours, sacrifier mon honneur ; que l'unique ambition d'un militaire était de satisfaire à ses devoirs ; et que, quand sa conscience est exempte de reproches, il ne doit plus s'inquiéter des dangers que, par état, il est susceptible de courir. Ces dangers, d'ailleurs, paraissent fort éloignés pour moi ; car, loin de marcher à l'ennemi, notre Division vient de faire un mouvement rétrograde c.a.d. (sic) qu'on vient d'étendre nos cantonnements et qu'une partie des troupes qui la composent sont en quartier à Bergam et à Chiari, qui se trouve sur la route de Milan. Notre régiment a aussi pris part à ce changement, comme tu pourrais le voir par la suscription de ma lettre. Nous nous trouvons fort peu éloignés de nos premiers cantonnements (sic). Nous avons beaucoup gagné au change. Nous sommes bien mieux logés. En mon particulier, je me trouve fort bien. Castiglione est une petite ville, très

agréable et dont les habitans (sic) sont très polis et très affables ; ce qui est très rare parmi les Italiens.

Tu me fais, ma bonne amie, une question à laquelle je suis très en peine de te répondre. Tu me demandes si le Carnaval se passe de la même manière qu'à Toulon ? Je te dirai d'abord que j'ignore absolument comment il se passe à Toulon, puisque l'année dernière, pendant le Carnaval, je voyageais en Espagne pour rentrer en France, et certes, j'ai passé bien tristement ces jours destinés aux plaisirs, chez une nation aussi maussade que l'Espagnole. Quant à celui de Brescia, je ne puis t'en dire davantage, n'ayant pu me rendre aux invitations qui m'avaient été faites d'y assister. Et à Monte Chiaro, les jours gras se sont passés assez tristement, à un bal près, que les officiers du Régiment eurent l'idée de donner aux demoiselles de l'endroit. Mais elles sont si éloignées de la politesse, de l'aisance et l'aménité du sexe français que j'en fus bientôt las et que l'ennui et le dégoût que j'y éprouvai de me permirent pas d'y rester plus d'une demi-heure. Que n'étais-tu pas à mes côtés, ma chère Françoise, tu les eusses toutes très facilement éclipsées et j'aurais eu la satisfaction de leur faire voir la différence entre une Française et une Italienne.

Quant au climat de ce pays, il est plus agréable et un peu moins chaud que celui de Toulon ; mais l'air y est très sain, surtout à l'endroit où nous sommes actuellement. Nous avons eu deux mois assez froids, très peu de neige et presque toujours un tems (sic) serein. Ainsi, en te remerciant de l'intérêt que tu prends à ma santé », je te prie de te tranquilliser (sic), la température de ce pays ne pouvant que contribuer à son amélioration.

Je remercie infiniment Melle Jal.. des compliments flatteurs qu'elle a la bonté de m'adresser. Témoignes (sic) lui en toute ma gratitude et dis-lui bien que ce n'est qu'avec peine que je me décide à la gronder et à l'accuser de vol manifeste en s'appropriant les billets que je t'adresse. Elles sont ta propriété et nul que toi ne peut ni ne doit en disposer. Mais cependant ne serait-il pas possible de lui trouver quelques moyens de justification ? Ne craindrait-elle pas qu'en laissant ces lettres à mon aimable Etourdie, quelqu'une ne s'égarât et ne la compromit ? Oh ! si elle est guidée par un tel motif, je lui demande mille fois pardon d'avoir eu l'intention de la quereller, et pour réparer une faute aussi grave, j'ordonne à la dénonciatrice de l'embrasser de ma part à la (?). Et si ma bonne, mon aimable Françoise subit sa pénitence sans fiel et sans rancune, elle sera à jamais la maîtresse absolue du cœur et des affections les plus tendres de

Charles P.

9. De Françoise à Charles

En réponse à sa lettre du 15 février 1807

Toulon le 7 mars 1807

Sans doute, mon cher ami, j'ai dû mettre de la réserve dans mes premières lettres ; il me semble même que je devrais encore en mettre dans celle-ci. Mais je t'ai dévoilé mes sentiments, et comme je ne serai jamais qu'à toi, je me livre sans réserve à mon penchant, n'ayant aucun doute sur ton honnêteté. Excuses-moi (sic) si, dans ma dernière lettre, j'ai pu écrire quelque chose qui t'ait déplu. Mais sois certain que je ne te fâcherai plus par mes tristes réflexions. Je suivrai tes conseils : je ne parlerai plus politique ; mis pour prix de mon obéissance, j'exige de toi une chose bien simple ; c'est de me faire part des moindres mouvements que fera ton Régiment pour se rapprocher ou s'éloigner de Toulon.

Je reconnais encore bien une étourderie de ma part, dans la demande que je t'ai faite. Si le Carnaval se passait à Brescia comme à Toulon, ayant su surtout que tu n'avais pas assisté à ce dernier. Mais cela ne doit pas t'étonner, tu sais que je suis sujette à en commettre beaucoup. Pourquoi donc n'avoir pas resté (sic) plus longtemps au bal de Monte Chiaro ? Oh ! sûrement, si j'eusse été là, tu n'aurais pas sorti (sic) si tôt. Il paraît que tu ne flattes pas les Dames Italiennes en disant que je les aurais éclipsées. Veux-tu me plaisanter ? Parce que je suis trop timide ? Je sens moi-même que je n'ai pas ce ton, cet usage du monde qui fait l'ornement des sociétés. Ainsi tu ne peux me comparer à ces Dames sans leur faire un grand tort dans mon esprit.

Je suis charmé que le climat que tu habites soit favorable à ta santé. Je souhaite qu'il continue de l'être. Pourquoi sais-tu si bien trouver des excuses dans la conduite de mon amie, tandis que je n'y vois que de la contrariété ? Ne vous seriez vous pas ligué pour me faire enrager ? Melle Jalus.. dit que tu as deviné les motifs qui l'empêchaient de me laisser tes lettres. Elle a exigé, d'après tes ordres, que je lui demande pardon, puis elle a bien voulu se laisser embrasser.

Tu te rappelles sans doute d'une vieille Demoiselle dont les fenêtres donnaient sur ton appartement. Eh bien, nous lui parlons presque tous les jours de toi, sans rien lui dire cependant de notre correspondance. Melle Jal... se permet de lui dire que tu t'appelles Gibelote et moi je lui dis que c'est M. P... De cette manière, nous nous plaisons à la contrarier des journées entières. Elle finit par nous envoyer promener en nous disant que nous sommes de menteuses. Cependant elle revient toujours à nous pour nous demander de tes nouvelles ; et alors nous lui en contons de plus belles histoires. Nous avons même poussé l'effronterie jusqu'à lui dire qu'elle t'aimait, puisqu'elle nous parlait si souvent de toi. Nous lui disons cela avec le plus grand sérieux ; tu dois bien penser que quand nous sommes seules nous en rions comme deux folles.

Adieu, il est temps (sic) de finir car j'ai assez babillé pour cette fois. Réponds de suite à ma lettre. C'est la seule prière que te fasses ta meilleure amie.

Françoise I....t

10. Cinquième lettre de Charles à Françoise

En réponse à sa lettre du 7 mars

Castiglione, 18 mars 1807

Oui, ma chère Françoise, si tu as eu raison de mettre de la réserve dans tes premières lettres, tu t'applaudiras, je l'espère, de n'en plus mettre dans celles que tu m'écriras désormais. Si tu as épanché ton cœur dans le mien, si tu m'as cru digne de toute ta confiance, sois bien persuadée que je ferai tous mes efforts pour mériter tant de bonheur. Amour, amitié, fidélité, constance, sincérité ; enfin tout ce qui peut contribuer à la félicité de sa bonne amie, sera étudié et constamment mis en usage par ton Charles pour te rendre heureuse. Je me sens même capable de faire les plus grands sacrifices pour conserver un cœur aussi tendre, aussi aimant que le tien, un cœur dont la possession fait tout mon bien et toute ma gloire. Ne crois pas, ma bonne amie, que ta dernière lettre m'ait déplu. Aurais-je donc pu prendre en mauvaise part tes vives sollicitudes sur mon sort ? Ne me prouvent-elles pas, au contraire, ton amour et l'excès de ta tendresse ? Non ta lettre ne m'a pas déplu, mais elle m'a affligé. Je voyais avec peine que tu t'inquiétais, que tu t'attristais pour les événements malheureux de la guerre, dont un militaire ne peut toujours éviter les suites.

Je te félicite d'avoir suivi mes conseils et d'avoir banni de ton esprit ces idées lugubres. Je suis très satisfait aussi que tu aies renoncé à t'occuper de la politique. Pour t'en récompenser, je te promets que le Régiment ne fera pas le moindre mouvement que je ne t'en instruisse sur le champ ; n'eussé-je que le tems (sic) de t'écrire : « Le Régiment part pour ... ».

Tu me demandes pourquoi je ne suis pas resté plus longtemps au bal de Montechiaro ? Eh, ma chère, lorsqu'on t'aime, lorsqu'on te compare à ces Italiennes, dont les unes, quoique jolies, sont maussades, ou privées d'éducation ; les autres, à ces défauts, joignent l'indolence et la bêtise, effrontées d'ailleurs et sacrifiant un peu trop à Vénus et à Bacchus ; dis-moi, une telle société est-elle supportable ? Surtout à qui connaît les Françaises, dont les unes sont vives, enjouées, les autres modestes, aimables, mais toutes annonçant cette façon de vivre qui les distingue des femmes des autres nations. Je crois, sans avoir eu le bonheur de te fréquenter, que tu as tous les agréments des dernières femmes que je viens de dépeindre, sans avoir aucun des défauts des premières. Je pense même qu'en te comparant aux Italiennes, ce serait te faire injure ; et que ce serait leur faire trop d'honneur que d'établir un parallèle entre elles et toi.

Que fais-je ? il me semble que je deviens flatteur et j'oublie que je devais prendre un ton sévère et vous adresser, Mademoiselle, les reproches les amers. Comment avez-vous osé appeler de mon jugement ? Avez-vous bien pu avoir l'audace de dire qu'il vous faisait enragé ? Bien vous a pris d'avoir subi la peine que je vous avais infligée, sans quoi vous pouviez vous attendre à être la malheureuse victime de mon terrible courroux. Vous ne pouvez achever de l'appaiser (sic) qu'en recommençant votre pénitence et en me promettant d'obéir désormais sans murmurer à mes irrévocables décrets. Sinon tremblez ...

Mais toute raillerie à part, j'ai bien deviné les causes qui ont forcé Melle J... à retenir mes lettres. Tu ne dois pas lui en vouloir ; puisqu'en le faisant elle n'a cherché que ton avantage. Si, au contraire, tu pouvais les conserver toi-même sans danger alors je prononcerais contre elle et la prierais très instamment de te les remettre. Car si mes lettres te sont aussi précieuses que les tiennes me le sont, si tu en fais autant de cas que j'en fais des tiennes, ce doit

être une grande privation pour toi de ne les pas posséder. Ma principale jouissance est de lire très souvent celles que tu m'as écrites.

Et pour n'en pas perdre quelqu'une, je me suis occupé à copier notre correspondance ; évitant avec soin d'écrire les noms dans leur entier en n'indiquant que la lettre initiale. De sorte que si ce cahier tombait par hazard (sic) entre des mains étrangères, il ne pourrait nullement nous compromettre.

Pourquoi donc, mon aimable amie, prends-tu tant de plaisir à contrarier et à faire des espiègeries à cette bonne vieille Demoiselle qui m'aime et me veut tant de biens ? J'aurais presque envie de lui procurer les moyens de prendre sa revanche contre mes deux aimables folles, en lui mandant que ça n'est pas elle que j'aime et que mon cœur est tout à ma Française , et ne sera jamais qu'à Elle.

11. Sixième lettre de Charles à Françoise

Roveredo, 17 Avril 1807

Elle est enfin connue notre destination, ma chère Françoise. Dimanche, 12 de ce mois, nous apprîmes que le lendemain notre Division partait et que la troisième avait déjà commencé son mouvement, de sorte que nous n'eûmes qu'un jour pour ranger nos petites affaires. Je t'eusse mandé cette nouvelle de Castiglione mais j'ai cru devoir retarder jusqu'au moment que je connaîtrai le point sur lequel nous devons nous diriger. On avait gardé le secret sur cet article. Ce ne fut qu'après deux jours de marche, que le passage de l'Adige et notre entrée dans les montagnes du Tyrol nous firent conjecturer que nous étions destinés pour la Grande Armée. Nous n'en doutâmes plus quand on nous assura que nous devons traverser la Bavière, Royaume dans lequel nous sommes actuellement. C'est ici le premier endroit depuis notre départ dans lequel se trouve un bureau de poste ; car jusqu'à présent, nous n'avons encore passé et logé que dans des villages.

Que ce départ, ma bonne amie, ne t'afflige pas. Tu devais t'y attendre. Tu sais d'ailleurs que j'étais militaire avant d'être amant et que, dans tous les Etats du monde l'amour le plus violent doit céder au devoir. Comptes (sic) sur la sincérité de la promesse que je t'ai faite que l'éloignement, loin de diminuer ma tendresse, ne pourrait au contraire que lui donner de nouvelles forces, s'il était possible. Vois donc, sans allarmes (sic), avec confiance – et joie même – ton Charles voler à la gloire et aller cueillir des lauriers pour faire une couronne à l'Hymen. Puisse une paix prompte et glorieuse faire luire bientôt pour nous ce jour tant désiré.

Pour te consoler de mon absence, je te promets de t'écrire souvent, de te faire part des moindres évènements (sic) qui pourraient survenir tant dans notre longue marche que dans la Campagne. Je te manderai ce que j'aurai vu de plus curieux dans les villes par lesquelles je passerai.

Je vais t'indiquer un moyen de ménager ta bourse et te mettre à même de recevoir beaucoup de mes lettres sans en payer le port ; c'est d'affranchir celles que tu m'écriras, moyennant trois sols, et je me charge d'affranchir celles que je t'enverrai.

Toujours la même adresse, mais ne mets pas le nom de l'endroit où je pourrais me trouver ; étant dans le cas de faire de grands mouvements.

Je t'embrasse un million de fois, je te serre contre mon cœur et te prie de me croire à jamais ton plus sincère amant.

C.P.

P.S. Je baise respectueusement les mains de ta bonne amie.

Ecris-moi sitôt la présente reçue ; tes lettres vont me devenir de plus en plus nécessaire.

12. Septième lettre de Charles à Françoise

1^{er} itinéraire de Castiglione 13/04/1807 à Gersthofen 02/05/1807

Gersthofen, une lieue d'Augsbourg, le 2 Mai 1807

Ma chère amie, pour remplir la promesse que je t'ai faite dans ma dernière, dattée (sic) de Roveredo, je t'envoie mon itinéraire depuis Castiglione jusqu'à cet endroit.

J'ai employé ma journée d'hier aux affaires indispensables de ma Compagnie et à mettre au net mes petites relations, et ce matin je t'écris la présente. Je te parlerai d'Augsbourg quand je l'aurai vu et que j'aurai connu ce qu'il renferme de beau et de curieux. Je vais y aller de suite pour remettre ce paquet à la poste. Nous avions espéré rester ici quelque tems (sic), mais il est inutile d'y penser. Les troupes partent pour la Saxe. Déjà la Division du Général Boudet a passé toute entière sous mes fenêtres, tant hier qu'aujourd'hui. On prétend qu'arrivés en Saxe, nous jouirons de quelque repos. De là nous pourrons nous porter à la Grande Armée, ou en Bohême si l'Autriche faisait quelques mouvemens (sic) hostiles. N'oublie pas ton ami, ma Françoise, il a besoin de ton amour. Ecris-lui souvent, très souvent, et surtout répons (sic) exactement à toutes ses lettres et compte sur la tendresse constante et invisible de ton Charles.

Itinéraire de Castiglione (Royaume d'Italie) à Augsbourg (Bavière)

Parti le 13 avril de Castiglione pour Lonato

Le 14 arrivé à Castel Nuovo

Le 15 à Doler

Le 16 à Zala

Le 17 à Roveredo. C'est une très jolie ville dont les habitants sont très affables. Elle est située sur l'Adige et se trouve dans une vallée formée par de très hautes montagnes dont les deux tiers à peu près sont cultivés et remplis d'habitations qui annoncent un pays riche. Cette ville, ainsi que tout le Tyrol appartient actuellement au Roi de Bavière qui en fut mis en possession par le traité de Presbourg. Le commerce principal de cette ville consiste en velours et autres ouvrages de soie qui est très belle et très fine dans ce pays.

Le 18 à Trente, ville grande, très antique et par conséquent peu agréable où cependant les habitans (sic) sont d'un commerce assez affable. On y remarque dans l'église cathédrale un jeu d'orgues magnifique et réputé pour le plus beau de l'Europe. On voit aussi sur un tableau les personnages composans (sic) le trop célèbre concile de Trente, dans lequel il fut défendu aux prêtres de se marier. C'est à cette fameuse décision qu'on peut rapporter la majeure partie des massacres et des Régicides qui ont eu lieu en Europe et principalement en France ! Car il est constant que celui qui ne tient à son pays ni par les liens de l'amour conjugal ni par ceux de la paternité, qui croit ne dépendre totalement que d'un chef résidant dans un pays étranger, sera toujours enclin à semer le trouble et la discorde dans le sien propre, sera intolérant, sourd aux cris des malheureux et impitoyable pour les faiblesses de son prochain.

Quelques prêtres ne possédaient aucun de ces vices ; mais hélas ils n'étaient que trop communs dans le Clergé.

Le 19 à Salurn, village assez considérable pour un pays montagneux. C'était la frontière de l'Allemagne du côté de l'Italie. Ce qui est remarquable en cet endroit, c'est l'aisance dont jouissent les habitans (sic), leur affabilité et leur aménité dans la réception qu'ils font aux étrangers. A ces qualités, ils joignent une franchise, une loyauté qui ne se trouvent guère ailleurs qu'en Suisse. Pour t'en donner une idée, je vais te donner le détail de mon arrivée et de mon séjour chez mon hôte. Après avoir donné l'ordre à ma Compagnie et l'avoir renvoyée, j'entre dans mon logement. Vient à ma rencontre une personne d'une figure respectable, tête chauve, ayant une cocarde noire à son chapeau. C'était le Bailli du Canton. Après les compliments (sic) d'usage, il me conduisit dans une chambre non richement mais élégamment meublée et me dit : « Capitaine, nous allons nous mettre à table, venez partager un dîner de famille ». Je le remerciai de ses offres honnêtes, en lui représentant qu'étant fatigué, tout poudreux, je désirais me laver, changer de vêtements et me délasser. Après bien des instances il me quitta ; ma toilette finie, me disposant à sortir, je fus très étonné de le voir rentrer dans ma chambre, suivi d'une servante portant un couvert complet, me disant que puisqu'il n'avait pas eu la satisfaction de m'avoir à sa table, il me pria d'accepter le petit dîner qu'il allait me faire servir dans ma chambre. Je fus forcé d'accepter et me laissai servir. Le repas, sans être splendide, était bon et annonçait l'aisance de la personne qui me l'offrait. J'y fis honneur, en présence de deux de ses enfants âgés de sept à huit ans qui me faisaient à chaque instant des demandes ingénieuses. Le papa rentra et me dit : « Prenez votre épée et veuillez bien m'accompagner, si vous désirez connaître ce petit endroit ». Je finis de m'habiller et le suivis. Il me conduisit dans le logement du Major commandant le Régiment et dans celui du Général Castella dont les hôtes étaient de ses amis, ainsi que dans plusieurs autres maisons. Je fus accueilli partout, non avec cette étiquette en usage dans nos grandes villes, mais avec cette loyauté et cette franchise qui caractérisent particulièrement la Nation Allemande, notamment les habitans (sic) du Tyrol et de la Suisse. Ces visites finies, mon brave hôte me dit : « Je crois vous avoir apprécié, vous me paraissez un brave homme, ayant un cœur sensible ; suivez-moi et je vous ferai faire une visite d'un autre genre que celles que nous venons de faire ; et qui, toute désagréable qu'elle puisse être ne vous déplaira pas tout à fait ». Il me conduisit, par deux ou trois petites rues détournées, à la prison, adressa la parole à plusieurs détenus, les consola et leur distribua quelque argent pour leur procurer quelque adoucissement dans leur malheureuse situation. Observes (sic), ma bonne amie, que quelques uns avaient été condamné par lui-même. Il s'était montré juge sévère, équitable, mais il se montrait homme ensuite. Je te laisse à penser si une telle visite a dû déplaire à ton Charles, et s'il a dû délier sa bourse pour tâcher d'imiter la bonne action de cet honnête magistrat. Combien de conquérans (sic) qui ont obtenu le surnom de « Grand » et qui ne l'ont pas tant mérité que lui ? Combien de prêtres gorgés de richesse, qui ignorent l'art, si facile cependant, de se procurer de vraies jouissances ? Pourquoi de tels hommes sont si rares en ce bas monde ? Combien de fois, dans cette heureuse journée ai-je souhaité t'avoir près de moi et te faire jouir des douces sensations que j'ai éprouvées. En sortant de l'endroit où gémissent ces malheureux, il s'écria, le cœur oppressé : « Ah ! mon cher Capitaine, que les fonctions de Juge criminel sont difficiles et pénibles à remplir ». Je lui observai qu'à la vérité il était douloureux de condamner ses semblables et de prononcer quelquefois leur arrêt de mort, mais qu'il serait aussi à désirer pour le bien de l'humanité que les accusés aient toujours des juges aussi sensibles, aussi intègres que lui pour décider de leur sort. En raisonnant jurisprudence, il me conduisit jusqu'au pied d'une montagne fort élevée ; du haut de laquelle tombe en cascade une masse d'eau très considérable. Cette cascade est très renommée et célébrée dans les œuvres de Kotzbue. Il me fit observer le travail qu'on avait fait dans le rocher pour retenir une partie des eaux et les conduire dans le village, pour l'utilité des habitans (sic) par le moyen de quelques canaux en bois. J'ai

su depuis que ce brave homme avait payé la moitié de la dépense et des frais pour cette entreprise philanthropique. Il s'est bien gardé de me le dire lui-même. Les cœurs bienfaisants (sic) sont toujours modestes, mais les bonnes ainsi que les mauvaises actions sont tôt ou tard connues, récompensées ou punies. En rentrant chez mon Bailli, nous y trouvâmes le Général qui était venu lui rendre sa visite. Il avait été reçu par l'épouse de mon hôte et ses trois Demoiselles dont l'aînée n'avait que 21 ans ; une d'elle s'expliquait fort bien en français (Salurn se trouve dans le Tyrol Allemand) et toutes trois parlaient fort bien l'Italien. Sans être belles elles sont aimables, d'un commerce doux et liant. Elles ont reçu ont une bonne éducation, elles ne s'en prévalent point, sont très modestes, nullement coquettes, qualités qui ne sont pas rares parmi les Allemandes. Pendant douze ans que j'ai voyagé dans l'Allemagne j'ai été à portée d'étudier le caractère de ses habitans (sic). Je soupai avec toute la famille ; le repas fut un des plus gais et des plus délicieux que j'ai fait en ma vie. Qu'il est beau d'être père quand on se voit entouré de sa famille, qu'on est chéri de sa compagne, caressé par ses enfans (sic) ! Combien d'idées agréables a fait naître en mon cœur cet auguste tableau ! Après les civilités les plus cordiales, j'ai pris congé de ces respectables personnes que je devais quitter à trois heures du matin et allai me reposer en réfléchissant sur l'avenir, en pensant à ma Françoise, flottant entre l'espoir de la posséder un jour et de réaliser les projets que j'ai faits pour sa félicité et la crainte d'être trompé dans mes plus chères espérances.

J'oubliais d'observer que les environs de Salurn, qui plaisent tant au premier coup d'œil, sont très marécageux (les terres étant au dessous du niveau de la rivière). Ils sont en été si malsains que les habitans (sic) tous fort peu aisés, quittent le village en juin et juillet pour aller habiter le sommet des montagnes qui m'ont paru cependant inaccessibles. Tant il est vrai qu'en cette vie on ne peut jouir d'une félicité parfaite.

Nous logeâmes le 20 à Botzen après avoir quitté, à $\frac{1}{4}$ de lieue de là, les bords de l'Adige. C'est une ville petite, mais belle et très peuplée. Les habitans (sic) y sont presque tous très riches, cette ville étant l'entrepôt des vins, bois, et tabac dont l'Allemagne fait un grand commerce avec l'Italie. J'y logeai chez un riche négociant que je ne pus voir qu'à souper étant absent lorsque j'arrivai chez lui. Je fus reçu par son épouse qui s'empressa de me procurer tout ce qui est nécessaire à l'arrivée d'un voyageur fatigué. J'étais réellement confus des soins qu'elle-même me prodiguait. Une mère ou une sœur n'aurait pas plus d'égards pour son fils ou son frère. Pendant mon dîner qu'elle me fit servir près d'elle, elle eut la complaisance de me servir et m'entretenir. J'étais flatté de savoir assez d'Allemand pour converser avec elle. Après le café, elle couru à son « forte piano » (sic) et me chanta avec beaucoup de grâce plusieurs chansons et arriettes (sic) Allemandes que j'avais connues, surtout celles d'un Opéra Allemand intitulé : « La flûte enchantée », dont la musique est du célèbre Mozart. Mes oreilles furent extrêmement flattées des sons mélodieux qu'elle tirait de son « forte » et des doux accens (sic) que la belle voix faisait entendre. C'est bien à tort que plusieurs prétendent que la langue Allemande est dure et peu sonore. Ces personnes reviendraient bientôt de leur erreur si elles entendaient une jolie femme la parler dans sa pureté. Désirant entendre la musique de notre Régiment, je lui offris mon bras pour la conduire chez notre Major devant lequel elle devait jouer et dont les hôtes étaient amies de la mienne. Pensant à ma Françoise, je m'empressai de faire jouer cet air charmant : « Enfans (sic) de la Provence ... » Sortant de cette maison, ma jeune Dame me proposa une promenade en attendant le souper. Nous la fîmes sous les arcades de la grand'rue qui sont très commodes par leur largeur et le plancher qui en couvre le pavé. Juges (sic), ma bonne amie, combien sont heureux les peuples qui ne sont pas encore imbus des sots préjugés de nos grandes sociétés. En France on n'eût pas manqué de médire d'une jeune Dame qui se promènerait dans un lieu public avec un Officier qu'on saurait n'être arrivé que dans la journée. Ici on le fait sans en tirer la moindre conséquence. Je m'aperçus (sic) que je n'étais pas le seul Officier honoré de cette innocente fa-

veur. Nous rentrâmes pour soupe et son mari arriva un instant après. Il me prit cordialement la main, me fit beaucoup de civilités et alla de suite embrasser son épouse ; ce qui en France paraîtrait un peu bourgeois, chez les personnes du grand ton, qui ne font souvent que des mariages de convenance ou l'amour n'entre pour rien. Nous fîmes un bon souper, après lequel le mari me régala d'un « punch » et l'épouse de musique. Nous nous quittâmes (sic) très tard après avoir fait un échange de nos noms, ce qui se pratique assez couramment en Allemagne, quand on est content l'un de l'autre.

Nous allâmes coucher le 21 à Clausen (village).

Le 22 à Brixen (petite ville). Ces deux endroits sont remarquables par la décoration de leurs églises où se trouvent des tableaux de grands maîtres.

Le 23 à Sterzingen, gros village, patrie du fameux alchimiste Flamel.

Le 24 à Steinach (village). Pour y arriver, il fallut franchir le Brenner, montagne très élevée, sur laquelle il y a presque toujours de la neige. Steinach étant trop petit pour loger le Régiment, je fus détaché avec ma Compagnie dans un village situé sur une montagne très élevée à droite de la route. J'y arrivais tout trempé, la pluie n'ayant cessé de tomber depuis le matin ; cet endroit n'était composé que d'une quinzaine de maisons ; mais elles étaient habitées par des paysans chez lesquels on peut trouver encore la simplicité et la pureté des mœurs de l'âge d'or. Nous en reçûmes la plus grande hospitalité.

Le 25 nous vîmes à Innsbrück, Capitale de tout le Tyrol. Pour y arriver nous descendîmes une montagne très escarpée, du milieu de laquelle nous aperçûmes (sic) la ville située dans une belle vallée, sur l'Inn, rivière qui prend sa source en Suisse et va se jeter (sic) dans le Danube. Cette ville et ses environs offrent un coup d'œil enchanteur. Les maisons de campagne, les couvens (sic) et les châteaux qui l'avoisinent sont bâtis avec richesse et élégance et leur blancheur contraste admirablement avec la verdure des champs et des prairies sur lesquels ces édifices paraissent posés. De l'autre côté de la ville sont des montagnes à pic, fort élevées et couvertes de neige. Je logeai chez un jeune homme nouvellement marié, professant la botanique à l'Université qui est considérable. Il m'étonna singulièrement quand il me dit qu'en été il gravissait les plus hautes montagnes pour y aller chercher des simples qui en ce pays ont beaucoup de vertus médicinales. Il emploie quatre heures et demi pour arriver au sommet ; aussi est-il obligé souvent d'y coucher pour employer utilement la journée du lendemain. Les rues de cette ville sont belles et les maisons régulièrement bâties. Elle était la résidence des anciens Comtes du Tyrol. Je m'empressai d'aller voir l'Eglise de la Tour dans laquelle on voit six statues colossales en bronze. Elles sont les portraits de plusieurs Rois et Reines célèbres dans l'histoire d'Allemagne, d'Espagne de France et d'Angleterre. Mais ce qui est plus admirable et plus curieux, c'est le tombeau de Maximilien Premier, Empereur d'Allemagne, qui se trouve au milieu de la nef. Le tombeau de marbre noir, environné d'une grille de fer est surmonté d'une statue en bronze, à genoux, ayant les mains jointes. Elle représente l'Empereur. A ses côtés sont deux autres du même métal, mais plus petites. Ce sont deux femmes, dont l'une pleure et l'autre fait des libations. Ce mausolée est entouré de vingt-quatre tables de marbre blanc. Il y en a huit sur chaque grande face et quatre sur chaque petite. Ces tables sculptées représentent les hauts faits d'armes et les époques les plus mémorables de la vie de ce grand Empereur. Cette sculpture est admirable par la délicatesse et le fini du travail. Il étonne par sa hardiesse. Il est à remarquer qu'il n'y a aucun morceau rapporté ; que derrière les colonnes qui se trouvent dans plusieurs tables, des têtes et autres objets y sont aussi sculptés ; que dans les groupes nombreux qui se trouvent sur plusieurs, on ne voit jamais la même figure, les mêmes traits ou la même attitude. Seulement – et c'est ce qui donne plus de mérite à l'ouvrage – Maximilien et deux ou trois autres personnages marquans (sic) conservent sur toutes, leur ressemblance. Enfin, je finis cette description, n'y ayant aucune expression assez forte pour peindre le beau de ce travail. Son auteur est le fameux Alexandre

Colin, flamand d'origine. Cet illustre sculpteur perdit la vue en travaillant la vingt et unième table, par un morceau de marbre qui sauta dans un de ses yeux. Les quatre derniers furent faits par un autres. Mais il ne faut pas être connaisseur pour sentir la différence de travail des deux artistes. Je crois que, si de nos jours, on voulait par un semblable travail, éterniser les innombrables exploits du grand Napoléon, il serait impossible de trouver un ouvrier aussi habile que Colin. L'on voit aussi, dans une autre église le squelette de St Hilaire.

Le 26 à Charnitz, bourg aux confins du Tirol (sic) qui n'avait de remarquable que sa forteresse. Elle se trouvait entre deux montagnes très resserrées et barrait le passage. Dans la campagne de l'année dernière, elle arrêta le Maréchal Ney qui perdit six cens (sic) hommes dans trois attaques consécutives et infructueuses ; ce n'est qu'après avoir pris un autre fort que, conduit par des chasseurs Bavaois, il parvint, par un détour et des chemins presque impraticables, au sommet de la montagne, s'empara de la forteresse et la fit raser.

Le 27 à Garmisch, beau village de la Bavière faisant un commerce considérable en bois de construction qui va, par eau, jusqu'à Vienne.

Le 28 à Weilheim, petite ville tout à fait hors des montagnes du Tyrol.

Le 29 à Landsberg, ville forte et assez jolie, dont le Roi de Bavière fait relever et augmenter les fortifications.

Le 30 à Gerstoffen, beau village à une lieue au delà d'Augsbourg sur la route de Donawerth. J'arrivai dans ce village sans avoir traversé Augsburg dont je puis rien dire jusqu'à ce que j'aie été moi-même examiner les beautés et les curiosités, si un repos de quelques jours me le permet.

13. Sixième lettre de Françoise à Charles

En réponse à sa lettre du 18 mars (Castiglione)

Toulon le 6 avril 1807

Je te remercie, mon bon Charles, des efforts que tu te proposes de faire pour mériter ma confiance ; elle t'a été accordée tout entière dès ta première lettre, en faveur de la franchise avec laquelle tu t'exprimais. Pour moi je n'ambitionne d'autre bonheur que celui de pouvoir conserver la tienne, car je crois sincèrement que tu me l'as donnée sans réserve.

Tu dois voir que je ne suis pas déjà si difficile à persuader ; car sur la seule assurance de ta part que les dangers auxquels un militaire ne peut manquer d'être exposé n'étaient pas très fréquens (sic), que d'ailleurs ils paraissaient bien éloignés de toi, à ce que tu m'assures dans une de tes lettres, je me suis un peu rassuré, parce qu'on croit facilement ce qu'on désire. Cependant je ne puis m'empêcher d'y penser quelquefois et alors je fais de bien tristes réflexions. Je t'ai promis il est vrai d'être muette sur l'article de la politique, mais je ne t'ai pas promis d'y être sourde ; et cela me serait un peu difficile. Aussi, quand j'entends dire que la guerre sera longue et que la paix est très éloignée, je te laisse à penser si de tels discours sont faits pour me tranquilliser. Mais ne parlons plus de mes craintes puisqu'elles ne servent qu'à t'affliger. Tu ne pouvais me faire un plaisir plus sensible que celui de promettre de m'écrire tous les mouvements que fera ton régiment. Je t'en sais un gré infini.

Tu m'as dépeint le caractère des Italiennes sous un jour qui ne leur est pas du tout avantageux. Je les plains beaucoup si elles ressemblent au portrait que tu m'en as fait.

Ne crains-tu pas que Melle J... te contrarie sur les compliments (sic) que tu me fais ? Car ils me semblent plutôt être des avis indirects que des flatteries. Je lui ai communiqué cette idée, et de suite, elle s'est empressée de me dire que j'avais deviné juste. Sois assuré, mon aimable Charles que si je ne suis pas parvenue encore à mériter la comparaison avec le portrait que tu te plais à faire de moi, du moins je fais tout mon possible pour y parvenir et si je ne le puis, je te prierai d'avoir égard à ma bonne volonté.

Je m'aperçois (sic), Monsieur, que vous prenez le genre tragique on ne peut mieux. Ma bonne amie a voulu vous imiter en me récitant avec emphase le passage de votre lettre où vous parlez de votre « terrible courroux » de vos « irrévocables décrets » et puis, à la fin, quelles menaces ! Je vous assure qu'elle a manqué me faire mourir ! ... de rire. Je prie Mr P...t de me dire quels sont les « irrévocables décrets » auxquels il prétend que j'obéisse sans murmure.

Je dois te dire que ma bonne amie ne cherche que mon avantage en me privant du plaisir de garder tes lettres ; ainsi j'avoue que j'ai eu grand tort de me fâcher à ce sujet, et c'est ce qui m'a fait, pour un moment insulter à votre jugement ; mais je t'assure que cela ne m'arrivera plus. Ton idée de copier notre correspondance est excellente. C'est un doux plaisir pour moi, en t'écrivant, de me dire : « Charles copiera cette lettre ; en le faisant, il pensera à moi ». Tu ne saurais croire combien cette idée me plaît.

Quant à la vieille demoiselle qui est la sœur de Mme B...d, gardes-toi (sic) bien de lui écrire ; nous serions perdues. Elle a jeté des soupçons dans l'esprit de cette dernière ; j'en juge

par une surveillance qui n'avait pas encore existé et par certaines paroles qu'elles ont laissé échapper. Ainsi nous avons pris le sage parti de nous taire. Je crois que tu l'approuveras. Je suis à toi pour la vie.

Françoise I.....t

14. Huitième lettre de Charles à Françoise

En réponse à celle de Françoise du 6 Avril 1807

Magdebourg le 2 Juin 1807

J'aurais pu t'envoyer plus tôt M.C.F (sic) la continuation de mon itinéraire. Mais j'ai cru devoir différer jusqu'au moment que je recevrais une de tes lettres. Car il faut te dire que depuis mon départ d'Italie jusqu'à ce jour je n'ai pas reçu de tes nouvelles. Mais cette épître tant attendue vient enfin de m'être remise. Elle est allée jusqu'au Quartier Général de la Grande Armée. C'est la réponse à celle que je t'écrivis de Castiglione. Je m'empresse d'y répondre car nous partons demain pour la Poméranie où nous aurons pour vis à vis les Suédois et peut-être les Anglais s'ils s'avisent de débarquer dans ce pays. A mon arrivée à notre destination je t'enverrai la suite de mon itinéraire, et te manderai la situation du Corps d'Armée d'Observation dont nous devons faire partie. Je sais seulement qu'il est commandé par le Maréchal Brune.

Je ne te parlerai plus, ma chère amie, de confiance ni de dangers ; car, quant à la confiance, elle est trop bien établie entre nous pour qu'il puisse s'élever le moindre doute à cet égard. Et quant dangers, il est inutile de s'en occuper. Sans doute, dans notre état, il peut se rencontrer des occasions où l'on court de grands périls ; mais est-il dit pour cela qu'on doive y succomber ? N'ai-je pas été assez heureux pour échapper à tous ceux que j'ai courus depuis quinze ans sur terre et principalement sur mer. Je sais bien que quelquefois des idées tristes peuvent s'emparer de ton esprit, que des craintes peuvent s'élever dans ton âme ; mais, ma bonne F. (sic) cherches (sic) à les dissiper par le pouvoir de la raison et la foi dans la providence.

Tu as bien fait de rire de mes « terribles menaces » ; elles n'étaient faites que dans cette intention. Mes « irrévocables décrets » seront les volontés d'un mari qui voudra commander en maître. Le crois-tu bien ? Ne trembles-tu pas d'avance. Je m'applaudis d'avoir bien jugé la conduite de Melle J.....u envers toi. J'ai toujours pensé qu'elle ne retenait mes lettres que par zèle pour nos intérêts. Je l'en remercie de tout mon cœur. Je suis très flatté que tu sois contente que je copie notre correspondance. Je t'assure que c'est pour moi une grande jouissance. Je me plais souvent à lire dans ce cahier avant de me coucher ; et cette lecture me procure des rêves fort agréables.

Ne t'es-tu donc pas aperçu (sic) que ce n'était que par pure plaisanterie que je te menaçais d'écrire à la vieille Demoiselle ? Je sens fort bien qu'une telle démarche ne servirait qu'à te compromettre et te mettre mal dans l'esprit de Mme Bernard. Tu peux donc être assurée que j'éviterai toujours ce qui pourrait de faire de la peine. De ton côté, évites (sic) les indiscretions ; elles pourraient nous nuire et ce ne serait qu'avec douleur que je verrais notre correspondance interrompue. Je ne t'en ferais cependant pas de reproches et un si fatal accident n'empêcherait pas que ma F. ne trouve l'amant le plus sincère et le plus constant dans son Charles P...T.

Réponse de suite, je te prie, et envoie-moi souvent de longues lettres.

15. Septième lettre de Françoise à Charles

En réponse à sa lettre du 17 avril 1807 (Roveredo)

Toulon le 12 mai 1807

Mon bien-aimé Charles, ton long silence commençait déjà à m'inquiéter ; je craignais que tu ne fusses malade et que cela ne t'empêchât de m'écrire ; aussi depuis huit jours que j'attendais une de tes lettres, je ne faisais que pleurer dès que j'étais un moment seule. Enfin cette lettre tant désirée arriva. Il est impossible de t'exprimer la joie qu'elle m'a causée ; car je m'étais mis dans l'idée que tu ne devais plus m'écrire.

Tu t'éloignes donc toujours de plus en plus de ton amie ! O combien les dangers auxquels je te vois exposé vont me coûter de larmes ! Mais que diras-tu en voyant que je n'ai pas assez de courage pour supporter une absence dont le résultat doit cependant être si satisfaisant pour nous ? Excuses (sic) ma sensibilité car c'est elle seule qu'il faut accuser si je manque quelques fois de fermeté. Je puis cependant t'assurer qu'elle ne me fera jamais manquer à mes devoirs ; car j'ai assez d'empire sur moi pour ne pas m'en laisser maîtriser. Mais revenons à ta lettre.

Je te remercie mille fois par avance des jolies descriptions que tu te proposes de me faire sur les pays par lesquels tu passeras. Ne crains pas de les amplifier. Je te prie aussi de ne pas attendre mes lettres pour m'écrire, parce que je vois que les tiennes vont demeurer longtemps en route. Ainsi en m'écrivant souvent, il me semblera que tu es resté toujours au même endroit.

J'approuve la manière que tu m'indiques pour faire passer nos lettres, puisque tu trouves que cela sera plus économique.

Il faut que je te confie que l'on vient me proposer un mariage ; un certain Mr Desp...y, Capitaine d'Artillerie de Marine. Mais je l'ai fait remercier fort poliment, m'excusant sur ce que je n'avais pas encore l'intention de me marier. Il a fallu endurer beaucoup de représentations ; mais je crois en être quitte. Il est bon de te dire que je n'ai jamais vu ce Monsieur. Je me tais sur les baisers que tu m'a envoyés, car j'aurais trop à dire là-dessus ! Reçois mes vœux les plus sincères pour la conservation de tes jours et pour l'accroissement de ta gloire, et crois-moi pour toujours ta fidèle amie. F...e I...t.

P.S. Ma bonne amie veut répondre elle-même à ce que tu m'as envoyé. Je lui laisse donc la plume.

De Melle J...u

Malgré la tristesse de ma bonne amie, je ne puis m'empêcher de dire un mot à Mr P...t sur la manière respectueuse avec laquelle il me baise les mains, sans savoir si elles sont assez jolies pour cela. Mais hélas ! elles sont déjà dans leur 24^{ème} année ; et cela n'est pas bien appétissant. Peut-être me direz-vous qu'il en est de très belles à cet âge ; mais la nature m'a peu favorisée de ce côté. N'importe ! Je vous prie de croire, Monsieur, que je suis très sensible à tout ce que vous dites d'obligeant pour moi dans vos lettres. J'embrasse mon amie pour vous. Votre toute dévouée, Louise J...u.

16. De Charles à Françoise

En réponse à celle de Toulon le 12 mai 1807

Gramentin le 12 Juin 1807

(A lire plus loin, après la suite de son itinéraire, écrit aussi de Gramentin le 21 mai 1807, donc antérieurement à celle-ci, avec une nouvelle suite, le 12 juin 1807, écrite avant réception de la lettre n°7 de Françoise).

17. Suite de l'itinéraire de Charles

Du départ d'Augsbourg (3 mai 1807) à l'arrivée à Gramentin (10 juin 1807)

21 mai 1807, de Gramentin

Avant-hier, ma chère F...E, ton ami arriva à sa seconde destination. On nous fait espérer que nous y aurons plus de repos qu'à la première. Je désire bien que cela soit ; car nous en avons un grand besoin, ayant fait beaucoup de marches forcées.

Je vais reprendre le récit de mon itinéraire et te faire part de ce que j'ai trouvé le plus digne d'être remarqué dans les endroits par lesquels j'ai passé.

Nous reçûmes, le jour que j'allai mettre ma dernière à la poste d'Augsbourg, l'ordre de partir le lendemain. Je dus donc rentrer de suite dans mon cantonnement pour y mettre ordre à mes affaires. Ainsi je ne pourrai te faire un grand détail sur les curiosités d'Augsbourg, n'ayant pas eu le temps de les visiter. Je te dirai donc en somme que cette ville ancienne est célèbre par la fameuse Confession d'Augsbourg qui porta une atteinte très sensible à la religion catholique et fut la cause de quelques révolutions et persécutions dans l'Allemagne ; qu'elle n'a rien de bien remarquable que ses fontaines dont les plus dignes d'attention sont celles de Mercure, d'Hercule et d'Auguste. Elles sont ornées de statues en bronze. La ville est irrégulièrement bâtie et n'a de beau que la rue dite Weinstrasse. Mais ses environs sont enchanteurs. On y trouve des promenades charmantes, des maisons de campagne d'une élégante construction et de très jolies guinguettes. On montre dans cette ville une curiosité tout à fait singulière par le fait qui lui a donné de la réputation : c'est la cravate du fameux Gustave-Adolphe, roi de Suède. Une jeune demoiselle d'Augsbourg la lui arracha, en refusant un baiser que ce grand conquérant voulait lui donner, et cette cravate se conserve dans la famille. Certes, il faut convenir que cette demoiselle était bien ridicule de refuser à un si fameux Capitaine un simple baiser, si toutefois il n'en exigeait pas davantage. C'est être bien peu sensible à la gloire.

Nous partîmes le 3 mai pour Vertingen

le 4 pour Dieschingen

Le 5 pour Dunttespiel où j'arrivai trempé jusqu'aux os. Je fus logé chez un pasteur protestant qui me prodigua tous les soins de l'hospitalité la plus généreuse et la plus franche. Il avait une épouse et des enfants très aimables desquels je fus comblé d'honnêtetés, surtout de la fille aînée, mariée tout récemment à un aimable jeune homme auquel nous fîmes une visite de famille parce qu'il ne résidait pas chez son beau-père. Il nous reçut avec la plus affable cordialité. Tout le monde dans cette famille parle français, excepté la maman.

Le 6 à Feuchtwangen

Le 7 à Gottenhoffen, où je logeai encore chez le Ministre protestant, Mr Metz. Il avait été professeur de langues étrangères ; il en connaît onze. Sa société est des plus attrayante quoiqu'il soit fort avancé en âge. Son fils est aussi très instruit.

Le 8 à Ippasheim, gros village où je fus en quartier chez le Bailly, Mr Schneider, homme très érudit, d'un caractère très gai, père de 4 demoiselles et d'un garçon. Les deux demoiselles aînées étaient absentes. Les deux autres, dont la plus âgée n'a que onze ans, parlent français, ainsi que le père et la mère, raisonnent déjà très bien sur la géographie et touchent passablement du clavecin. Il y eut l'après midi, chez mon Bailly (sic) réunion des principaux person-

nages de l'endroit ; c'est-à-dire du Pasteur, de deux Docteurs, et un membre de la régence ; plus des officiers qui se trouvaient logés dans l'endroit. Après avoir passé quelques heures en concertation et rafraîchissements, on pria monsieur le Pasteur de nous régaler de musique. Il fit venir un clavecin et son fils, âgé de douze ans, doué d'une figure charmante et spirituelle. Nous fûmes tous émerveillés en entendant la touche délicate du père et les voix mélodieuses du père et du fils. Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que le fils, à cet âge si tendre, parle très purement le français et l'Italien. Il nous chanta des morceaux les plus difficiles des meilleurs opéras des trois nations. Il exécuta même sur le clavecin un morceau très gai de sa composition. Ajoutez à cela qu'il raisonne très bien mathématiques et géographie. Heureux les pères de tels enfants ! Eh bien, ma bonne amie, le pasteur seul a formé l'éducation de son fils et de ses filles, ainsi que celle des enfants du Bailly (sic). Sa méthode d'enseigner est aussi amusante qu'instructive. Il suit absolument les principes de Rousseau. Il me demanda le chemin que j'avais fait depuis deux ans. Je le lui détaillai par écrit : mon départ de Toulon pour les Antilles, mon retour par l'Espagne, notre premier combat près du Ferrol, notre entrée dans le port de Vigo ; notre départ de ce port pour celui de la Corogne ; puis notre embarquement pour Cadix ; le combat de Trafalgar ; notre retour, par terre, de Cadix à Toulon, passant par Perpignan ; ensuite notre voyage en Italie par Gênes. Enfin le nom de tous les endroits principaux par lesquels j'avais passé jusqu'à mon arrivée dans cet intéressant village. Ce voyage de deux ans, me dit ce bon Pasteur, sera le sujet des leçons de géographie que je donnerai à mes élèves pendant la semaine.

Le 9 à Nordzheim sur le Mein

Le 10 à Schweinfurt, jolie ville sur la même rivière. Je revis avec plaisir cette ville dans laquelle j'avais passé en 1796 dans les campagnes de Jourdan. Les habitants (sic) nous reçurent avec la plus grande affabilité. Les femmes ont un costume singulier, mais qui plaît beaucoup. Elles portent des bonnets de taffetas surmontés de dentelles. Par devant, ils ont la forme d'un schakos (sic) et elles portent un manteau qu'elles savent très bien draper. Il pose sur une épaule seulement et repasse sous le bras de l'autre côté. Cette manière de s'habiller convient très bien aux jolies femmes surtout aux brunes.

Le 11 à Melriestadt

Le 12 à Schmalkalden, petite ville très ancienne aux environs de laquelle on trouve des (salines) et des (usines) en fer et en acier.

Le 13 à Gotha, très belle ville capitale du Duc de Saxe-Gotha. J'ai parcouru les superbes jardins des Princes, les vastes et belles promenades qui entourent la ville. J'ai visité le beau château du Duc, situé sur une éminence d'où l'on jouit de la plus belle perspective. La fabrique de porcelaine égale, pour la dorure et le vernis, celle de Sèvres.

Le 14 à Langen-Salza

Le 15 à Gerinzen. Petite ville, mais peuplée des gens les plus honnêtes et les plus affables. Jamais les troupes n'ont été mieux accueillies que dans cet endroit.

Le 16 à Breitenstein ; mauvais village dans les bois où nous avons été très mal ; non par la faute des habitants (sic) mais par le peu de ressources qu'offre un pays si pauvre.

Le 17 le Régiment rafraîchit à Blankenbourg, petite ville résidence d'un Duc souverain d'un très petit pays. Jamais je ne fus plus étonné que lorsqu'au milieu de cette ville, se présenta à moi un Monsieur me demandant en patois lorrain, la permission de m'embrasser. Je la lui accordai de bien grand cœur. C'était un émigré de ma province, Mr le Chevalier de Presle, qui avait connu mes parents et qui s'était informé près l'Officier de l'avant-garde, du nom des Lorrains qui se trouvaient dans le Régiment. Il nous donna un excellent dîner dans le jardin de

son beau-frère, nous mena ensuite dans sa maison qui est très élégamment meublée. Son épouse, qui est de la ville, nous en fit les honneurs avec la meilleure grâce possible. Elle est jeune, fort aimable, et mère de deux jolis enfants. Elle nous joua, sur le clavecin, de très jolis morceaux de musique française. Nous allâmes ensuite promener dans de très jolis jardins. Enfin nous nous quittâmes avec bien du regret, après nous être donné mutuellement nos noms.

Nous vînmes coucher à Zolberstadt où le Régiment était déjà arrivé. C'est une belle ville où le sexe est charmant.

Le 18 à Altenwidden.

Le 19 à Magdebourg, lieu de notre destination provisoire. C'est une grande, belle et forte ville que le Général Kleist, Prussien, qui la commandait rendit lâchement aux Français sans avoir soutenu de siège quoiqu'ayant pour le soutenir, une forte garnison, des vivres et des munitions.

Cette ville est très commerçante par la communication qui existe entre elle, et Hambourg par le moyen de l'Elbe, fleuve sur lequel elle est située. Elle a hors de ses murs, des promenades et des guinguettes, des jardins charmants dans lesquels on se réunit pour y faire des parties de plaisirs. Il y a aussi dans la ville de belles maisons où des sociétés se réunissent, certains jours de la semaine pour jouer, se promener, et souper. Les principaux où j'ai été admis sont : la Réforme, l'Harmonie, et la loge des Francs-Maçons. On montre aussi dans cette ville le cachot où fut enfermé le célèbre et malheureux Baron de Trenck.

Gramentin, 12 Juin 1807

Nous partîmes le 3 de Magdebourg et allâmes coucher à Rogetz, beau village situé sur l'Elbe. J'ai désiré plusieurs fois, ma bonne F..... que nous fussions possesseur d'une jolie maison bâtie sur les bords d'un fleuve, comme j'en ai vu ici sur les bords de l'Elbe. Il me semble que dans de si paisibles et agréables retraites, l'amour et les vertus, loin de perdre de leur ardeur, ne peuvent au contraire qu'y acquérir de nouvelles forces. Je ne puis te passer sous silence la fin singulière et tragique du château dans lequel je logeai. Il aimait passionnément la femme d'un de ses gens. Elle est très jolie et a reçu une très belle éducation, mais cette femme avait d'autres amours. Quelques semaines avant notre arrivée, elle avait disparu. Le maître du château apprit qu'elle était à Berlin, ou à Postdam, et qu'elle y vivait avec un jeune officier des Gardes du Roy de Prusse. Il prend la poste pour se rendre à la capitale et s'assurer plus particulièrement de l'infidélité de sa maîtresse, à laquelle il avait peine d'ajouter foi. Mais elle n'était que trop avérée, et il eut lieu de s'en convaincre. Il fit à cette beauté tous les reproches que l'amour outragé put lui suggérer, et se brûla ensuite la cervelle en sa présence. Cette belle n'ayant pu rester à Berlin après une si terrible catastrophe, eut encore la hardiesse de revenir au château où elle se trouve en ce moment. J'ai causé avec elle avant d'avoir connu cette fatale aventure. Elle est réellement belle, parle fort bien français et serait encore dans le cas de faire d'autres dupes par son air de candeur et d'ingénuité... Fions-nous donc aux apparences !!

Le 4 à Tangermünde, petite mais jolie ville sur l'Elbe. Elle a un peu souffert du passage d'un corps considérable de la Grande Armée qui a campé huit jours dans les environs.

Le 5 à Hassefeld, ville dans le même genre et dans le même cas que la précédente. Il y a beaucoup de jolies maisons, de bien belles femmes et surtout de braves gens.

Le 6 à Waticke, village dans le château duquel je logeai. Le baron qui en est le possesseur est l'image frappante de Ragotin dont Scarron a si bien fait le portrait dans son roman comique. La Baronne est une vraie pimbêche, faisant la précieuse et n'étant cependant rien moins que jolie. Mais j'ai été indemnisé de la bêtise de ces deux personnages par la conversation intéressante d'une jeune Demoiselle qui est dans cette maison l'Institutrice de deux jolis enfants. Elle est la fille d'un réfugié protestant français. Elle est très instruite, bonne musicienne, et d'un abord enchanteur.

Le 7 à Berlingen, village situé sur le bord d'un lac. Le village est pauvre, mais la situation en est pittoresque. J'ai fait une promenade charmante sur le lac que j'ai entièrement parcouru.

Le 8 à Retzow. Village, ou mieux, petite colonie dépendante de la Seigneurie du Baron De Gammerstein, chez lequel je logeai. Il est bien aimable, parle bien français ainsi que son épouse et ses enfants qui sont très intéressants. Il a des jardins magnifiques et un parc dans lequel, après midi, nous nous promenâmes et où nous prîmes le caffè (sic) et le thé en famille. La Baronne joint la plus grande modestie à une éducation très brillante. J'ai eu regret de quitter si tôt une famille où j'avais été si bien accueilli et des personnes d'un commerce si affable et si intéressant.

Le 9 à Wahren, belle petite ville ayant, dans ses environs de superbes jardins et de jolies promenades.

Le à Gramentin. Village situé dans la Poméranie Prussienne. Je suis cantonné là jusqu'à nouvel ordre. Je dois m'y garder militairement n'étant pas beaucoup éloigné des Suédois contre lesquels nous aurons incessamment à faire, s'ils n'entrent pas en arrangement avec la France. Le Roy les commande en personne.

18. Dixième lettre de Charles à Françoise

En réponse à celle du 12 mai 1807, Toulon

Gramentin le 12 juin 1807

(même date que le dernier chapitre de son itinéraire Magdebourg – gramentin)

Au moment, ma chère F.....e, que j'allais t'envoyer mon second et troisième itinéraire, je reçus ta lettre en réponse à celle que je t'écrivis de Roverado. J'éprouvai, en la recevant, un sentiment de satisfaction supérieur à tous ceux que j'ai ressentis auparavant. Serait-ce donc parce qu'éloigné de sa bonne amie on sent davantage le besoin de s'en rapprocher par une correspondance suivie ? Il me semblait recevoir une partie de ma F.....e. Je crois avoir embrassé la lettre avec autant d'ardeur que si ç'eût été toi-même.

As-tu pu croire un seul moment que ton ami cesserait de t'écrire ? C'est ne pas croire à son amour que le soupçonner d'un tel abandon. Ce passage de ta lettre m'a fait beaucoup de peine. Mais c'est assez t'en dire. Je t'aime. Je ne te fais aucun reproche et te pardonne volontiers tes soupçons eu égard au délaissement dans lequel semble te livrer notre séparation momentanée. Sois sensible, ô ma bien-aimée ; ce serait en vain que ton Charles t'engagerait à voir d'un œil sec et tranquille les dangers auxquels la guerre peut l'exposer. Un tel effort est au dessus de ton sexe. Je ne sais même si je pourrais aimer une femme qui en serait capable. Mais que la raison, je t'en conjure, tempère l'excès de ta sensibilité. Ne te livre même pas à trop de chagrin lorsque tu seras quelques temps sans recevoir de mes nouvelles. Ce qui peut arriver en tems (sic) de guerre. Ne t'affliges (sic) jamais d'avance. Il suffit que tu sois certaine que je ne négligerai jamais aucune occasion de te donner de mes nouvelles, surtout à la suite d'une bataille.

Comment te témoigner toute ma reconnaissance, ô ma bonne amie, pour le sacrifice que tu viens de faire ? Que ne dois-je pas tenter pour m'en rendre digne ? Tu as refusé un parti certain, pour te conserver à ton ami, malgré l'incertitude où tu es du moment qui pourra te réunir à lui. Je trouve un peu singulier, de la part de Mr Desp...y de te demander en mariage avant de t'avoir connu, de t'avoir parlé. Une telle démarche me donne beaucoup de méfiance sur son compte. Je t'en expliquerai les motifs quand je serai sûr qu'il a tout à fait cessé ses poursuites. Et peut-être t'applaudiras-tu de l'avoir refusé ; ce que tu devrais faire lors même que tu n'aurais pas d'autres inclinations. Je doute fort que ce soit là l'homme qui te convient. Que ne puis-je, ma F..... te serrer dans mes bras, te presser contre mon cœur et pouvoir t'exprimer de vive voix toute ma gratitude pour la joie que m'a causé ta lettre ! Mais, jusqu'à des tems (sic) plus heureux tu ne peux prétendre qu'à beaucoup d'amour et de constance de la part de ton

Charles P...t

A mademoiselle J...u

Qu'elles sont affreuses, qu'elles sont ridées ces mains ! Est-il possible que P...t se soit engagé à les baiser ? Certes, s'il eût su que ce fût de vieilles mains de vingt quatre ans, il s'en serait bien gardé. Oh, bonne Louise, permettez que je ne croie pas à la description que vous m'en avez faites : mais fussent-elles plus ridées encore que celles de Baucis au moment de sa mort, je les baiserais toujours avec plaisir, puisqu'en le faisant, je ne considérerais que vos belles qualités, votre bon cœur et les services que vous vous plaisez à rendre avec tant de gé-

nérosité à ma Fr.....e et à son Charles qui en est très reconnaissant et qui vous baise de nouveau les mains et le front ridés de24 ans ?

19. Huitième lettre de Françoise à Charles

En réponse à celle du 2 mai 1807 (itinéraire d'Augsbourg)

Toulon, 21 juin 1807

L'embarras dans lequel je me suis trouvée depuis que j'ai reçu ta dernière est la cause qui m'a empêché d'y répondre plus tôt. Voici l'explication de cet embarras : les personnes qui m'ont proposé le Monsieur dont je t'ai déjà parlé s'étaient mis dans la tête de me le faire épouser presque malgré moi ; cela est parvenu aux oreilles de mon tuteur qui m'a demandé pourquoi je refusais un parti qui paraissait si convenable ; en m'observant que j'étais orpheline et que je devais profiter de ce que j'étais encore sous sa tutelle pour m'établir. Enfin, je ne finirais pas si je te rapportais toutes ses observations et remontrances. Alors, je lui confesai que je n'étais plus libre ; que j'avais fait mon choix. Je le priai de cesser toute proposition, étant fermement décidée de n'accéder à aucune. Je lui ai beaucoup parlé de toi. Il m'a demandé comment j'avais pu faire ta connaissance sans que Mme Bernard en soit instruite ? De quel pays tu étais ? Si tu serais obligé de voyager après cette campagne ? Je lui ai répondu que tu logeais vis à vis de ma pension ; que je pouvais t'apercevoir (sic) tous les jours ; que te voyant très assidu chez toi, n'ayant cet air dissipé si commun aux jeunes officiers, j'avais pris beaucoup d'estime pour toi ; et que, t'ayant ensuite rencontré dans un bal où tu m'avais déclaré tes bonnes intentions à mon égard, je t'avais promis d'attendre ton retour et d'entretenir correspondance avec toi ; ce qu'avec le secours de mon amie j'avais facilement exécuté. Quant aux autres questions, j'y ai répondu très vaguement lui promettant de lui parler plus en détail lorsque j'aurai reçu de toi une réponse à ces questions ; ne doutant pas de ta complaisance à y répondre avec la plus grande franchise. Ce n'est pas pour moi, mon bon Charles, que je te prie de le faire promptement (sic). Mon attachement pour toi est au dessus de toutes ces considérations ; mais c'est pour satisfaire un oncle de qui je dépends, que je saurais braver cependant si sa volonté était contraire à la mienne. Mais il m'aime et je crois n'avoir rien à craindre à cet égard.

J'ai reçu et lu avec avidité ton itinéraire. Il est on ne peut plus intéressant. Je te prie de le continuer. Tu me prouveras par là que tu penses souvent à ta fidèle amie, F.I.....t. Mille amitié de la part de Melle J.....u.

20. Onzième lettre de Charles à Françoise

En réponse à la précédente du 21/06/1807

Du blocus de Stralsund, le 21 juillet 1807

O ma chère Françoise, si tu pouvais te faire la moindre idée de l'impatience avec laquelle j'attendais de tes nouvelles, tu concevrais également la joie que j'ai ressentie en recevant ta lettre du 21 juin. Depuis quelques tems (sic) j'étais inquiet, rêveur, taciturne, je ne jouissais plus de cette gaieté qui m'a toujours été naturelle dans les camps. Je ne doutais jamais de ton amour, mais je craignais que, forcée par les circonstances, entraînée par les conseils et les vives sollicitations de ton tuteur, de tes parens (sic), de tes amis, tu ne te sois décidée à contracter le mariage qui t'avait été proposé. M'en apprendre la nouvelle, ç'eut été m'attérer (sic), m'anéantir, me donner le coup de la mort.

O ma douce amie, juge avec quelle précipitation j'ouvris ta lettre ! avec quelle avidité j'y ai lu l'assurance de ton inaltérable fidélité !

Le courage avec lequel tu as résisté aux vives instances qui t'ont été faites, la noble franchise avec laquelle tu as fait à ton tuteur l'aveu de cette liaison, la constance de ton amour, la sagesse enfin, ont rempli mon cœur d'admiration et de gratitude. Ton Charles sera-t'il jamais digne de posséder sa F.....e, elle si digne d'embellir un trône ? Mon unique ambition, mon unique étude sera de te mériter, en cherchant à marcher sur tes traces et en imitant tes vertus.

Je vais répondre à tes questions, ou plutôt à celles que ton oncle t'a fait sur mon compte : je suis natif de N...¹. Mon père y était J.P². J'ai perdu les auteurs de mes jours. J'ai quatre sœurs³ établies en Lorraine et un jeune frère établi au Trésor Public. Quant à ma fortune et à mes qualités morales et militaires, je ne pourrai que te répéter l'aveu sincère que je t'en ai fait dans ma première lettre. J'ajouterai que si je voulais quitter le service, ou si des circonstances imprévues me forçaient à le faire, j'ai à Paris un cousin⁴ qui a beaucoup de crédit et qui pourrait me faire avoir un emploi dont les émoluments équivaldraient au moins mes appointements. Mais je ne puis quitter le service ; et surtout au moment où, satisfaits de ma conduite et de la manière avec laquelle j'ai mené ma Compagnie au feu dans la journée du 14⁵, mes chefs et mon Général ont fait de moi un rapport avantageux.

Quant à la réponse à la question si je voyagerai encore après la campagne finie, elle est entièrement subordonnée aux circonstances politiques, mais il est probable qu'aussitôt la paix faite avec la Suède, l'armée agissant contre elle rentrera en France ; et je ne crois pas cette paix fort éloignée. Car le Roi de Suède, qui, avec la plus grande arrogance, avait annoncé vouloir reprendre les hostilités, voyant la Poméranie envahie en deux jours, Stralsund serrée de près, a fini par s'humaniser et à devenir plus traitable. Il a déjà fait des propositions d'arrangement. S'ils ont lieu, alors la paix continentale est assurée et parait devoir être durable. Il ne restera plus qu'à forcer l'Angleterre à accéder à une paix honorable pour la France et

¹ Nancy

² François Pernot

³ Marguerite, notre ancêtre directe, Anne qu'il ne compte pas car décédée en 1789, Marie-Louise, Marie-Marguerite, Marie-Joséphine

⁴ Inconnu à ce jour, il faudrait retrouver les grands parents de F.Pernot et leurs enfants

⁵ voir plus loin (N.D.L.R.)

ses alliés. Il n'y aurait donc que l'embarquement à craindre. Mais avons-nous une marine suffisante pour tenter quelque coup de main important ? Supposant même cette possibilité, à moins que le Régiment embarque entièrement, je suis, des Capitaines, le dernier à marcher, ayant déjà fait ma bonne part dans l'expédition de la Martinique et dans les combats qui l'ont suivi. Maintes blessures en sont la preuve la plus authentique.

Telles sont, ma bien aimée, les réponses que je puis offrir à ton oncle. S'il veut que tu épouses un homme de belle taille, possédant de la fortune, il te faudra renoncer à moi. Si, au contraire, il veut se contenter d'une personne qui n'a rien à t'offrir qu'un bon cœur, quelque peu d'éducation, assez d'expérience, beaucoup d'amour, oh, je n'en doute pas, tu n'auras jamais d'autre époux que ton Charles.

P.S. Je te paraîtrai peut-être inquiet, soupçonneux, si je t'observe que, quelque embarras que tu aies eus, tu eusses pû m'écrire plus tôt ; que ta lettre a été écrite bien à la hâte ; que tu ne me fais aucune réflexion ni observation sur mon itinéraire ; que tu te contentes de me mander que tu l'as trouvé intéressant. Sais-tu que tu n'encourages pas beaucoup les premiers essais d'un voyageur ? Y aurait-il encore quelque chose qui t'inquiète, qui t'embarrasse ? Réponds-moi, je te prie, sur tous ces articles ; lève des doutes qui ne m'affligent que par rapport à toi, et renonce à un laconisme qui n'est pas naturel aux vrais amans (sic). Imite, si tu le peux, ton trop babillard ami.

Ton amie, de laquelle je baise respectueusement les mains, répondra peut-être mieux que toi à mes questions et me donnera le mot de l'énigme.

21. Neuvième lettre de Françoise à Charles

Dont elle est sans nouvelle depuis la lettre du 2 mai 1807

Toulon, le 23 juillet 1807

Dois-je, mon bien cher ami, accuser les postes de lenteur, ou toi de manque d'exactitude ? Voici la 3ème lettre que je t'écris et je n'en ai reçu aucune de toi pendant tout ce temps. Oublierais-tu ta F...e ? Oh, quelle idée affreuse ! Je ne peux la supporter. Tu ne me connais presque pas ...l'absence ... que sais-je ? ... Tu m'as cependant tant de fois promis de ne pas oublier ton amie ! Ah, si tu savais quelle inquiétude me cause ton long silence, tu t'empresserais à me combler en me donnant aussitôt de tes nouvelles. Pardonne mon emportement, mon bon Charles. Mais que ferais-tu à ma place ? Peut-être serais-tu plus calme ; je t'en prie, conseille-moi ce que je dois faire quand tu seras si longtems(sic) sans m'écrire. Donne-moi des avis praticables et tu verras mon exactitude à m'y conformer.

Je finis mon ennuyeuse épître,n'ayant à t'entretenir d'autre chose que de mes chagrins. Je crains que tu te lasses de ne voir dans mes lettres que des expressions de crainte et d'inquiétude, et que ce soit la cause de ton silence. Mais pense que ce n'est que de l'excès de mon amour que proviennent mes tourmens(sic). Je soupire après tes lettres comme un affamé après sa nourriture. Je t'en prie, apporte du soulagement à mes peines, tranquillise-moi(sic) en m'écrivant souvent.

Ma bonne amie me charge de te présenter l'expression de son amitié pour toi et se joint à moi pour te prier de continuer tes intéressantes relations. A toi pour la vie.

F ... e 1 ... t

22. Douzième lettre de Charles à Françoise

Du siège de Stralsund, le 21 août 1807

Ne serais-je pas en droit ma chère F de te bouder, de te gronder bien sévèrement pour ton peu de confiance en ton ami ? "Oublieras-tu ta F.... " me dis-tu ? «L'absence n'aurait-elle pas déjà attiédi ton amour ? » Oh mon amie, as tu pû concevoir des doutes aussi injurieux ? Tu mériterais bien que je t'en punisse, en restant un mois sans répondre à ta lettre. Mais je veux bien te faire grâce en faveur de l'importante nouvelle que j'ai à t'annoncer. Hier, à cinq heures après midi, les Français sont entrés à Stralsund que les Suédois avaient évacué, intimidés sans doute, non par notre canon, car on n'avait pas encore tiré un seul coup sur la ville, mais par notre audace d'avoir poussé les travaux de siège si près de la ville. La deuxième parallèle n'en était qu'à quinze toises. Ainsi, voilà un ouvrage fini qui aurait pû nous occuper trois à quatre mois.

Cette nouvelle est d'autant plus intéressante que j'ai échappé à tous les dangers du siège et que, d'un autre côté elle accélère le moment heureux de notre réunion.

Je te parlerai plus amplement des circonstances du siège dans la suite de mon Itinéraire que je ne puis te faire parvenir par la présent, mes occupations ne m'ayant pas permis de le terminer ; mais je te le promets à la réception de la première lettre que je recevrai de toi. Il finira par l'occupation de Stralsund par les Français. Mais revenons à quelques articles de ton incroyable épître. Si tu m'avais mandé la date de la dernière lettre que tu avais reçue de moi ; si tu avais fait quelques réflexions sur la dernière partie de mon itinéraire, je pourrais savoir quelles sont celles de mes lettres qui ne te sont pas encore parvenues. Car j'ai toujours répondu de suite à tes lettres qui toujours m'ont été remises exactement. Il est probable que tu n'auras pas reçu celle datée des cantonnements que j'ai occupés dans le Mecklenbourg et dans la Poméranie Prussienne. Dans cette lettre, je te donnais ma nouvelle adresse, et je t'adressais mon itinéraire depuis Magdebourg jusqu'à ce cantonnement. La réponse à celle qui m'instruit de l'aveu que tu as fait à ton oncle de notre amour n'avait encore pu te parvenir quand tu écrivis ta dernière dans laquelle tu traites ton ami si impitoyablement. Je me sens incapable de régler, ainsi que tu me le demandes, la conduite que tu devras tenir quand je ne t'écrirai plus. D'abord parce que ce serait là précaution inutile, ne voulant nullement renoncer à ce qui fait le charme de ma vie. D'un autre côté, je ne sais moi-même comment je me comporterais si j'avais jamais le malheur d'être oublié de toi. Je suis certain cependant que je ne commencerai pas de suite par te maltraiter, ainsi que tu l'as fait à mon égard ; je supposerais ou de la lenteur dans les postes, ou une adresse mal donnée, ou enfin quelque autre empêchement qui pourrait occasionner ce retard. As-tu aussi pû présumer que tes lettres puissent me causer de l'ennui lorsque je ne vois dans ces lettres que l'expression de l'amour le plus sincère et le plus constant ; lorsque j'ai l'assurance que tu as refusé un parti très sortable pour rester fidèle à ton ami ! Oh ma bonne F.....e, tu ne me connais pas encore.

Mais, chassons toutes idées noires et mélancoliques pour nous livrer à la joie que doit nous causer l'évènement heureux dont je t'ai parlé et qui rapproche de trois mois au moins le moment où se réunira à sa tendre amie ton sincère, ton fidèle et non vindicatif Charles.

P.S. Je te prie de dire de ma part mille choses honnêtes et amicales à Melle J...u. Lui as-tu communiqué ta lettre ? Si cela est qu'en a-t-elle pensé ? La réponse à ces deux questions m'intéresse infiniment.

23. Dixième lettre de Françoise à Charles

en réponse à ses lettres du 2 juin, de Magdebourg, du 21 mai, de Gramentin (suite de son itinéraire), et du 12 juin.

Toulon, le 7 août 1807

Enfin, mon bien cher ami, je tiens une de tes lettres. Je crois qu'elle a passé par le Quartier Général comme celle que tu reçus à Magdebourg, car elle est datée du 2 juin. Oh, mon bien-aimé Charles, je ne puis t'exprimer quel est le sentiment que j'éprouve le plus vivement à la réception d'une de tes lettres, ou de la joie, ou de la tristesse.

Ils sont si variés ces sentiments qu'il m'est impossible de t'en donner une idée. J'étais dans un trouble mortel de ne plus rien apprendre de toi. Les consolations de l'amitié sont bien peu puissantes dans de tels instants. Tiens, je vais te faire un aveu. C'est que, malgré tout ce que tu m'as dit à ce sujet, je ne puis m'empêcher de m'occuper de politique.

Mais ce n'est que dans tes intérêts et les miens. Je vois tous les bulletins qui viennent de la Grande Armée. On n'y parle en ce moment que de la guerre entre la France et la Suède. J'ai même appris aujourd'hui que le 13 de ce mois il y aurait une bataille ! Ah! mon Charles, quelle sinistre perspective pour ta tendre amie ! Cette idée me désespère, je ne sais plus ce que je fais, quand je pense aux dangers auxquels tu te trouves exposé. Quel jour fatal se dispose ? Fasse le Ciel que mon ami soit préservé de tout accident funeste ! Que ce soit la dernière fois que sa vie soit exposée ! Tu as cru me consoler en me disant qu'il ne t'était jamais arrivé de malheur depuis que tu as embrassé la carrière militaire. Mais qui sait si... oh non, je n'achève pas. Je tremble que l'accident funeste dont je n'ose tracer le tableau, ne soit réalisé au moment où cette lettre devra te parvenir !

Je suis si préoccupée que j'oubliais de te dire qu'avec ta lettre du 2 juin, j'en ai reçu aussi une du 21 mai. Tu es inimitable dans les descriptions et dans tout ce que tu racontes. Oui, mon bon Charles, si c'est ton idée de demeurer à la campagne, tu ne seras jamais contrarié par ton amie. Fût-ce dans un désert, pourvu que je sois près de toi peu m'importe.

Pourquoi tant exalter le prétendu sacrifice que je t'ai fait en refusant la main de Mr D. ? Je puis t'assurer que si c'est un sacrifice, il ne m'a pas coûté ; ç'a été au contraire un plaisir pour moi. Je n'ai pas été moins surprise que toi de la manière dont cette proposition m'a été faite. Ce furent deux Dames amies de Mme Bernard qui s'intéressant à lui me le proposèrent pour époux et voulaient que je donnasse mon consentement à cette union avant que j'eusse vu le prétendu (sic), sur l'assurance qu'elles me donnaient que je n'aurais pas à m'en repentir. Tu sens bien que, lors même que tu ne te fusses point emparé de mon coeur je n'aurais pas été assez dépourvue de bon sens pour accepter si légèrement un parti proposé avec une instance si vive. J'attends avec impatience les observations que tu m'as promises à ce sujet. Au reste, il y a longtemps que je n'en ai entendu parler.

Non, non, mon Charles, ta bonne amie ne croira jamais trouver en toi un mari « impérieux » qui voudra agir en « maître ». Tes menaces ne m'effrayent pas et ne me font pas trembler. Les liens qui doivent nous unir seront la confiance, l'amour, l'estime et l'amitié, et j'ose me flatter que ces sentiments seront la base de notre bonheur.

Je suis jalouse du plaisir que te procurent les aimables Demoiselles avec lesquelles tu t'entretiens dans tes voyages. Je vais faire mon possible pour qu'à ton retour, tu puisses me comparer à elles. Il me paraît que tu aimes la musique. Malheureusement, ta pauvre F est une piètre musicienne. Je t'envoie ma chanson favorite. Les expressions ont beaucoup de rapports avec mes pensées chéries. Je ne puis t'en adresser que les paroles, n'en ayant pas appris la musique.

Mademoiselle J u, toujours enchantée de ce qui vient de toi, te fait mille et mille amitiés.

Adieu, mon bon Charles, il est tems (sic) de terminer mon bavardage. Je désire qu'il ne t'ennuie pas et que tu me croies, pour la vie,, ta fidèle amie F....e I...t.

24. Treizième lettre de Charles à Françoise
en réponse à celle de Toulon, du 7 août

29 Août 1807, au camp devant Stralsund.

Ta lettre en date du 9 du courant m'a causé la satisfaction la plus vive. Je suis bien charmé, ô ma toute bonne, que tu sois bien convaincue que jamais je n'ai eu la pensée de mettre la moindre négligence dans notre correspondance ; que tu sois certaine que ma plus agréable occupation sera toujours de t'écrire et de te faire part des sentiments d'amour et d'estime que je ressens pour toi. Je suis cependant surpris que ma lettre te soit parvenue si tard. Je ne puis croire qu'elle soit allée au Quartier Impérial. Quoiqu'il en soit je regrette bien vivement que leur retard ait causé tant d'inquiétude à ma douce amie et lui ait suggéré l'idée que je puisse être devenu insensible ou volage.

Oui ma chère F... je me vois forcé de te pardonner ton ardeur à t'occuper de politique, en faveur du motif qui est si flatteur pour moi. Mais aussi, pourrai-je jamais te pardonner d'être si peu raisonnable et de t'affliger pour des causes peu importantes. Ma dernière lettre, et le bulletin que je t'envoie par la présente te feront voir à quoi s'est réduit cette terrible bataille dont tu redoutais tant le résultat. Tu verras qu'il n'a pas été aussi fatal que tu te l'étais imaginé. Il est vrai que le 14 du mois dernier j'ai couru des dangers, que jusqu'à la paix je puis être souvent exposé ; que le moindre coup de fusil peut m'être aussi funeste qu'à tout autre ; mais mets toi bien dans l'imagination que si on peut échapper aux dangers les plus imminents dans les plus grandes batailles, on doit plutôt compter sur ce bonheur dans les petites affaires. Qu'au moins les douceurs de l'espérance calment un peu les anxiétés qui tourmentent sans cesse ton sensible coeur. Relis attentivement ce que je t'ai écrit à cet égard dans une de mes premières lettres. Pense que si la sensibilité est un des plus beaux apanages de ton sexe, elle perd beaucoup de son mérite lorsqu'elle est poussée à l'excès. Je laisse à ta bonne amie à nous juger, à te faire entendre raison sur cet article, si mes raisonnements ne peuvent y contribuer.

Je suis très flatté que mes relations te plaisent. Si elles ont pu te distraire un instant je suis content, mon but est rempli. Celui que je t'envoie te plaira beaucoup moins : ou, pour mieux dire, il t'ennuiera, car il ne s'y agit que de batailles, sièges, termes de guerre qui ne sont guère du ressort des Dames. Je ne me suis moi-même déterminé à te l'envoyer, que dans l'espérance qu'étant réunis, tu me les remettras. Ils me rappelleront plusieurs choses que j'aurais oubliées et dont le souvenir pourra encore m'intéresser.

« Tu ne seras jamais contrarié par ta F.....e », me dis-tu. Que j'habite la ville, les champs, même un désert tu es prête à me suivre. Oh ! ma tendre amie, comment pourrai-je te témoigner ma reconnaissance pour un dévouement si généreux ! Pas autrement qu'en te promettant que ton Charles ne sera jamais impérieux, que tous les procédés seront toujours fondés sur l'estime et la confiance les plus franches. Tu m'annonces que tu vas faire ton possible pour qu'à mon retour je puisse te comparer aux Demoiselles dont je t'ai parlé dans mes relations. Vas(sic, ma chère et unique amie, cela ne te sera pas bien difficile. Amour, sensibilité, caractère toujours égal, tels sont à peu près les principales qualités qu'on doit rechercher dans une femme. Or je pense pouvoir assurer que tu les possèdes et à cela tu joins une éducation qui n'a pas été négligée.

Quant à la musique, quelque peu que tu en possèdes cela suffira pour accompagner une voix que je trouverai la plus agréable et qui toujours aura pour moi des charmes. Je te remercie de ta chanson mais je voudrais que tu en chantasses d'autres ; celle-là étant beaucoup trop mélancolique et devant naturellement t'attrister.

J'aurais désiré pouvoir te faire parvenir des renseignements sur le compte du personnage en question ; mais la personne qui me les avait promis ne les a pas demandés à un de ses amis de Toulon. Cet ami est Mr More, agent comptable de la Marine. Il fréquente beaucoup la maison de M. M. Sauvin. Tu pourrais le faire parler à ce sujet par l'entremise de quelqu'un. On m'a cité, sur le compte de Mr D une anecdote très scandaleuse ; mais je ne t'en ferai part qu'autant je me serai assuré qu'on ne peut la révoquer en doute. D'ailleurs, ne serait-il pas plus sage de ne plus s'occuper de ce Mr et de ne penser qu'au moment heureux où je

pourrai me jeter à tes genoux, les embrasser et te faire de vive voix l'aveu de mes sentiments les plus passionnés et les plus sincères qui embrasent le coeur de ton ami Charles.

Présente mes hommages à l'aimable Melle Ju et fais-lui mes remerciements pour sa bonté de me dire des choses si flatteuses relativement à mes relations.

25. Continuation de l'itinéraire

La relation de mon voyage finissait à mon arrivée à Gramentin.

Nous commençons à régulariser l'établissement de nos cantonnements lorsque nous reçûmes l'ordre de les resserrer. Notre Régiment fut établi en deux endroits : le 1^{er} Bataillon fut cantonné à Hauenhagen, petite ville du Mecklenbourg-Strelitz et le 2^e à Ivenach, village, ou plutôt belle colonie appartenant au Comte de Plées qui y a un superbe château situé sur le bord d'un lac. On plaça les soldats dans des granges. Ils firent le même service que si ils eussent été en présence de l'ennemi. Les Officiers seuls logèrent chez l'habitant. Tous ceux d'Ivenach mangèrent chez le Comte et y logeaient en grande partie. Ma Compagnie fut cantonnée de l'autre côté du **lac dans un village appelé Klockaw**. J'allais chaque jour, ainsi que mes Lieutenants, faire mes deux repas chez le Comte où la table était splendide ; ce qui nous indemnisait de la peine de passer et repasser le lac deux fois par jour, dans une très jolie barque à voile et à gouvernail et sur laquelle était une fort belle chambre, élégamment décorée et meublée. Cette promenade était fort agréable quand le tems (sic) était calme et serein mais elle était assez pénible quand un grand vent soufflait et qu'il pleuvait parce qu'on n'abordait pas toujours où on désirait ...

Les propriétés du Comte sont fort étendues et d'un revenu très considérable. Elles produisent un revenu de près de 900.000 francs. Les habitans (sic) de douze villages dont il est le Seigneur ne sont que ses fermiers ou ses ouvriers. Les terres qu'ils cultivent lui appartiennent presque toutes. Son château est entouré de très vastes et très magnifiques jardins. A côté est un parc considérable où j'ai vu réunis environ 60 daims. C'est dans ce parc que j'ai admiré le chêne le plus volumineux que j'ai jamais vu. Il a neuf pieds de diamètre. Ivenach est, comme je l'ai dit plus haut, une colonie qui consiste en deux grandes lignes de maisons fort bien bâties et uniformes en construction : ce qui forme une belle vue tirée au cordeau. On y distingue seulement quelques maisons plus belles, plus élevées où résident les principaux officiers du Comte, tels que son Ecuyer, son Intendant, son Maître d'Hôtel et son Chasseur. J'ai été voir chez ce dernier la meute de chiens. Il y en a 130. Il est inconcevable qu'un homme dépense de grosses sommes pour l'entretien de tant d'animaux presque inutiles, lorsque avec le même argent, il pourrait entretenir quelques pauvres familles. Et dans ce tems (sic) de calamités et de guerre, il n'est pas difficile de trouver des indigents à soulager. Il me semble, ma chère F.....e que si nous possédions tant de richesses nous en ferions un bien meilleur usage, qui répandrait une satisfaction bien douce dans nos cœurs. Il est si consolant de faire des heureux !

Ce Seigneur est plus craint que révééré par ses vassaux qui ne parlent de son prédécesseur qu'avec amour, estime et considération. Il était dans l'intimité du grand Frédéric. Il ne se maria jamais et n'eut que des enfants naturels auxquels il légua quelques sommes pour leur établissement. Seulement, il légutima une fille sous le nom de Melle de Molzen. Elle demeura au château. Cette personne a beaucoup d'esprit, une conversation attrayante et instructive. Je me suis beaucoup plu dans sa société dont je n'ai pas joui aussi souvent que je l'eusse désiré parce qu'elle était continuellement malade. On m'a assuré que sa maladie provenait d'un poison que la Comtesse actuelle lui avait fait avaler. Est-ce donc par jalousie que la Comtesse a pu se résoudre à commettre un attentat aussi affreux ? Car cette Dame sans être jolie, m'a paru fort aimable, et même affable. Mais il y a tant de masques dans ce monde ! Ne serait-ce pas par avarice ? La Demoiselle de Molzen avait la jouissance d'une partie des biens laquelle, à sa mort, devait retourner à la famille du Comte. Ou bien n'était-ce pas par orgueil ? La Comtesse est de la Maison de Mecklenbourg-Schwering. Il pouvait lui répugner d'être allié à une fille naturelle, roturière du côté de la mère. C'est ce que je n'ai pu approfondir et ce qu'on n'ose divulguer dans le pays. On craint trop les cruels effets du courroux du Maître dont l'abord, cependant, nous a paru gracieux ; mais on nous a assuré qu'il n'affectait ce ton que depuis que les Français occupaient le pays ; qu'auparavant il était extrêmement dur, sévère et orgueilleux. Mon hôtesse de Gramentin que j'ai revue depuis mon départ de cet endroit, m'en a cité quelques traits qui m'ont démontré qu'une très petite âme peut habiter facilement un corps chargé des marques les plus distinguées de la noblesse.

Son épouse joint, dit-on, les mêmes vices à un extérieur prévenant, à un ton de société bien spirituel et même agréable. Il y a aussi au château une cousine, chanoinesse, d'un

commerce très gai, très franc, et qui ne se sent nullement de la morgue des riches propriétaires, ses parens (sic). Aussi est-elle l'unique amie, la seule consolation de la Demoiselle malade. Les enfans (sic) du Comte sont fort aimables et déjà fort instruits. Fasse le Ciel qu'ils aient les qualités extérieures de leurs parens (sic), et qu'il les protège de leurs vices.

C'est dans ce château que nous apprîmes la nouvelle de la fameuse et meurtrière bataille de Friedland, l'armistice conclu avec la Russie et ensuite la paix avec elle et la Prusse. Déjà, nous nous flattions du doux espoir de retourner bientôt dans notre patrie ; déjà nous comptions que la suspension d'armes qui existait entre notre Corps d'Armée et la Suède finirait par la paix, lorsque le souverain de ce royaume vint lui-même annoncer avec hauteur, le 3 juillet, que dans dix jours la trêve expirerait et les hostilités recommenceraient. Nous ne vîmes qu'un acte de folie dans cette démarche, où nous crûmes qu'il n'avait pas encore reçu les nouvelles de la paix. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il était au moins instruit de l'armistice conclue (sic) avec la Russie. Nous pensions toujours qu'il reviendrait de son erreur avant que nous nous missions en marche. Mais en vain. Nous fûmes déçus dans nos espérances et nous commençâmes notre mouvement le dix. Nous allâmes coucher à Teterow, assez jolie petite ville ; le lendemain à Tissin, ville plus petite que la précédente où nous fûmes entassés ; ainsi que le lendemain 12 à Riebnitz, ville située sur la rivière du même nom qui nous séparait des Suédois et sur laquelle existait un pont.

Le lendemain 13, l'armistice expirait et l'attaque du pont devait avoir lieu. Mon Lieutenant, de garde avec une partie de mes voltigeurs était chargé d'empêcher qu'on ne le coupât, ce que l'ennemi avait déjà tenté de faire. Le 13, à deux heures du matin, il se présenta pour le même objet, et malgré toutes remontrances, il travailla à couper le pont. Les voltigeurs, alors, tempérèrent leur ardeur au travail par une fusillade qui en tua trois, en blessa plusieurs et mit le reste en déroute. A trois heures, on détacha quatre compagnies de voltigeurs dont la mienne était du nombre, suivies de grenadiers, le tout commandé par un Chef de Bataillon pour effectuer le passage de la Riebnitz. Mais ce pont ayant été fortement endommagé et le pont-levis coupé, on fut obligé d'abord de le rétablir, ce qui retarda notre marche et protégea la retraite des Suédois. Le passage effectué, nous fîmes plusieurs marches de reconnaissance aux environs de Damgarten, bourg que venait d'abandonner l'ennemi.

Je fus chargé d'en pousser une assez loin sur la droite ; quoique j'aie mis la plus grande célérité, je ne trouvai que les bivouacs des Suédois qui continuaient leur retraite pour se concentrer. Les voltigeurs restèrent aux avants-postes, avec un Escadron de Hussards Hollandais jusqu'au lendemain 3 heures du matin que la Division se mit en mouvement pour continuer sa marche sur Stralsund. Les voltigeurs leur faisaient l'avant-garde.

Après deux heures de marche, la 1ère Compagnie rencontra enfin l'ennemi à la sortie d'un bois. On fusilla quelque tems (sic) et l'ennemi se retira.

A deux lieues plus loin nous aperçûmes (sic) l'ennemi en bataille sur le deuxième monticule, en arrière du village de Redebas. Mais, pour y parvenir, il fallait passer sur un pont à Loebnitz, village en arrière, mais près de celui de Redebas. Ce pont avait été coupé par les Suédois. Il fallut s'occuper de son rétablissement, mais à peine eut-on posé deux ou trois madriers que l'on fit passer deux de nos Compagnies de voltigeurs qui poussèrent jusqu'en avant de Redebas pour débusquer les tirailleurs ennemis qui occupaient le premier monticule. D'abord ils furent vigoureusement repoussés ; mais ayant été renforcés, et la mitraille inquiétant beaucoup les nôtres, le Général me fit passer le pont en toute hâte, m'ordonna de rétablir la ligne, me rendre maître de la hauteur et de repousser l'ennemi.

Je fis mes dispositions en conséquence ; je montai, ayant mis mes voltigeurs sur une ligne, avec une réserve aux ailes et défendis de tirer un seul coup de fusil jusqu'à nouvel ordre. J'engageai les Capitaines des deux autres Compagnies, qui montèrent sur ma droite, à agir de même. Nous fîmes donner la charge, nous marchâmes à l'ennemi dans le meilleur ordre. Il fut repoussé avec vigueur et nous abandonna le premier plateau sur lequel nous nous maintenîmes (sic) en faisant alors sur les Suédois un feu bien nourri. Vint à notre droite une batterie d'artillerie légère pour protéger nos mouvements. Alors nous descendîmes avec impétuosité et nous nous dirigeâmes sur l'artillerie ennemie qui, craignant de tomber en notre pouvoir, se mit en pleine retraite, ainsi que l'infanterie et la cavalerie. Nous n'eûmes donc rien de mieux à faire que de la talonner à travers bois, marais, champs et fossés. Dans ce petit combat je n'eus que deux hommes tués et six blessés.

Au village de Putte, distant de deux milles de Stralsund, nous fûmes arrêtés par l'ennemi qui avait reçu un renfort de huit pièces de canons et d'un bataillon d'infanterie. Ils étaient tous en bataille sur une hauteur de l'autre côté du village, dont elle est séparée par un

lac peu large mais long. Cette hauteur est marquée par celle sur laquelle est située Putte. On avait envoyé des éclaireurs pour reconnaître la position de l'ennemi. Le Général nous fit faire halte sur la route en un endroit où les Suédois ne pouvaient nous apercevoir. Il envoya ensuite un Maréchal des Logis de Hussards et un Hussard en bas du village pour s'assurer si le pont n'était pas coupé. Mais ils ne purent aller jusqu'au lac. Le Maréchal des Logis fut tué par un obus et le Hussard eut le bras cassé. Un voltigeur fut plus heureux et vint rendre compte que le pont n'était pas rompu ; qu'il était très long et très étroit et que toute l'Artillerie ennemie pouvait le battre. C'était cependant sur ce pont que je devais passer avec nos voltigeurs pendant que les Régiments manoeuvraient à droite et à gauche du lac. Mais, fort heureusement, l'ennemi nous épargna une affaire qui eut été très sanglante, en se retirant précipitamment sur Stralsund. Le Général Boudet était entré avec sa Division dans la Poméranie Suédoise par Tribesee, et, ayant eu moins de chemin à faire que nous, avait repoussé l'ennemi jusque sous les murs de la place, de sorte que ceux qui nous étaient en opposition, craignant qu'on ne leur coupât la retraite, se hâtèrent de se retirer.

Nous nous mîmes en route de suite et les suivîmes jusqu'à un demi mille de la ville. La nuit était close. Les troupes établirent leur bivouac. Ainsi finit cette journée dont la fin paraissait devoir être sanglante. Nous fîmes ce jour là douze lieues depuis 3 heures du matin jusqu'à 9 heures du soir, sans suivre aucun chemin frayé et sans avoir pris la moindre nourriture.

Cependant, à dix heures du soir, je fus établi de garde près du camp, dans une ferme où devait être établi un Etat-Major. Je pus m'y procurer du pain, du beurre et du lait et une botte de paille sur laquelle je m'étendis avec délice et jouis de trois heures de repos dont j'avais le plus pressant besoin. Le lendemain nous changeâmes le camp et les jours suivants nous fîmes de pareils changements jusqu'au 22, que l'arrivée des troupes nous permit de bloquer entièrement la ville par terre, et prendre une position définitive.

Notre camp est à la gauche du blocus et près de la mer. Nous fûmes en repos pendant quelques jours que l'on employa à établir quelques batteries. La ville ne tirait pas un seul coup de canon sur nous ; mais sur la droite il en était autrement, ainsi qu'au centre. C'était un feu continu. Bombes, obus et boulets y tombaient à foison.

Le 6 août, il y eut un mouvement général sur toute la ligne pour repousser les postes ennemis et les faire rentrer dans les murs, ce qui s'exécuta si bien qu'ils furent poursuivis jusqu'aux palissades mais on perdit du monde au retour ; car le canon qui n'avait pu jouer pendant que nous étions aux prises avec les Suédois nous fit beaucoup de mal quand ceux-ci furent rentrés et que nous voulûmes regagner notre camp. Cependant le mal fut peu de chose en raison de l'important résultat de l'expédition. Nous rétablîmes une redoute sur le bord de la mer, en avant des premières et malgré le feu des chaloupes canonnières, elle fut bientôt achevée.

La nuit du 9 au 10 août on en éleva une autre en avant de la précédente et à portée de fusil de la place. Il fut plus difficile de l'établir mais enfin elle s'acheva et c'est dans celle-ci que j'allais, tous les 4 jours, avec ma Compagnie, passer 24 heures de grand-garde, indépendamment du service avec le Régiment.

On s'attendait sur toute la ligne à célébrer le 15 août, la fête de l'Empereur, mais le Maréchal Brune, commandant l'Armée de siège, crut ne pouvoir la faire mieux célébrer que par l'ouverture de la tranchée. Ce qui s'exécuta la nuit du 15 au 16 avec le plus grand succès ? Malgré le clair de la lune, l'ennemi ne s'en aperçut (sic) qu'au jour ; mais nos travailleurs étaient couverts et leur canon fit peu de dommages. Les ouvrages se continuèrent avec ardeur, toujours en avançant. Le 18 on ouvrit la 2^{ème} parallèle à 45 pas de la place malgré la mitraille, la fusillade et les obus de l'ennemi. Deux cent travailleurs du 16^{ème} Régiment travaillaient au plus près de la ville, et, avant le jour, ils étaient à couvert. Ils n'eurent que 9 blessés dont 3 grièvement. Enfin, qui pouvait se l'imaginer ? Le 20, à 5 heures de l'après-midi, on s'aperçut (sic) que l'ennemi avait évacué la place.

Effrayé de la célérité et de la hardiesse de nos travaux ; le Roi de Suède ne voulut plus résister, fit évacuer ses magasins, ses troupes, et se retira lui-même après avoir fait enclouer les canons et briser les affûts. Les Généraux entrèrent seuls à Stralsund avec une très faible garnison de voltigeurs et de grenadiers tirée dans toutes les Divisions.

Stralsund est une ville forte. La nature contribue encore plus à la force que l'art ; elle ne peut être bloquée qu'à demi, à cause du bras de mer qui la sépare de l'isle de Rügen. Du

côté de la terre, elle est entourée d'eau et a double fortification. La ville, sans être très jolie est fort agréable et doit être très commerçante surtout en tems (sic) de paix ; son port la rendant très vivante et y attirant beaucoup d'étrangers.

Il y avait à ce siège des troupes de neuf souverains différents, savoir Français, Italiens, Espagnols (le corps de la Romana), Bavaois, Berg et Clèves, Hollandais, Badois, Nassau et Wurtzbourg.

Les 23 et 24, plusieurs habitans (sic) qui s'étaient sauvés avec ce qu'ils avaient de plus précieux dans l'isle de Rügen, obtinrent de rentrer avec leurs effets.

Entre l'isle de Rügen et Stralsund est une petite isle dans laquelle les Suédois avaient élevé quelques fortifications et où ils avaient laissé une garnison et un gouverneur. Cette isle ne pouvait rester à l'ennemi sans nuire beaucoup à la ville et l'inquiéter. Je fus moi-même témoin d'une vive canonade (sic) qui eut lieu entre Stralsund et cette isle, dont le résultat fut l'explosion d'un magasin à poudre de l'ennemi; pendant ce temps on préparait des barques pour faire une descente dans l'isle. Le 2^{ème} Bataillon du 3^{ème} Régiment d'Infanterie de Ligne devait, avec deux Compagnies de sapeurs, de mineurs et de pontonniers former cette expédition. A dix ou onze heures du soir, pendant un ouragan des plus violents, on embarqua et l'affaire réussit au delà de toute attente. L'ennemi ne pouvant s'imaginer qu'on puisse tenter la moindre entreprise par un temps si affreux, reposait avec confiance.

Les Suédois furent surpris et, purent à peine tirer un seul coup de canon, et la grand-garde quelques coups de fusil. On marcha au pas de charge. 580 hommes mirent bas les armes et se rendirent à discrétion. Ils furent faits prisonniers ainsi que le Gouverneur et 17 Officiers. Nous ne perdîmes que deux hommes et n'en eûmes que cinq ou six légèrement blessés.

Il ne reste donc plus qu'à s'emparer de l'isle de Rügen. Mais comme nous sommes ici beaucoup plus de monde qu'il n'en faut pour l'expédition, on ignore à qui appartiendra cet honneur.

26. Onzième lettre de Françoise à Charles
en réponse à sa lettre du 21 Juillet 1807 (blocus de Stralsund)

Toulon, le 19 Août 1807

Mon bien-aimé Charles, j'attendais avec la plus vive impatience une lettre de toi et ce ne fut pas pour le plus grand plaisir que je reçus ta dernière : pourquoi t'être tant affligé ? Aurais-tu douté de la fidélité de ta F e ? Non, mon bon ami, je n'ai pas été contrainte d'accepter pour époux Mr. D.... et, quand on eût voulu me contraindre, crois-tu que je n'eusse pas eu le courage de résister ? Me soupçonnerais-tu donc si peu d'attachement pour toi ? Tu me dis que je serais digne « d'embellir un trône » ; je crois que l'amour t'aveugle ou que tu te ris de moi. Que tu me trouves digne de toi, voilà mon unique ambition

Je n'ai encore pu communiquer ta réponse à mon oncle, parce qu'il n'est pas encore venu me voir ; je l'attens (sic) un de ces jours, et je te ferai part de ce qu'il m'aura dit à cet égard. Je te remercie beaucoup des détails que tu me donnes. Que n'ai-je à t'offrir une grande fortune ! Quelle jouissance j'aurais à la mettre à ta disposition ! Mais je te connais assez pour penser que tu ne m'en aimerais pas davantage ; d'ailleurs le bonheur ne dépendant pas entièrement des richesses, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour te rendre heureux.

J'admire, avec effroi cependant, la tranquillité avec laquelle tu me rends compte que tu as mené ta compagnie au feu. Cette lecture m'a fait frémir. Te savoir exposé à perdre la vie à chaque instant est pour moi la douleur la plus vive que j'aie jamais éprouvée. Je ne peux cependant m'empêcher de te féliciter de ce que tu t'es si vaillamment distingué dans cette journée. Mais ne t'expose pas inutilement, mon bon Charles ; conserve des jours si précieux à ton amie. Sois bien persuadé que si après cette campagne, tu dois encore voyager, je suis décidée à te suivre, car une fois unie à toi rien ne pourra nous séparer.

Tu ne peux te faire une idée de l'excès de joie que j'ai ressentie au passage de ta lettre qui me fait entrevoir ton prochain retour. Il est certain que le roi de Suède, malgré ses fanfaronnades, ne pourra résister longtemps, et qu'il sera obligé de se rendre bientôt aux vives attaques des Français. Dieu puissant, comble (sic) mes vœux, et accorde victoire complète à mes valeureux compatriotes.

Je suis pleinement rassurée sur l'article de l'embarquement. Je crois notre Marine en trop mauvais état pour pouvoir entreprendre de sitôt une expédition de quelque conséquence. Vas (sic), bon ami, malgré la belle taille et la fortune de Mr.D je crois trop de bon coeur à mon oncle pour craindre qu'il te le préfère. Aussi reprends toute ta gaieté. D'ailleurs le coeur de ta F ... n'est-il pas tout à toi ?

Non, non, mon unique ami, je ne crois nullement que tu sois entaché des mauvaises qualités que tu me dis posséder. Tu as voulu me faire peur mais tu as perdu ta peine. Ne sois donc aussi pas fâché si je ne me suis pas répandue, dans ma dernière, en grandes réflexions sur ton itinéraire. Ne t'avais-je pas mandé que souvent j'étais obligée de me cacher pour t'écrire, ne voulant pas mettre dans ma confiance les personnes chez lesquelles je demeure. Je ne veux pas même qu'elles m'aient le moindre soupçon ; elles sont trop babillardes et peu discrètes. C'est ce qui fait que presque toutes mes lettres sont sans suite, ayant peur, à chaque instant, d'être interrompue et surprise. Mon manque de confiance pourrait les blesser, et je serais sans doute contrainte de me retirer chez moi. Ce à quoi je me déciderai bien difficilement, car il y a six ans que je suis dans cette maison. J'y suis très attachée en considérant les propriétaires comme autant de parens (sic) qui prennent un vif intérêt à ma personne. Assez dit sur cet article pour penser que tu te rendras à mes raisons, et que tu ne me feras plus de reproches.

Encore une fois, il n'y a rien sur le tapis qui puisse t'inquiéter et m'embarrasser. S'il s'élevait le moindre nuage, je m'empresserais de te le mander. Ton amie ne manquera jamais de franchise envers toi. Ah! quand arrivera ce tems (sic) heureux où je n'aurai que toi pour confident de mes plus secrètes pensées ? Alors ta F... goûtera un parfait bonheur. En attendant sois parfaitement tranquille, reprends ton humeur joviale. Car si ce sont les doutes que tu as eus sur moi qui te l'ont fait perdre, je t'assure que tu n'as aucun sujet de garder cet air rêveur et triste qui s'est répandu dans tes dernières lettres. Tu vois que je suis tes conseils et que je

me mets facilement à babiller. Si je pouvais le faire si facilement et si bellement que toi, tu n'aurais plus à te plaindre.

Mlle Lise est fort embarrassée pour répondre à ton post-scriptum. Je l'ai cependant forcée à le faire, «dussiez-vous» lui ai-je dit, « écrire des sottises ». Elle ne sait plus quoi te dire parce que, t'ayant donné moi-même le mot de l'énigme, il ne lui reste plus rien à faire de la commission dont tu l'avais chargée. Ainsi, ne m'en veux pas si je m'en suis acquittée. Mais qu'ai-je dit ? Ne devrais-je pas, M.P...t vous bouder pour m'avoir écrit choses aussi offensantes ? Vous êtes trop heureux que je ne veuille plus me rappeler de votre triste post-scriptum, sans cela rien ne pourrait vous mettre à couvert de mon « terrible courroux ». -« Doucement, Melle F ... e, calmez vos esprits et parlez en fille raisonnable..." - Eh bien, donc, je te dirai sincèrement que je ne suis pas fâchée de ta lettre ; que je n'ai vu dans tes inquiétudes que l'excès de ton amour pour moi, Et je t'en suis bien reconnaissante.

Envoie-moi ton 4^{ème} itinéraire, et sois bien persuadé que je n'aimerai jamais que toi.

F e I t

P.S. Ne me gronde pas sur mon avant-dernière lettre (du 23/7/07). J'ai été bien fâchée de l'avoir envoyée, au moins sans l'avoir retouchée. Mandes-moi (sic) s'il ne t'est rien arrivé de fâcheux depuis ta dernière. J'imagine quelle sera ta surprise en voyant la date de cette lettre et le retard qu'elle a éprouvé. C'est que Mlle Lise est allée au Martigue voir son papa, et qu'elle y a (sic) resté vingt jours, et pour te punir, j'ai voulu attendre son retour ... Non, mon unique ami, je ne veux pas mentir ... J'avais commencé ma lettre le jour de son départ, et comme elle n'avait pas répondu à ton post-scriptum, j'ai voulu attendre son retour. Adieu, je meurs de sommeil. Il est une heure après minuit. Je te quitte pour me jeter (sic) dans les bras de Morphée. N'en sois pas jaloux au moins.

de mademoiselle Lise

En vérité, Monsieur, je ne sais plus que vous dire, puisque mon amie s'est chargée de vous donner le mot de l'énigme. Si ce n'est que vous méritiez que je vous arrachasse les cheveux pour la comparaison que vous avez faite de mes mains et les éloges que vous leur donnez. N'importe! Quelque soit leur conformation, ce sera toujours avec le plus grand dévouement qu'elles s'emploieront pour vos intérêts et ceux de votre jolie et aimable amie.

Votre toute dévouée, L.....e J.....u

27. Quatorzième lettre de Charles à Françoise

En réponse à sa lettre du 19 Août
Stralsund, le 18 Octobre 1807

Recevoir le 15 Octobre une lettre datée du 19 Août ! Je crus, ma belle amie, que tu t'étais trompée de datte (sic) ; mais la suite de ta lettre m'a prouvé le contraire. Heureusement pour toi que les choses aimables et gracieuses qu'elle contient ont totalement et subitement apaisé (sic) «le terrible courroux» qui s'était élevé contre toi dans mon coeur irrité, et que cette fureur violente fut tout à coup remplacée par des sensations plus douces auxquelles tout autre sentiment dut céder.

Ta lettre m'a été d'autant plus agréable que tu y réponds de point en point à la mienne ; que tu t'y expliques sur tout et que tout y est intéressant et flatteur pour ton ami. Mais comme il paraît que tu as interprété trop à la rigueur quelques passages de la mienne, je vais répondre ponctuellement à la tienne.

« Pourquoi t'es-tu chagriné ? » me dis-tu. « Doutais-tu de la fidélité de ta F ? Non, ma douce et unique amie, je n'ai jamais douté de ta fidélité mais rapporte-toi à l'époque où je te confiais mes craintes, et tu les trouveras sans doute bien excusables. Eloigné de ce que j'ai de plus cher, étendu sur la paille, passant des journées entières à penser à toi, raisonnant à perte de vue sur les causes de ton silence, inquiet du résultat des vives sollicitations qu'on t'avait faites et qu'on pouvait te faire encore pour épouser Mr. D. il ne te paraîtra pas surprenant que j'aie fait des réflexions qui, sans être injurieuses à ta personne, contrariaient infiniment mon amour. Il est encore moins étonnant que je te les aie confiées. Mais oublions mes inquiétudes, mes soupçons et mes craintes. Tes lettres, surtout la dernière, ont totalement dissipé le nuage épais qui obscurcissait mes idées et reflétait tant de noir dans mon pauvre coeur.

Plus j'apprends à te connaître, plus je te trouve digne des éloges que je t'ai donnés. Aussi, je persiste à assurer qu'ils ne sont pas au dessus de ton mérite.

Je suis fâché que tu n'aies pas encore eu l'occasion de parler à ton oncle, et de lui confier nos intérêts ; car, quoique je compte entièrement sur ta constance et ton courage, l'approbation de ton parent ajouterait un nouveau charme et un degré de plus à nos amours.

Tu as bien raison, ô ma Françoise, de croire que je ne t'aimerais pas davantage si tu possédais une fortune considérable. J'ai toujours fait peu de cas des richesses, je n'ai jamais fait de démarches pour en acquérir et je ne m'en suis pas trouvé moins heureux. Une conscience pure, une médiocrité qui nous mette à l'abri du besoin, voilà à mon avis, ce qui peut satisfaire des coeurs sans ambition. Ce sont ces sentiments qui m'ont toujours procuré cette sérénité d'âme que tu admires. J'ai toujours eu cette tranquillité d'esprit au milieu des combats, et j'ai toujours eu l'idée que, lorsqu'on avait satisfait à ses devoirs, on pouvait braver la mort et l'attendre avec calme et résignation.

Cependant rassures-toi (sic). Actuellement, ton ami n'a plus de dangers à courir. Ne regarde pas même de mauvais oeil notre séjour dans ces contrées. Car, quoique, pour nos intérêts, il semble bien plus avantageux que notre Régiment rentre en France, cependant, à bien considérer les choses, il pourrait y avoir du désavantage. Ne pourrait-on pas concevoir l'idée d'une expédition contre l'Angleterre ? Alors, nécessairement, les troupes rentrées devront en être chargées. Si, au contraire, la paix se fait avec cette puissance, il faudra envoyer des garnisons dans nos isles qui en sont dépourvues, et, bien certainement on embarquera les Régiments qui sont le plus à portée, de préférence à ceux éloignés de nos ports de trois à quatre cens (sic) lieues. D'un autre côté, il est plus que probable que notre Régiment ne fera pas partie de l'expédition du Dannemarck (sic) : d'abord parce que je crois que le Corps d'Armée destiné à le faire est assez nombreux et que, lors même qu'il faudrait lui adjoindre des renforts, je ne pense pas que notre division serait dans le cas de marcher, parce que, depuis le départ du Maréchal Brune, le Corps d'Observation est commandé par le Général Molitor, commandant notre Division, qu'il lui est trop attaché, et surtout à notre Régiment, pour s'en séparer, si longtemps au moins que cela dépendra de lui.

Ainsi tu vois, tout bien raisonné, que notre long séjour en ce pays ne peut que nous être avantageux, et que ce qui, au premier abord, paraît préjudiciable à nos projets, est ce qui, au contraire, contribuera le plus à les favoriser.

Je consacre cette journée uniquement à t'écrire et à ne m'occuper que de toi. Pourrais-je célébrer plus dignement l'anniversaire du jour le plus heureux de ma vie ! Je ne m'occupe aujourd'hui que de notre amour et que de notre bonheur futur. Oui, ma tendre amie, nous étions nés l'un pour l'autre ; et j'ai un secret pressentiment que nous coulerons ensemble des jours paisibles et heureux. Puisse bientôt luire le jour fortuné de notre réunion. Il comblera les vœux les plus ardents de ton sincère adorateur, de ton ami le plus constant.

Charles P

P.S. Notre Major, Mr. Marin vient d'être nommé Colonel de notre Régiment et mon Chef de Bataillon a été promu au grade de Major. Comme tous deux ne peuvent rester aux Bataillons de guerre, le Major partira pour Toulon. Il y sera pour les fêtes de Noël. Si ton oncle désirait avoir quelques renseignements plus positifs sur mon compte, il pourrait s'adresser à lui; car il me connaît depuis 1792. Mandes-moi de suite si je ne dois pas le prier d'aller faire une visite à ton oncle.

A Mlle J u

Pourquoi me gronderiez-vous, mon aimable Demoiselle. La comparaison que j'ai faite de vos mains n'a rien, je crois, qui puisse vous déplaire. Car si elles ressemblent à votre cœur, elles doivent être les plus belles du monde ; et si, au contraire, elles sont aussi ridées que celles de Baucis mourant de vieillesse, je ne les baiserais pas avec moins de plaisir, un million de fois, pour rendre hommage à vos belles qualités, et vous témoigner ma gratitude des services que votre belle âme se plait à rendre à notre belle amie et à votre dévoué serviteur, P ... t.

28. Continuation des Relations

(liée à la lettre du 18 Octobre 1807, de Charles à Françoise)

J'ai terminé ma dernière relation à la prise de l'isle de Denzholm et il restait encore l'isle de Rügen à envahir.

Dans les premiers jours de Septembre, les Suédois voulurent entrer en composition. Tantôt ils professaient d'évacuer l'Isle mais à condition que les Français ne l'occuperaient pas ; tantôt de l'occuper par moitié, mais ces propositions furent rejetées (sic). Enfin le Général Reille, aide-de camp de l'Empereur, passa dans l'isle et proposa au Général Suédois une capitulation qui fut acceptée. Par cet arrangement les Français devaient entrer dans l'isle, le 9 Septembre, et avancer toujours dans le pays, à mesure que les Suédois l'évacueraient. Il y eut un terme fixé pour cette évacuation. Ce traité eut son entière exécution; le 9 à midi, je fus témoin de l'embarquement des troupes de la Division du Général Grandjean, composée entièrement de troupes étrangères. Il fallut alors s'occuper de cantonner l'Armée, ses opérations étant terminées par l'occupation de l'isle de Rügen. Les Espagnols partirent pour rejoindre le Corps du Prince Ponte Corvo. Notre Division fut destinée à occuper les côtes depuis Lubeck jusqu'à Bartz, petite ville de la Poméranie Suédoise. Elle commença son mouvement le 10, et ce ne fut que le 13 que nous partîmes pour nos cantonnements.

Nous allâmes coucher ce jour à Riebnitz, petite ville dont il est question dans mon dernier itinéraire et près de laquelle les hostilités contre les Suédois avaient commencé. Ce fut pour moi une bien grande jouissance, après avoir couché pendant deux mois sur la paille, de faire un bon souper dans une habitation et de m'y reposer dans un bon lit. Le 14 nous arrivâmes à Rostock, lieu de notre destination. C'est une ville très belle, très commerçante, avec un très beau port marchand. J'eus le bonheur d'être fort bien logé chez un riche négociant, parlant très bien français, ayant résidé trois ans à Bordeaux. Il me fit avoir toutes sortes de bons ouvrages français. Il m'introduisit dans de fort bonnes sociétés ; mais celle qui était composée des membres de sa famille me plut davantage que les autres. Tantôt on s'assemblait chez sa mère, d'autres fois chez ses frères. Les gens raisonnables et âgés faisaient leur partie de witz ou de boston, et les jeunes gens se réunissaient dans une salle à part et y jouaient différents petits jeux de société. Croiras-tu que ton vieux Charles se mettait de la partie des jeunes gens?

Que n'étais-tu là, ma chère F ... ! Que ton ami aurait eu de plaisir de t'infliger de petites pénitences où ses intérêts n'auraient sans doute pas été oubliés. Nous formions les plus beaux, les plus vastes projets pour passer agréablement l'hiver qui est très rude dans ces contrées, quand, le 3 Octobre, à 9 heures du matin, on vint me prévenir que le Régiment partait de suite pour se rendre à Stralsund. Adieu nos plans d'amusement. Il fallut partir et nous arrivâmes par le même chemin, le lendemain soir. Je suis moins bien logé ici qu'à Rostock. Je n'ai nulle société, et je dois me suffire à moi-même. On est mal ici, parce qu'on y est trop de monde. Il y a deux Régiments, le Quartier Général en Chef et toutes les administrations. A Rostock, je me proposais de faire faire mon portrait. Un de mes amis, Capitaine au 37ème Régiment, m'avait promis de le faire. Actuellement, nous sommes séparés ! Cependant, je ne désespère pas d'être réuni à lui cet hiver. Je te laisse à deviner à qui je destinais cette miniature ; et je suis fâché de ne pouvoir faire ce cadeau à cette personne qui, je le présume, ne l'eût pas dédaigné. Ce qui a occasionné ce mouvement, c'est le départ de la Division du Général Boudet qui est allée se joindre au Corps d'Armée du Prince Ponte Corvo, qui est destiné à aller en Danemarck. Cette expédition doit avoir lieu pendant les glaces, ou quand les Anglais auront été obligés d'abandonner l'Isle de Seeland et la Baltique à cause des ouragans et des tempêtes qui sont très dangereux dans ces parages.

29. Douzième lettre de Françoise à Charles

En réponse à sa lettre du 21 Août—Siège de Stralsund

Toulon, le 9 Octobre 1807

Mon cher Charles, je reçus ta lettre du 21 Août au moment où j'allais partir pour Olioules, joli village dans les environs de Toulon, où réside mon parrain. C'est cet oncle dont je t'ai parlé plusieurs fois, lequel me laisse à sa mort une partie de ses biens. De sorte que j'ai été contrainte d'attendre mon retour pour répondre à ta lettre. J'avoue franchement que tu étais bien en droit de me bouder ; aussi je te remercie beaucoup de n'en avoir pas usé aussi amplement que je le méritais. J'aurais été trop punie. J'aime à me flatter, bon ami, que tu n'es plus fâché contre moi, car autrement, j'en serais bien marrie.

Voilà, d'après ton calcul, trois bons mois prélevés sur le tems (sic) qui doit nous séparer ! Nous serons donc bientôt réunis, mon bon Charles ! Oh ! que je suis contente de te savoir hors des dangers que tu aurais pu courir si le maudit siège de Stralsund eût duré plus longtemps.

J'ai fait part à mon tuteur des détails que tu m'as adressés sur ce qui te concerne particulièrement. Il a paru en être très satisfait et a souhaité que notre union soit des plus heureuses. Il m'a dit que je devais faire en sorte d'obtenir le consentement de mon parrain ; mais je ne veux rien entreprendre avant ton retour.

Tu m'as demandé l'opinion de mon amie sur ma lettre. Je te dirais en toute vérité, que je ne l'eusse pas envoyée si j'eusse suivi ses conseils. Je n'en dirai pas davantage, car je sens qu'en voulant la justifier je me rendrai encore plus coupable.

Mon amie est presque aussi contente que moi du bonheur que nous nous promettons de ton prochain retour. Elle se joint à moi pour te féliciter sur les victoires remportées en si peu de tems (sic) et pour t'embrasser bien tendrement. Ta toute fidèle et dévouée,

F e I t

J'ai reçu la suite de ton itinéraire. J'y répondrai bientôt.

30. Quinzième lettre de Charles à Françoise

En réponse à sa lettre du 9 Octobre 1807

Stralsund, le 12 Novembre 1807

Tu aurais, dis-tu, bien du chagrin si j'étais encore fâché contre toi. Oh ! Ma bonne amie, que ton chagrin cède donc à la joie, puisqu'à peine puis-je me rappeler que j'aie été tenté de te bouder ! A la vérité, la moindre contrariété peut exciter ma bile ; mais elle s'apaise de suite et si, rarement, je me couche avec de la rancune, il n'en reste plus la moindre trace à mon réveil.

Ta lettre m'a fait appercevoir (sic) une erreur dans laquelle j'étais assez sottement tombé. Je pensais que ton oncle et ton tuteur étaient un ; et que ton parrain était une autre personne. Et c'est par cette raison que je te mandais que ce ne serait qu'avec la plus vive satisfaction que je verrais notre amour et nos projets approuvés par ton oncle. Car une fois approuvée par lui, il me semble que tu serais moins gênée pour notre correspondance, et que nécessairement Mme Bernard approuverait ce qui serait au gré de ton oncle. Cependant je me rapporte en tout à ta prudence. Tu lui parleras de moi quand tu le croiras convenable. Tes motifs de silence seront approuvés par ton ami qui, de son côté se glorifiera toujours d'avouer les sentiments qu'il ressent pour toi.

Que me parles-tu de justification, de repentir ? Oh ! ma bien-aimée n'emploie plus ces mots ; ils me font trop de peine. Je suis bien fâché d'y avoir donné lieu.

Je n'ai rien de bien intéressant à te mander, ma bonne F ... e. Il se fait bien des mouvements, mais partiels, et sans aucun intérêt marqué. Je n'ai plus d'itinéraire à t'envoyer ni de relations à te faire. Quand pourrai-je te faire, de bouche, la relation de mon voyage de Stralsund à Toulon ? Oh ! comme je désirerais n'avoir plus à dépeindre que les beautés des environs du joli village d'Ollioules ! Comme le coeur me battraît en approchant de la ville qui renferme mes plus chères espérances ! Il me semble que j'expirerai de joie, en te serrant dans mes bras, en te pressant sur mon coeur. Cette idée m'affecte tellement en ce moment que je me sens transporté près de toi, que je te parle, que ... Mais je m'égare. Pourquoi n'ai-je fait qu'un songe ? Oh ! ma tendre amie, pardonne à ton délirant ami.

Charles P...t

31. Treizième lettre de Françoise à Charles
à la réception de deux lettres, dont celle du 29 Août

Toulon, le 22 Novembre 1807

Mon cher Charles, dans ma dernière, je t'annonçais que j'allais te parler de tes intéressantes relations. Et cependant ce "bientôt" est plus d'un mois après ma promesse. Mais tu n'ignores pas les difficultés que j'éprouve pour t'écrire. Ainsi je t'en conjure, ne me fais pas de reproches pour un retard bien involontaire. Sois au contraire bien persuadé que j'ai autant de plaisir à t'écrire et à recevoir de tes lettres que tu peux en éprouver à la lecture des miennes. Voici pourquoi j'ai tant tardé à recevoir de tes lettres. Elles n'ont pas passé au Quartier Général comme je le présumais, mais ma bonne amie, n'allant pas retirer elle-même les lettres à la poste, en avait chargé une bonne femme, laquelle, soit par oubli ou par paresse, lui disait toujours qu'il n'y avait rien pour elle. A la fin, je priai Mlle J u d'y aller elle-même. Elle y fut et en rapporta deux lettres.

J'avais donc bien raison de m'affliger sur cette bataille qui devait avoir lieu le 13, puisque d'après ton rapport, elle n'a été différée que d'un jour et que tu avoues avoir été en danger. Il est vrai, comme tu le dis, que la plus profonde affliction n'aurait pu te sauver si ta destinée avait été d'y périr ; mais j'aime à me persuader que Dieu a exaucé les vœux ardents que je n'ai cessé de lui offrir pour ta conservation. Je me rappelle parfaitement tout ce que tu m'as écrit sur la sensibilité et tu verras par la réponse que je te fis que je suis capable de la soumettre toujours à mes devoirs. Peut-être aussi que je ne montre tant de courage que parce que le danger est passé.

Si, en rédigeant tes curieuses et intéressantes relations ton but était de me distraire, il est parfaitement rempli et même au-delà. Je les ai lues et relues avec avidité et le plus vif intérêt. Il ne me manque que des expressions pour te prouver combien je suis reconnaissante de ta complaisance. Le commencement de ton itinéraire m'a fait faire bien des réflexions. Ainsi que toi, mon bon Charles, j'ai pensé que si nous avions seulement une faible portion de l'immense fortune du Comte de Plées nous l'emploierions bien plus utilement, en soulageant les malheureux et nous nous procurerions par là de pures jouissances inconnues de ce grand seigneur. Ne t'avises (sic) pas de me croire bien savante en musique ; car, en m'entendant, tu pourrais perdre beaucoup de la bonne idée que tu as conçue de moi, relativement à cet art.

Quant au personnage qui t'a donné tant d'inquiétudes, il y a longtemps, bien longtemps que je n'en ai entendu parler ; et lorsque je t'ai prié de me mander ce que tu savais sur son compte, c'est que tu n'avais mandé que tu aurais beaucoup à m'en dire, du moment qu'il se serait désisté de ses poursuites ; mais j'ai appris depuis qu'il ne pensait pas à moi ; que les deux Dames qui m'en avaient fait la proposition ne me l'avait faite qu'à son insu. Et je suppose que c'était dans l'intention de s'assurer que je n'avais pas d'inclinations ; mais elles ont perdu leur peine et ne s'en sont pas retirées plus instruites.

Quoique je ne t'écrive pas souvent, je ne cesse de penser à toi, soit que je relise tes lettres, soit que je me rappelle les courts moments que tu passas à Toulon où j'ai eu le bonheur de te voir tous les jours, soit enfin que je pense à la manière délicate avec laquelle tu as répondu à mon imprudente première lettre. O mon bien-aimé Charles cela ne sortira jamais du souvenir de ta fidèle amie F ... e I...t

Mlle J ...u me prie de la rappeler à ton souvenir et de te dire mille choses affectueuses de sa part.

32. Quatorzième lettre de Françoise à Charles

En réponse à celle du 18 Octobre 1807

Toulon, le 28 Décembre 1807

Je me sais bon gré, mon bien cher ami, d'avoir éteint par ma lettre l'incendie que mon silence commençait à "allumer dans ton coeur irrité" et d'avoir fait succéder le calme à "ces violentes fureurs et à ce terrible courroux" qui auraient accablé l'infortunée F...e.

Je suis charmée que ma lettre t'aie plu. Je répondrai de même à celles que tu m'écriras, puisque cela t'est agréable.

Sois aussi indulgent à excuser mon silence que je l'ai été à excuser les réflexions que la situation te faisait faire. Quoique les motifs en soient différents, cependant ils peuvent souffrir une comparaison. Comme je présume que tu passes cet hiver dans les plaisirs, je ne crains plus ces sombres réflexions, et je passerai plus tranquillement les jours où je ne pourrai pas t'écrire.

Puisque tu persistes à soutenir que les éloges que tu me prodigues ne sont point des flatteries, je ne te contrarierai pas davantage sur cet article, sauf à moi à en croire ce que je voudrai.

Tu as dû voir dans ma dernière, que mon oncle et tuteur avait été charmé des détails que tu me donnais concernant ta famille et qu'il m'avait assurée de son approbation. Cela n'empêche cependant pas que notre correspondance doive demeurer secrète.

Je ne peux que me rendre aux raisonnements que tu me fais sur la longueur du tems (sic) que tu passeras hors de France. Ils sont au dessus de toute observation. Tu fais très bien, mon cher Charles, de ne plus te chagriner. Crois-moi, bannis toutes tes craintes, elles finiraient par m'offenser. Tu peux te reposer sur ma constance avec la plus entière sécurité.

Que ne puis-je, ainsi que tu peux le faire à mon égard, te consacrer des journées entières ! Mais n'es-tu pas toujours présent à ma pensée et à mon coeur ? Je ne perds que l'avantage de pouvoir t'écrire plus souvent.

Oui, mon bon ami, je crois comme toi que la Providence nous a destinés l'un à l'autre, et que personne ne sera plus heureux que nous quand nous serons réunis.

Je ne te dirai rien sur les amusements que je peux me procurer, car tu t'imaginerai aisément les jeux que, font une vingtaine de jeunes étourdies. Cependant je m'amuse aussi bien, et mieux que dans la plus belle société où tu ne serais pas.

La personne à qui tu destines ton portrait désire ardemment le recevoir bientôt, car ce sera une grande jouissance pour elle que de le posséder et de le placer près d'un coeur qui t'appartient tout entier. Cette personne ne rêve que lettre, que portrait. Enfin, la tête pourra lui tourner d'impatience ! Elle ne désespère pas de pouvoir te faire le même cadeau ; cependant, elle ne l'assure pas positivement, crainte de faire une promesse qu'elle ne pourrait tenir.

Je ne fermerai pas ma lettre sans te souhaiter une heureuse année et tout ce que l'on peut souhaiter à celui que l'on aime de tout son coeur. Je t'envoie deux baisers bien tendres pour tes étrennes et l'assurance de l'attachement le plus tendre, le plus sincère, le plus constant. F.I.

33. Seizième lettre de Charles à Françoise

Dont il a trouvé les lettres des 22 Novembre et 28 Décembre à son retour de Rügen .

Stralsund, 29 Janvier 1808

Après une absence d'un grand mois, ma bonne et aimable F...., je m'attendais bien, en rentrant chez moi, d'y trouver de tes nouvelles et je n'ai pas été peu satisfait quand on m'en remit deux, dont la lecture mit le comble à ma joie. Tu me demanderas peut-être pourquoi je ne t'ai pas écrit quelques mots, pendant mon absence ? Ta question serait plausible et je serais coupable d'avoir gardé le silence si l'on ne m'eût pas bercé de l'espoir d'un plus prochain retour. Tous les jours, de nouveaux obstacles se présentaient. J'avais reçu ordre de quitter momentanément le Conseil de Guerre, pour aller me mettre à la tête de ma Compagnie cantonnée dans la partie de l'isle de Rügen, appelée le Montgultz, où les Anglais faisaient mine de vouloir opérer une descente. De sorte qu'il m'a fallu faire un service très fatigant et exercer une surveillance très active et continuelle pour n'être pas surpris. Je présume que c'est à cette conduite, à cette surveillance, qui ne manquait pas d'être rapportée aux Anglais que j'ai dû de n'avoir pas reçu leur visite. En effet, les précautions étaient prises pour les recevoir dignement. Quoiqu'il en fût me voilà de retour à Stralsund, et tout à toi. Je vais donc répondre de suite à tes aimables et intéressantes épîtres, avec tout l'ordre dont ma joie me rendra susceptible. D'abord commençons par la première.

J'admire ta réponse et tes réflexions sur la terrible bataille du 14 Juillet. Oui, ma belle amie, il faut que la sensibilité soit toujours -autant que la faiblesse du coeur humain peut le permettre- soumise à la raison et au devoir. Tu ne me dois aucune reconnaissance pour les relations que je t'ai adressées, d'abord parce qu'elles me sont aussi très utiles ; d'un autre côté, parce que, en les rédigeant, j'étais trop payé de ce qu'il te plaît appeler "peines" et "complaisance" par le plaisir que j'éprouvais en pensant que tu les lirais et qu'elles pourraient te distraire. Je suis bien flatté que mes réflexions sur l'emploi des richesses aient coïncidé avec les tiennes. Nouvelle preuve de la sympathie qui existe entre nos âmes et du bonheur dont nous pourrions jouir en unissant nos destinées.

Ainsi que toi, ô ma F e, je me rapelle (sic) toujours avec délices des (sic) trop rapides instans (sic) que j'ai passés à Toulon et du bonheur que j'avais de te voir chaque jour. Pourquoi faut-il que mon respect ou ma timidité mal entendue ne m'ait pas mis à même de mettre à profit un avantage si précieux ? Pourquoi n'ai-je pas cherché à te voir de plus près et te rendre dépositaire de mes sentiments passionnés ? Il me reste à désirer que cette timidité, loin de nuire à nos amours, tourne au contraire à leur profit et les rende plus solides et plus durables.

Je passe à ta seconde lettre

Oui, ma bien-aimée, tes missives me sont fort agréables ; surtout les dernières ; parce qu'étant plus longues que les autres, elles me procurent l'agrément de causer plus longuement avec toi. Te lire et te répondre est pour moi un plaisir délicieux, je dirais même le seul dont je jouisse en ce pays où les divertissements sont si rares, même dans cette saison. Depuis trois mois mon Régiment occupe l'isle de Rügen et le Général Molitor m'a fait l'honneur de me nommer Capitaine Rapporteur du 1er Conseil de Guerre de la Division. Tant que mon Corps occupait Stralsund, cet emploi m'a beaucoup flatté, mais depuis son départ, je me trouve isolé au milieu du grand monde. Heureusement que j'ai assez d'occupations pour me distraire. Tout semble confirmer mes raisonnements sur l'avantage de notre long séjour en ce pays ; car il se prépare des expéditions auxquelles il n'est pas probable que nous participions, notre présence étant indispensable pour la garde de ces contrées.

Quand, dans ma dernière, je te parlais des renseignements à prendre sur mon compte, ce n'était que pour la satisfaction de ton oncle. J'étais d'ailleurs aussi bien convaincu de ton entière confiance en moi que je le suis de ton inviolable constance.

Amuses-toi (sic) ma belle amie ; "gaieté entretient santé". A ton âge surtout il serait ridicule de fuir les amusements où règnent la joie et la décence. Tu ne me procureras jamais de plus grande satisfaction qu'en me mandant que tu en as fait la plus heureuse expérience.

Reçois de ton ami deux baisers des plus brûlans (sic). C'est tout ce qu'à présent il puisse t'envoyer. Je n'ai encore pu me trouver réuni avec la personne qui m'a promis de faire mon portrait. Je ne l'eusse pas même attendu si j'eusse trouvé un autre peintre en miniature. Mais je ne négligerai rien pour voir la personne en question. J'y mettrai d'autant plus d'ardeur et de zèle que la réussite pourra me procurer aussi l'image de l'amie à laquelle je destine la mienne.

34. Quinzième lettre de Françoise à Charles

En réponse à la précédente, du 29 Janvier, de Stralsund

Toulon, le 8 Mars 1808

Il y a bien longtemps, mon cher Charles, que j'aspirais à recevoir de tes nouvelles, et, sans les raisons que tu me donnes pour t'excuser, tu pourrais bien recevoir une sévère réprimande. A chaque instant j'étais tentée de t'écrire pour m'informer de la cause d'un si long retard. Mais j'étais retenue par l'idée que tu aurais pu changer de résidence, et la crainte que ma lettre soit égarée.

Oh! Combien j'ai béni le ciel de ton éloignement ! Car je ne doute nullement que si votre Régiment se fût trouvé dans nos contrées on ne vous eût fait embarquer. Et alors, que d'inquiétude, que d'allarmes (sic) pour ta pauvre F e ! Il y a plus d'un mois que l'Escadre est sortie et l'on ignore sa destination. Toulon est à présent désert et triste. Il n'est pas resté un seul vaisseau en rade.

Cela n'a pas empêché cependant que nous ayons passé très gaiement le Carnaval, surtout les derniers jours. Je puis t'assurer que j'ai bien mis à profit le conseil que tu m'as donné dans ta dernière lettre. Nous sommes allées au bal, mon amie et moi, accompagnées de Mr. de Lauz ... t et d'une Dame liée très intimement à Mme B d. Nous nous y sommes beaucoup diverti (sic) ; mais pour que mon plaisir eût été parfait, il ne manquait que la présence d'un certain petit Capitaine Devines (sic) lequel. Ah ! tu le sais déjà. Oui c'était mon bon ami Charles, mon petit voltigeur. Nous avons eu aussi grand bal à la pension, les trois derniers jours du Carnaval. J'appelle "grand bal" une société d'amies qui se sont réunies, qui se sont livrées à toute la gaieté de leur âge. C'est-à-dire qu'elles ont fait mille folies. Nous avons même passé la nuit à danser. La dernière surtout, nous ne nous sommes couchées qu'à 7 heures du matin, bien fatiguées et accablées de sommeil. Tu sens bien que pour nous délasser de nos grandes fatigues, il nous a fallu quelques jours de repos. Actuellement, nous sommes parfaitement remises de nos trop turbulentes veilles.

En vérité, mon bien bon ami, je ne suis pas fâchée que le Carnaval soit terminé. Le genre de vie que nous menions commençait déjà à me déplaire. Je t'avoue franchement qu'il n'est pas de mon goût ; mais quand on n'est pas sa maîtresse il faut bien faire comme les autres. Je préférerais une vie réglée et tranquille à toutes ces bruyantes assemblées.

Dis-moi, bien-aimé, quand indemniseras-tu ton amie de ta longue absence par la possession de ton image tant désirée ? Je te prie en grâce de me l'envoyer le plutôt (sic) que tu le pourras.

Savez-vous, monsieur le paresseux, que j'avais formé le projet de vous bouder et de ne vous envoyer qu'une lettre bien courte, et surtout bien sèche, pour me venger de ce que vous ne m'avez pas envoyé la suite de votre "itinéraire", et de répondre à une ancienne lettre dont je me rappelle fort bien Mais j'entends mieux mes intérêts : vous pourriez me punir à votre tour en me faisant trop désirer une chose bien précieuse pour votre bonne amie qui voudrait déjà la posséder, la placer sur son sein et l'accabler de baisers.

Je t'en conjure, bon ami, écris-moi plus souvent et plus longuement ; surtout n'oublies (sic) pas de m'envoyer la suite de ton "itinéraire". Car mon occupation la plus agréable, la plus chère, tu le sais bien, est de te lire et de m'occuper de toi.

Mademoiselle J ... u se rappelle à ton souvenir. Elle (me) charge de te dire que rien ne lui sera pénible lorsqu'il s'agira de faire quelque chose qui puisse te plaire, ainsi qu'à ta fidèle F.I.

P.S. Je réclame ton indulgence pour le griffonnage de cette lettre et te prie de le pardonner, eu égard au peu de tems (sic) que j'ai pour t'écrire. Excuses (sic) aussi la babil de ta bien-aimée. Elle te prouve évidemment qu'elle est bien de son sexe.

35. Dix-septième lettre de Charles à Françoise

en réponse à la précédente lettre de celle-ci

Stralsund, le 10 Avril 1808

En vérité, ma chère amie, tu es bien méchante de me chercher noise pour n'avoir pas répondu de suite à ton avant-dernière lettre ! Ne t'ai-je pas mandé les motifs du retard de la dernière ? Mes excuses n'étaient-elles pas admissibles ? Si elles ne l'étaient pas tu devrais au moins chercher à le prouver. Sais-tu qu'il y a tyrannie à prononcer sans jugement qu'une personne est coupable et de la faire pendre ensuite. Au lieu de me faire trembler par tes terribles menaces, dont les suites ont été si fâcheuses pour ton ami qu'elles ont failli le faire étouffer. . . de rire, ne devrais-tu pas discuter les raisons qu'il t'alléguait pour excuser son retard ? Tu t'accuses de babil dans ta dernière lettre et tu sais qu'il ne me serait pas difficile de te prouver que ta lettre eût pu être augmentée d'une page de plus. Je t'en supplie, aie un peu plus d'indulgence pour ton pauvre Charles qui ne désire rien tant que d'être agréable à sa rancuneuse amie, et qui ne s'étudie qu'à éviter tout ce qui pourrait lui déplaire.

Je suis flatté que l'expérience t'ait prouvé que mes idées sur mon éloignement de Toulon ne sont pas dénuées de fondement. Si j'avais été près de toi, ton ami voguerait actuellement sur l'Océan, sans pouvoir prévoir son retour, et sans espérances de nouvelles de sa bien-aimée. Au contraire, dans ma position actuelle, je suis certain de pouvoir correspondre avec toi et j'ai l'espoir de rentrer bientôt dans ma patrie. Ce doux espoir me sourit et me console de l'absence de ce qui m'est le plus cher.

Ici, nous n'avons tout au plus à craindre qu'une expédition en Suède, qui n'est guère probable, à moins de passer par le Dannemarck (sic) : car nous n'avons point de moyens de transport. Le bruit de cette expédition avait couru pour un moment mais actuellement il n'en est plus question.. Les Russes avancent toujours en Finlande dont ils sont presque entièrement maîtres. Le Corps du Prince Ponte Corvo est entré en Danemark, pour, de là, passer en Suède. On répand le bruit, d'un autre côté, que le Roi de Suède est mort. Si cette nouvelle se confirme, la paix avec ce Royaume est assurée ; car il n'y a que ce fou qui, par un entêtement malentendu, prolonge les hostilités.

C'est avec satisfaction, ma belle F...e, que j'apprends que tu te sois bien divertie pendant le Carnaval ; à ton âge on doit se livrer au plaisir, seulement éviter la satiété. "Ce genre de vie", me dis-tu, "ces bruyans (sic) amusements" ne te plairaient pas ? Oh ! la belle phrase de Carême ! Il me semble entendre l'ivrogne le plus déterminé, qui après s'être gorgé de vin, pour éteindre le feu qui le dévore demande à boire de l'eau dont il est l'ennemi juré. Je pense, ma belle amie, que c'est la fatigue et l'excès qui paraissent t'avoir rassasié (sic) de ce genre de plaisir. Tu as avoué dans ta lettre que tu t'étais bien amusée. Il est vrai que pour jouir plus longtemps (sic), il faut jouir plu modérément ; car les plaisirs même les plus doux, si on en use avec excès, cessent d'être plaisir et amènent le dégoût.

Mon ami(e,) (sic) le peintre arrive ici dans quelques jours. Il est retenu dans une ville voisine où il est très occupé par les Dames qui se le disputent. Aussitôt à Stralsund, je m'en empare et cela d'autant plus sûrement que son logement est préparé près du mien.

Dites-moi, je vous prie, belle et aimable chicaneuse, quelle est donc cette ancienne lettre dont vous vous rappelez fort bien et à laquelle je n'ai pas répondu ? Quelle suite peut donner à son itinéraire celui qui ne voyage plus et qui reste toujours dans la même ville ? Il faut, ma chère Demoiselle, que vous m'ayez écrit dans un moment de contrariété, de mauvaise humeur, pour m'avoir intenté si mauvaise chicane !

Cependant, je me trompe quand je dis que je n'ai plus voyagé. Il faut te faire le récit d'un voyage qui, s'il n'a pas été long, est cependant remarquable parce qu'il a été très périlleux et a failli te priver pour toujours de ton meilleur ami.

Pouvant disposer de deux ou trois jours, et m'ennuyant à Stralsund, je me rends à l'invitation du Général Grandjean et de mon ami en allant passer les jours gras dans l'isle de Rügen. Cette isle est séparée de Stralsund par un canal qui gèle aux deux tiers du côté de la ville

et l'autre tiers ne gèle pas à cause d'un courant qui se trouve du côté de l'isle. Ce canal a presque une lieue de large. Dans la partie gelée on entretient un passage pour que deux grands bateaux puissent passer aisément de front. Je m'embarquai avec des Capitaines qui m'étaient venu chercher et beaucoup d'autres personnes qui voyageaient pour leurs affaires. Plusieurs étaient sorties de la barque et marchaient sur la glace pour s'échauffer et se garantir du froid qui était excessif. Quelque tems (sic) après j'en fis autant et m'accostai d'un Capitaine d'artillerie, Napolitain. Tout en causant, nous primes les devants et moi je marchais en avant de cet officier lorsque, près du courant, et au moment de retourner sur nos pas, la glace se rompit sous moi et je tombai dans la mer. Je ne sais pas nager, mais je frappai des mains sur l'eau et m'y soutins, faisant toujours des efforts contre le courant. J'étais parvenu à gagner la glace, à m'y appuyer. Déjà j'étais parvenu à m'agenouiller dessus lorsque, au moment de me relever, mon mouvement fit rompre un grand morceau de glace et je me trouvai à nouveau plongé dans l'onde. Cela se passait à la vue d'une barque qui venait de l'isle de Rügen. Elle était chargée de monde dont j'entendais les cris ; mais on ne pouvait me porter secours à tems (sic) utile. Je revins sur l'eau et manoeuvrai comme la première fois, aidé des conseils du Capitaine Napolitain qui, alors, me fut d'un grand secours et me sauva la vie. Avec son bâton il chercha un endroit où la glace paraissait solide et se coucha dessus à plat ventre. Je fis tous mes efforts pour arriver à lui et j'y parvins. Je lui pris légèrement la main et arrivai jusqu'à la glace dont les bords se cassaient encore en appuyant dessus. Alors, le Capitaine reculait et m'amena jusqu'à ce que, la glace étant plus solide, je parvins à me coucher dessus. Il m'invita à me remettre sur mes jambes, mais, par crainte de retomber dans l'eau, je le priais de reculer encore jusqu'à certitude entière de la solidité de la glace. Ce qu'il fit. Nous ressemblions assez à une grenouille qui entraîne une autre. Je me relevai et nous marchâmes à grands pas pour rejoindre notre barque qui était encore fort éloignée.

Dans un instant mes cheveux, mes habits, mes moustaches ne furent que glaçons. J'avais les mains gelées. Enfin je rejoignis la barque où mes amis apprirent avec surprise et chagrin l'accident qui m'était arrivé. Le récit seul fit pleurer deux Demoiselles de Stralsund qui se trouvaient dans la barque.

Nous arrivâmes à Altfer, petite ville sur les bords de l'isle. On me transporta chez le Commandant de la Place qui était de nos amis. On me déshabilla, on coupa mes bottes ; je changeai de linge et d'habits, et je fus réchauffé par gradation. Un bon déjeuner me rétablit, et nous partîmes ensuite dans une bonne voiture pour nous rendre à Bergen, capitale de l'isle, quartier du Général Grandjean, et de l'Etat-Major de mon Régiment. Le Général manda le Capitaine Napolitain. A son arrivée, il l'embrassa en disant : "Grâces vous soient rendues, Capitaine, vous avez fait une bonne action en sauvant la vie à un brave officier et à mon ami." Il reçut le même accueil du Colonel des Officiers du Régiment.

Un rhume de quelques jours fut la seule suite de cet événement qui a failli m'être si funeste. Il est vrai que, pendant trois semaines, j'eus les jambes et les pieds si rouges et si enflés que je ne pus mettre d'autres chaussures que des sandales.

C'est un vrai miracle que, sans savoir nager, j'aie pu échapper à un si grand danger. Avant de quitter la barque pour marcher sur la glace on venait de raconter que trois pontonniers, bons nageurs, avaient la veille tombé (sic) dans l'eau et coulé sous les glaces et qu'on n'en avait retrouvé aucun.

Je me rappelle parfaitement que j'ai toujours conservé mon sang froid et que même lorsque je tombai dans la mer pour la seconde fois, je n'eus pas la moindre idée de la mort. Je crois qu'un génie bienfaisant veillait à la conservation de mes jours. Oh ! bon génie continue d'y veiller au moins jusqu'à ce que j'ai serré dans mes bras et pressé sur mon coeur, ma bonne, mon aimable, ma bien-aimée F ... e que j'embrasse un million de fois idéalement, en attendant la réalité.

Mille choses affectueuses à ta bonne amie et remercie-la bien de son indulgence et de ses bontés pour nous.

36. Récit de la bataille de Trafalgar

du Quartier Général de CADIX, 14 Brumaire, an 14 (5 novembre 1805)

Le Capitaine PERNOT, Rapporteur du 1er Conseil de Guerre permanent de l'Armée expéditionnaire, A son beau-frère S r¹

Je conçois toutes tes inquiétudes et celles de ma soeur Marie sur le sort d'un frère que vous chérissez. Tu seras convaincu, après la lecture de la présente, qu'il n'a pu vous donner plus tôt de ses nouvelles.

J'ai été blessé au désastreux combat de **Trafalgar**, qui a eu lieu le 29 Vendémiaire (21 Octobre). Si tu avais reçu de mes nouvelles par une voie étrangère, tu eusses cru ton frère dans le plus grand danger ; tu eusses pensé qu'on voulait te cacher quelque accident funeste, tes inquiétudes eussent redoublé : c'est ce que j'ai voulu éviter.

Pour te mettre au courant, je dois entrer dans quelques détails et remonter à l'époque où je t'écrivis du Fort Royal de la Martinique. Tu me pardonneras, cher ami, le peu d'ordre qui régnera dans mon style. Mes idées ne sont pas encore bien nettes : ma tête est encore toute troublée.

Quelques jours après que je t'eus écrit, nous partîmes de la **Martinique**, nous rasâmes les îles **d'Antigua** et de la **Dominique** qui appartiennent aux Anglais. Ils nous saluèrent de quelques coups de canon qui ne nous firent aucun dommage. Nous arrivâmes à la rade de la **Basse-Terres, à la Guadeloupe**. On défendit toute communication avec la terre. Nous louvoyâmes pendant six heures. On embarquait des troupes pour se renforcer. On allait tenter, disait-on, une expédition sur la **Barbade**. Je fus désespéré de n'avoir pu descendre. J'étais si près d'un frère que la famille croyait ne plus exister, et je ne pus aller l'embrasser. Car je ne doute plus actuellement que ce ne soit lui que Millot rencontra dans son voyage de **Paris à Blois**. Je lui avais bien écrit, mais je n'ai pu en recevoir de réponse, l'officier de marine qui s'était chargé de ma lettre n'ayant pas rejoint l'Escadre.

Ayant appris que l'escadre anglaise, commandée par **Nelson** était arrivée avant nous à la **Barbade**, qu'elle nous cherchait, on renonça à tout projet de débarquement. On renvoya à la **Guadeloupe** les troupes qu'on y avait prises, et après avoir brûlé quelques bâtiments dont on avait fait capture, on fit voile pour l'Europe.

Notre traversée fut assez heureuse, à quelques gros temps près qui retardèrent notre marche et à la disette d'eau qui nous chagrina beaucoup et qui occasionna le scorbut dans nos troupes. Les vivres frais nous manquaient aussi. A la hauteur des isles Açores nous reprîmes sur un corsaire anglais une corvette chargée de dix millions en piastres. Arrivés non loin de Ferrol (Espagne) où nous allions joindre une division de quelques vaisseaux qui nous y attendait, nous rencontrâmes une escadre anglaise commandée par l'amiral Galder. Il faisait une brume très épaisse. L'escadre anglaise était forte de dix-huit vaisseaux, et celle, combinée, de France et d'Espagne était de vingt.

L'Amiral **Villeneuve**, au lieu de laisser arriver, pour tomber sur les Anglais, vaisseau sur vaisseau, les laissa dépasser notre ligne, puis fit faire la contre-marche pour la rejoindre. Il ne fallait pas être marin pour concevoir que cette manoeuvre était défectueuse. D'abord on perdait beaucoup de tems (sic) par la contre-marche ; ensuite il était évident que les premiers vaisseaux qui rejoindraient la ligne Anglaise et qui devraient gagner la tête de cette ligne essaieraient le feu de tous les vaisseaux Anglais. Ce qui ne manqua pas d'arriver. A la tête de notre ligne étaient cinq vaisseaux Espagnols, commandés par l'Amiral **Gravina**, puis venait le **Pluton** sur lequel j'étais monté ; suivaient ensuite les autres vaisseaux Français.

¹ SOYER Pierre Louis (N.D.L.R.)

Les Anglais s'acharnèrent sur les Espagnols, parvinrent à dégréer et démâter totalement le **Firma et le San Raphaël**. Le cinquième vaisseau Espagnol allait amener pavillon, ne pouvant plus soutenir le combat, lorsque le brave **Cosmao** Capitaine du **Pluton**, se mit entre le vaisseau et les Anglais qu'il canonna avec une intrépidité rare. Les deux lignes n'étant pas assez rapprochées, les vaisseaux de la tête prirent seuls la part la plus active au combat que la nuit fit cesser. Les deux vaisseaux démâtés ayant été poussés par le vent tombèrent au pouvoir des Anglais faute d'avoir été remorqués. Dès ce moment l'Amiral perdit toute confiance. Dans son rapport il s'excusa par l'épaisseur du brouillard. Le lendemain il eut la plus belle occasion de prendre sa revanche, et il n'en profita pas. Nous eûmes la douleur de voir l'ennemi, ayant deux vaisseaux de moins, qui étaient allés réparer les avaries occasionnées par le combat de la veille, traîner dans son escadre les deux vaisseaux Espagnols, sans qu'on les eût attaqués, sans qu'on en ait même fait le simulacre.

Nous entrâmes quelques jour après dans le port de **Vigo**, pour y réparer les avaries et pour y débarquer les blessés, les fiévreux ainsi que les scorbutiques et les ambulances de l'armée ; puis nous allâmes à la **Corogne** près la **Ferrol** où la Division dont est parlé plus haut se joignit à l'Escadre. Après cette jonction nous fîmes route pour **Cadix** où nous arrivâmes le 2 Fructidor.

Peu de temps après notre arrivée, les troupes expéditionnaires furent mises à terre. Notre Régiment caserna à la Isca, petite ville à deux lieues de Cadix. Dans les premiers jours de Vendémiaire, notre corps d'Officiers et le Général Lauriston, commandant l'expédition, furent invités à un combat de taureaux à Chiclana, petite ville à une lieue et demie de notre résidence. Le marquis de Solano, Capitaine Général de l'Andalousie, y faisait sa résidence et nous donnait la fête. Il était lié intimement avec le Général Moreau ayant fait à son Etat-Major les deux dernières campagnes de l'Armée du Rhin. Le Gouverneur nous reçut très bien, surtout quand il apprit que nous avions aussi servi dans l'Armée de Moreau. Il nous mena dans un magnifique salon où étaient le buste du Général français et plusieurs précieuses gravures représentant ses plus célèbres victoires au nombre desquelles celle de Biberach et de Hohenlinden n'étaient pas oubliées. C'est à Chiclana et dans le château même du Capitaine Général que résidait le Général Moreau lorsque la fièvre jaune désola Cadix. C'était dans cette ville qu'il se proposait de s'établir quand le Gouvernement Français, voyant avec inquiétude la considération dont jouissait le Général parmi la nation Espagnole, lui ordonna de quitter ce Royaume. Moreau s'embarqua sur un bâtiment Suédois avec toute sa famille et se rendit aux Etats-Unis.

Après le combat de taureaux le Capitaine Général nous offrit toutes sortes de rafraîchissements, et nous nous retirâmes bien satisfaits de son gracieux accueil.

Le surlendemain de cette fête nous manoeuvrâmes en présence du Général Lauriston, du Capitaine Général de l'Andalousie, de plusieurs autres généraux tant de terre que de mer, Français et Espagnols et d'une grande affluence de beau monde venu, à cheval et en voiture, de Cadix, Chiclana et Laisla. Nous reçûmes les éloges les plus flatteurs sur notre belle tenue, la propreté et le maniement des armes et sur la précision de nos manoeuvres.

Mais hélas ce fut le dernier de nos beaux jours.

Quelques jours après, le Général **Lauriston** reçut ordre par un courrier extraordinaire, de se rendre, avec les autres Généraux sous ses ordres, à la Grande Armée qui marchait sur **Vienne**. Ce fut pour tout le monde, et notamment pour nous, un véritable coup de foudre. Le Général, aide-de-camp de l'Empereur, avait beaucoup de crédit ; il nous aimait et s'employait à nous faire payer ce qui nous était dû. Depuis ce moment, nous n'avons plus rien touché. Nous fûmes presque entièrement à la disposition de la Marine qui parvint à nous faire ré-embarquer vers le milieu de Vendémiaire.

La Flotte était composée de trente-trois vaisseaux dont trois à trois ponts, cinq frégates et deux bricks. Elle était dans le meilleur état possible, et tenait en échec l'armée Anglaise, ce qui était un point bien essentiel.

L'Amiral Villeneuve avait promis au général Lauriston, avant le départ de celui-ci pour l'Armée, qu'il ne sortirait qu'après un coup de vent qui aurait dispersé l'armée ennemie, et qu'alors il aurait beau jeu, ou de chercher à les battre en détail, ou de rentrer dans la Méditerranée pour y prendre neuf vaisseaux qui étaient à Carthagène, et ceux qu'on avait radoubés et construits à Toulon depuis notre départ de ce port.

Mais ce général faisait toujours de beaux rêves et agissait contrairement à ses projets. Il était écrit dans le livre des Destins que nous devions être acteurs et spectateurs de la plus terrible catastrophe dont les annales de la Marine aient jamais fait mention.

Le 27 Vendémiaire, l'Amiral fit signal d'appareiller et de sortir, non par un bon vent comme il l'avait promis, mais par un calme si plat qu'à peine, en louvoyant toute la journée, dix vaisseaux purent sortir de la rade. Le lendemain 28, tout sortit et gagna le large, et ce ne fut qu'au soir seulement que l'Armée rallia.

Le lendemain 29, jour à jamais désastreusement mémorable, par le combat qui eut lieu et par ses suites funestes, nous aperçûmes (sic) l'ennemi à trois lieues de nous, à la hauteur du Cap Trafalgar qui a donné son nom à ce terrible combat. Leur flotte n'était composée que de 26 vaisseaux ; mais 7 étaient à trois ponts ; mais elle avait le vent ; mais elle était commandée par Nelson. A peine à midi notre ligne était-elle formée, et encore l'était-elle fort mal : aucun vaisseau n'était à son rang de bataille. L'escadre d'observation, commandée par le Contre-Amiral Dumanoir et composée de six vaisseaux était trop éloignée et ne prit pas part au combat, ce qui rendait la partie encore bien plus inégale.

L'ennemi, au lieu de se former en ligne et combattre parallèlement à nous, vint fièrement et à toutes voiles fondre sur nous à deux colonnes, une se dirigeant sur le centre et l'autre un peu sur la gauche où se trouvait le vaisseau le **Pluton** sur lequel j'étais monté.

Les Français qui se trouvaient le plus à portée firent feu sur l'avant des vaisseaux Anglais qui se présentèrent les premiers, mais cette canonnade ne pouvant leur faire un grand dommage, ils continuèrent d'avancer sans riposter. Quand ils furent près, ils se mêlèrent parmi nous, ils coupèrent la ligne et le combat devint très opiniâtre.

Le Pluton où je me trouvais avait déjà canonné depuis trois quarts d'heure quand vint se mettre en son travers le vaisseau Anglais Le Tonnant, de 80 canons. On se battit de si près que les canonnières pouvaient se toucher avec l'écouvillon. Le Capitaine demanda les hommes destinés à la fusillade sur le pont. Etant destiné à la commander, je m'y rendis avec mes soldats quand un boulet perçant la seconde batterie tua trois hommes et en blessa une vingtaine d'autres. J'étais de ce nombre. Je tombais, baigné dans mon sang et dans celui des tués.

Etant sans connaissance, on me crut mort, et on me jeta entre deux pièces de canon du tribord.

Après avoir resté (sic) longtemps dans cet état de néant, le sang reprit son cours et mit mes membres dans un état d'agitation. Un de mes soldats, s'apercevant (sic) que j'existais encore, me mena au poste des chirurgiens où je fus pansé. J'avais reçu plusieurs blessures mais point de fractures. Ma plus grande inquiétude était pour les yeux que je ne pouvais plus ouvrir ; mais au bout de quatre à cinq jours l'oeil gauche s'ouvrit et je n'eus plus à craindre que pour le droit qui, heureusement, s'ouvrit aussi au bout de vingt-six jours¹, après avoir répandu beaucoup de pus mêlé de sang.

La blessure qui m'a causé les plus vives douleurs mais dont la guérison s'avance beaucoup, c'est le coup que j'ai reçu sur la poitrine, près de la clavicule et prenant d'une épaule à l'autre. Je l'ai eue enflée pendant plusieurs jours, de 4 à 5 pouces et noire comme celle d'un Nègre. Celle qui sera la plus longue à guérir est à la main gauche.

A peine étais-je pansé, tant bien que mal, qu'allant m'étendre sur un matelas qu'on m'avait préparé, je fus à nouveau blessé en deux endroits, à la tête, par les éclats que fit, en traversant le faux pont, un boulet qui tua un chirurgien et trois blessés qu'il allait panser. Ce qui me fit le plus de mal, c'est qu'une douzaine de blessés me tombèrent sur le corps et faillirent m'étouffer. L'on me pansa de nouveau et on me plaça dans la cabine d'un officier de marine. Si je ne pus plus être le témoin oculaire du combat et de ses suites, je ne pus sans frémir en entendre le récit. J'appris que mon sous-lieutenant avait été tué, ainsi que mon premier sergent, mes tambours, mon fourrier, et plusieurs soldats, et quantité d'autres plus ou moins grièvement blessés. Enfin, qu'onze hommes seulement étaient restés intacts.

¹ Il y a rature au manuscrit, sur le nombre de jours ; cette rature est sûrement postérieure à la date de la lettre qui, elle, ne date que de 14 jours après le combat. On peut être intrigué par ce point, qui prouve : que le texte a été revu postérieurement à sa rédaction. (N.D.L.R.)

Dans cette fatale affaire, une grande partie de nos vaisseaux furent démâtés, plusieurs coulèrent bas, l'Achille sauta, le feu ayant pris à son bord. Très peu de personnes de ces vaisseaux échappèrent. Dans la nuit, la Flotte fut dispersée. Quelques vaisseaux revinrent mouiller près de Cadix. Ceux démâtés étant restés sur le champ de bataille furent d'abord amariné par les Anglais ; mais la mer étant devenue trop houleuse, ils furent obligés de les abandonner étant d'ailleurs eux-mêmes fort endommagés.

L'Amiral **Villeneuve** fut fait prisonnier, le Contre-Amiral **Magon** tué ; l'amiral et deux contre-amiraux Espagnols perdirent chacun un membre ; et un autre fut noyé avec tout son équipage.

Le lendemain on vit échouer à la côte et près de **Cadix**, le vaisseau-amiral le **Bucentaure**, mais on parvint à en sauver l'équipage. Ce vaisseau avait été amariné par les Anglais, qui, n'ayant pu, à cause de la tempête qui s'éleva, le tenir à la remorque, la coupèrent et abandonnèrent le bâtiment qui dériva près de la ville de sorte que les Anglais qui se trouvaient dessus devinrent eux-mêmes prisonniers. La majeure partie de l'équipage fut transféré (sic) sur **l'Indomptable**. Notre première compagnie de grenadiers en faisait partie.

Dans la nuit qui suivit le combat, notre vaisseau, le **Pluton** dont les mâts ne tenaient plus que par la tension des haubans, eut les câbles de trois ancrs cassés ; il ne nous resta plus que l'ancre de Miséricorde. Cela n'empêcha pas son brave Capitaine Cosmao qui se trouvait commander les débris de la Flotte, de faire mettre à la voile trois vaisseaux et trois frégates et d'aller rechercher la **Sainte Anne**, vaisseau à **trois ponts Espagnol, qu'une** frégate Anglaise s'obstinait, malgré l'ouragan, à conduire à la remorque. Mais, dès qu'elle nous aperçut (sic) elle abandonna ce vaisseau que nous parvînmes à ramener. Nous entrâmes dans la rade où nous mouillâmes notre dernière ancre. (le vaisseau **l'Algésiras**). Pendant deux nuits nous fûmes dans des trances horribles. Notre ancre ne tenait pas ; nous chassions dessus ; la mer était grosse. Les coups qu'avait essuyés le vaisseau pendant le combat l'avait (sic) entr'ouvert et lui faisait (sic) faire trente pouces d'eau à l'heure ; et par surcroît de malheur, le surlendemain de notre rentrée dans la rade, le feu prit à bord. De sorte que nous avions à craindre à chaque minute, ou d'échouer, ou de sauter, ou d'être submergés.

Juges (sic) de la position de ton malheureux frère, qui n'y voyait pas, qui ne pouvait remuer et qui était gisant sur son lit de douleur. Eh bien, il était tranquille, ou mieux il était dans un tel état d'apathie, qu'il voyait venir la mort avec indifférence et ne l'envisageait que comme le terme de ses vives douleurs. Cependant, grâce à l'activité, à l'intrépidité de notre brave Capitaine et de la partie de son équipage en état d'agir, on parvint à sortir de ce mauvais pas. Quatre pompes étaient employées nuit et jour pour vider l'eau qui ne cessait de s'introduire dans le vaisseau.

Pendant ces jours et ces nuits d'horreur on n'entendait que tirer le canon de minute en minute et à des distances plus ou moins rapprochées. On me dit que c'était des vaisseaux démâtés qui, jettés (sic) à la côte, demandaient du secours, et on était dans l'impossibilité de leur en porter. Quelques chaloupes qu'on avait envoyées à cet effet avaient chaviré et coulé. Ces pauvres infortunés étaient condamnés à périr, au moins en grande partie, car très peu échappèrent au naufrage.

L'Indomptable, de 80 canons, sur lequel se trouvaient deux compagnies de notre Régiment, plus les grenadiers sauvés du Bucentaure, était rentré dans la rade de Cadix. Le câble de sa dernière ancre cassa : il fut forcé de mettre à la voile ; son gouvernail ayant été fortement endommagé dans le combat, il ne put empêcher le vent de le jeter (sic) sur le Diamant, rocher à l'entrée de la rade sur lequel il talonna longtemps et éprouva de violentes secousses. Il parvint cependant à se dégager à force de travail ; mais malheureusement, ayant gagné la pleine mer, la tempête le fit échouer à la côte de Sainte Marie, petite ville située à cinq lieues de Cadix. Il était dix heures du soir lorsqu'il échoua. Au jour il ne paraissait plus rien de ce bâtiment que l'extrémité des mâts. Les ponts se rompirent d'abord. Il ne restait plus que les deux extrémités sur lesquelles cherchaient à se réfugier les officiers, matelots et soldats. Tous

se faisaient les derniers adieux. Le vaisseau était couché, la marée montait avec impétuosité. Les blessés s'efforçaient de se traîner sur les membres qui n'étaient pas mutilés et cherchaient à se soustraire à la mort qu'ils rencontraient plus loin. Les craquements du vaisseau qui se rompait, les invocations à Dieu et aux Saints, mêlées aux imprécations les plus horribles des blessés, souffrant les douleurs les plus aiguës et voyant s'approcher la mort la plus cruelle et la plus certaine, tout cela offrait le spectacle le plus affreux et le plus déchirant. Enfin, la plume la plus éloquente, le pinceau le plus habile ne pourraient donner qu'une esquisse bien imparfaite de ce tableau d'horreur et de destruction. De 1400 hommes qui se trouvaient sur ce vaisseau, il n'en échapa (sic) que 132, dont deux officiers, un Lieutenant de Marine et un Capitaine de mes amis. Tu peux juger de la perte en personnel par celles qu'éprouvèrent les troupes expéditionnaires. Nous avons deux beaux Bataillons, les Compagnies complètes (sic) à cent hommes. Le 67ème avait un Bataillon équivalent presque à deux, plus le 1er Bataillon de la première 1/2 Brigade Suisse au grand complet, et tous gens d'élite des dépôts coloniaux.

Tout réuni forme aujourd'hui un total de 750 hommes. La perte des marins des garnisons de vaisseaux fournies par les 2ème et 79ème Régiments de ligne est dans la même proportion. Le reste est ou tué, ou noyé, ou blessé et languissant dans les hôpitaux.

Plusieurs jeunes gens de Nancy, élevés par Mr. Spitz et excités par lui à entrer dans la Marine, étaient aspirans (sic) à bord des vaisseaux. Entre eux Harmand et Bazoche furent légèrement blessés. Ils se portent actuellement fort bien et viennent souvent me visiter. Le Grand Perrin fut tué à bord du **Redoutable**. D'Aubray était sur le même bord ; on lui fit l'amputation de la cuisse ; il la soutint avec courage. Il voulut qu'on le transportât sur le pont, menaçant de s'y traîner si on le refusait. On obtempéra à ses désirs. Là, réfléchissant qu'il était sans fortune, qu'il ne pouvait plus suivre sa carrière, il profita d'un moment qu'on ne pouvait le surveiller et se jeta (sic) à la mer. Cette perte m'a été très sensible. Je m'étais lié d'amitié avec lui depuis notre retour des Isles. C'était un jeune homme de la plus belle espérance. Il m'avait confié que, ennuyé d'être depuis si longtemps aspirant, il chercherait après la rentrée en France, à entrer dans l'Armée de Terre où il espérait plus de gloire et plus d'avancement.

Je ne me permettrai pas de chercher à pénétrer les causes de la perte de ce malheureux combat, si intempestivement engagé, qui ruina totalement notre marine et causa la perte de tant de braves gens. Je ne puis cependant m'abstenir de faire l'éloge de plusieurs braves Capitaines de vaisseaux, notamment de ceux du **Redoutable**, du **Pluton** et de l'**Intrépide**, tous trois de 74 canons. Ces Commandans (sic) sont l'honneur de la Marine Française et sont la honte de ceux qui n'ont pas eu le courage de les imiter.

Le brave **Lucas**, Capitaine du **Redoutable** eut l'audace d'entreprendre d'aborder le **Victory**, vaisseau à trois ponts que montait **Nelson**, lorsqu'un autre trois ponts vint l'attaquer de l'autre bord. Il rappela son monde et il se défendait avec opiniâtreté contre ces deux bâtiments lorsqu'un troisième vint le prendre en poupe, enfilant les deux batteries dans toute leur longueur. Il continua à se battre et n'amena pavillon que quand son vaisseau, faisant eau de toutes parts allait être submergé.

Les Anglais parvinrent encore à sauver une partie de son équipage. Pourquoi tant de Capitaines de vaisseaux qui pour ainsi dire n'ont pris aucune part au combat, ne sont-ils pas allés au secours du **Redoutable**, se mêler parmi les bâtiments Anglais et montrer le même acharnement pour les détruire ?

Ainsi que je l'ai dit plus haut, le Capitaine du **Pluton** se battit avec la plus grande intrépidité contre le **Tonnant** Anglais, de 80 canons, et malgré ses pertes, quoiqu'à la seconde batterie il n'eût plus que cinq pièces qui ne fussent démontées, son opiniâtreté contraignit le vaisseau Anglais à lâcher prise et à se retirer.

Le Capitaine Inferney, commandait l'**Intrépide**, un des six vaisseaux de l'avant-garde sous les ordres du Contre-Amiral **Dumanoir**. Il voit l'armée engagée. Il n'hésite pas à venir prendre part au combat. Les Anglais s'en aperçoivent (sic) envoyant contre lui deux vaisseaux qui le combattent des deux bords. Il se défend avec acharnement contre eux et n'amène que lorsque ainsi que le **Redoutable** il était sur le point d'être englouti. On peut se demander

pourquoi les cinq autres vaisseaux de l'Escadre d'Observation ne vinrent pas prendre part au combat ?

Pourquoi ceux de la tête et de la queue de la ligne s'obstinèrent-ils à garder leurs postes dans cette ligne plutôt que de se porter au secours des vaisseaux du centre contre lesquels les vaisseaux Anglais s'étaient acharnés et dont ils cherchaient la destruction pour avoir meilleur marché des autres ? Ils savaient d'ailleurs que l'Amiral au milieu du feu, ne pouvait donner d'ordres ; que la fumée eût empêché de distinguer ses signaux. Pourquoi cet Amiral s'obstina-t-il à rester sur un vaisseau et ne monta-t-il pas une frégate de laquelle il eût pu donner les ordres requis dans ces circonstances ? Ou pourquoi n'avoir pas prévu tous les cas d'attaque et donné en conséquence des instructions aux Capitaines ? Certainement les trois vaisseaux précités ont donné la preuve la plus évidente que si chaque vaisseau Français et Espagnol se fût acharné chacun à un vaisseau Anglais et eût déployé la même intrépidité, le même courage, la même opiniâtreté que les braves Cosmao, Lucas et Inferney, il était à parier que la victoire devait nous appartenir. Il ne s'agissait plus de manoeuvre. Il ne fallait que du courage pour se battre corps à corps ; et les marines et les troupes de terre qui se trouvaient sur les vaisseaux qui ont pris la part la plus entière au combat, ont prouvé qu'ils ne cédaient en rien à aucune nation du monde.

Les Anglais ont payé cher leur victoire par la perte de leur Amiral, **Nelson**, qui termina ses jours à **Gibraltar**, 18 heures après sa blessure. (De tous les vaisseaux ils n'eurent.....)

Mais il est temps, mon cher ami, de terminer cette esquisse de carnage et d'horreur. Rafrâichissons nos idées par le tableau touchant de l'humanité, de la commisération et des secours prodigués par les Espagnols de **Cadix** et des environs à nos blessés et aux naufragés.

Le jour du débarquement l'on voyait sur le port le Capitaine Général environné des officiers les plus marquants de sa nation donner, avec le plus soigneux empressement, des ordres pour le transport des blessés. Des brancards, des chaises à porteur, des calèches, des équipages même, étaient disposés pour le transport de ces malheureux aux hôpitaux mis en aussi bon état que l'avait permis le peu de tems (sic) qu'on avait eu à le faire. Ce transport se faisait avec toutes les précautions imaginables au milieu d'une grande affluence de peuple qui, les larmes aux yeux, contemplait cette déplorable procession. Le marquis de **Solano** lui-même aidait à porter des brancards jusqu'aux portes de la ville où se trouvaient d'autres porteurs et revenait prodiguer ses bons offices. Après cette triste cérémonie il alla souvent visiter les hôpitaux, consoler les blessés, leur offrir des secours et sa bourse. Combien de Marquis en France répugneraient à faire ce qu'a fait ce brave Espagnol dont les traits de générosité et d'humanité élèvent l'âme et l'attendrissent ? Partout nos naufragés ont reçu des vêtements, des vivres, même de l'argent des habitans (sic) des endroits près desquels ils avaient échoué. Enfin, dans leur propre pays, les Français n'eussent pas reçu des secours plus prompts et plus généreux.

Il est tems (sic) de terminer ma lettre. Je souhaite, mon cher S¹ que sa lecture ne te fatigue pas autant que m'a fatigué sa rédaction. Je l'ai écrite de mon lit, sur une planche posée sur deux chaises. Tranquillise-toi (sic) cependant sur l'état de mes blessures. Elles n'auront aucune suite fâcheuse. Avec des remèdes, du courage, et de la patience je guérirai. Ma santé a été un peu altérée, mes organes un peu violemment affectés. Mais nous voilà réunis et certains de ne plus rembarquer. On me prodigue des soins et j'espère dans peu t'annoncer que j'ai récupéré mon ancienne vigueur.

Combien de fois n'ai-je pas désiré être près de toi, pouvoir t'embrasser ainsi que ma bonne soeur, ainsi que vos aimables enfants, Adèle et Mélanie. Embrasse-les.

Le Capitaine **Rolin**, de Vezelise, a été noyé. Si tu voyais son épouse dis-lui que tu n'as pas reçu de mes nouvelles. Agis de même vis à vis de celle de M. **Magnien**, qui est en Angleterre. On espère qu'il sera bientôt échangé. Quelqu'un qui va partir pour la Lorraine est chargé d'annoncer ces tristes évènements à ces Dames.

P.....

¹ SOYER Pierre Louis (N.D.L.R.)

37. Noms des vaisseaux français et espagnols

FRANÇAIS	canons		ESPAGNOLS	canons	
Bucentaure	90	coulé	Sta. Trinidad	130	coulé
Neptune	74	Cadix	Prince d'Asturie	112	coulé
Formidable	90	Dumanoir	Sta. Anna	122	Cadix
Indomptable	80	coulé	Raïo	80	coulé
Pluton	80	Cadix	Neptuno	80	coulé
Mont-Blanc	74	Dumanoir	Argonaute	80	coulé
Scipion	80	Dumanoir	St. Ildefonse	74	coulé
Schwift-Suze	80	pris	St. Jean Né-pomucène	74	pris
Intrépide	80	coulé	st. Just	74	Cadix
Berwick	74	Dumanoir	St. Augustin	74	Cadix
Aigle	74	coulé	Leander	64	coulé
Achille	80	sauté	Montaner		Cadix
Algésiras	80	Cadix	St. François d'A	74	coulé
Héros	74	Cadix	Bahama	74	Cadix
Dugué-Trouin	74	Dumanoir	Monarca	74	Cadix
Argonaute	74	Cadix			
Redoutable	74	coulé			
Fougueux	74	coulé			

FREGATES

L'Hortense, L'Hermione, La Cornélie, Themis, Le Rhin

BRICKS

L'Observateur et Le Furet

38. Noms des vaisseaux anglais

ANGLAIS	canons	Colonne ba- bord	Colonne tribord
Victory	110	x	
Téméraire	98	x	
Neptune	98	x	
Conqueror	74	x	
Leviathan	74	x	
Ajax	74	x	
Orion	74	x	
Spartiate	74	x	
Britannia	74	x	
Africa	64	x	
Agamemnon		x	
Minotaur		x	
Royal Sovereign	100		x
Belleisle	74		x
Mars	74		x
Tonnant	80		x
Bellerophon	74		x
Colossus	74		x
Achilles	74		x
Polyphemus	64		x
Revenge	74		x
Swiftsure	74		x
Defence	74		x
Thunderer	74		x
Defiance	90		x
Prince	98		x
Dreadnought	98		x

39. Le parcours du Capitaine PERNOT (ajout de Xavier Hennequin en 2006)

Toulon	Le 10 à Schweinfurt
Gênes 28 octobre 1806	Le 11 à Melriestadt
Monte chiaro 6 décembre 1806 14 janvier 1807	Le 12 à Schmalkalden
Castiglione 15 Février 1807 18 mars 1807 13/04/1807	Le 13 à Gotha
Parti le 13 avril de Castiglione pour Lonato	Le 14 à Langen-Salza
Le 14/4/1807 arrivé à Castel Nuovo	Le 15 à Gerinzen.
Le 15/4 à Doler	Le 16 à Breitenstein
Le 16 à Zala	Le 17 le Régiment rafraîchit à Blankenbourg
Roveredo 17 Avril 1807	Zolberstadt
Le 18 à Trente	Le 18 à Altenwidden.
Le 19 à Salurn	Le 19 mai à Magdebourg
20 à Botzen	21 mai 1807, de Gramentin
le 21 à Clausen	Magdebourg le 2 Juin 1807, départ le 3/6
Le 22 à Brixen	Rogetz
Le 23 à Sterzingen	Le 4 juin à Tangermünde
Le 24 à Steinach	Le 5 à Hassefeld
Le 25 à Innsbrück	Le 6 à Waticke
Le 26 à Charnitz	Le 7 à Berlingen
Le 27 à Garmisch	Le 8 à Retzow.
Le 28 à Weilheim	Le 9 à Wahren
Le 29 à Landsberg,	Le à Gramentin
Le 30 à Gerstoffen	Gramentin le 12 Juin 1807
Gersthofen 02/05/1807	Klockaw
3 mai pour Vertingen	12 juillet 1807 à Riebnitz
le 4 pour Dieschingen	Du blocus de Stralsund, le 21 juillet 1807
le 5 pour Dunttespiel	Stralsund, le 21 /8/ 1807
Le 6 à Feuchtwangen	Stralsund, le 18 Octobre 1807
Le 7 à Gottenhoffen	Stralsund, 29 Janvier 1808
Le 8 mai à Ippasheim	Stralsund, le 10 Avril 1808
Le 9 à Nordzheim sur le Mein	

40. La bataille de Trafalgar – ajout de Xavier Hennequin en 2006

Suite à la reprise des hostilités entre la France et le Royaume-Uni, le 18 mai 1803, après l'éphémère paix d'Amiens, Napoléon Ier commence à réunir une armée, au camp de Boulogne, dans le but d'envahir les îles Britanniques, et d'en finir avec son plus coriace ennemi.

Mais pour permettre à la flottille de transport de traverser la Manche, il doit obtenir une supériorité au moins temporaire, contre la Royal Navy. Pour la réaliser, il lui faut rassembler ses deux flottes principales, celle de l'Atlantique, basée à Brest et celle de la Méditerranée, alors basée à Toulon. Mais ces deux flottes sont sous la surveillance constante de la Royal Navy, ce qui rend leur jonction difficile. De plus d'autres flottes peuvent être mobilisées pour cette action, à savoir la flotte espagnole, maintenant alliée de la France et les autres escadres, présentes sur la façade atlantique, comme celle de Rochefort.

La flotte à Brest, commandée par le vice-amiral Ganteaume, forte de vingt et un vaisseaux de ligne est étroitement surveillée par l'amiral William Cornwallis et son escadre, et ne peut appareiller sans combattre. Cependant, le vice-amiral Horatio Nelson, qui commande la Mediterranean Fleet qui fait face à l'escadre de Toulon, a décidé d'appliquer un blocus très lâche, car il espère inciter l'amiral français Pierre de Villeneuve à prendre la mer, et qu'il pourra ainsi livrer bataille. Malgré les réticences de Villeneuve, qui a déjà connu la défaite contre Nelson à Aboukir en 1798, Napoléon pousse celui-ci à appareiller en direction des Antilles, où la flotte espagnole et celle de Ganteaume, forçant aussi le blocus, le rejoindront. Grâce à des tempêtes qui empêchèrent les navires britanniques de maintenir leurs positions de guet, Villeneuve fait voile le 29 mars 1805, s'échappe du piège de Nelson, passe le détroit de Gibraltar le 8 avril, et arrive aux Antilles, le 12 mai, avec onze vaisseaux. Une flotte espagnole, forte de neuf vaisseaux l'y rejoint. Fort de ses vingt navires de ligne, Villeneuve, pourtant pressé par les officiers de l'armée française de participer à la reprise des îles conquises par les Britanniques, reste inactif pendant un mois, attendant Ganteaume, qui n'a même pas quitté son port. Le 7 juin, suite à la capture d'un navire de commerce britannique, il apprend que Nelson et sa flotte, malgré les vents contraires qui les ont retenus, est enfin arrivé dans les Caraïbes. Villeneuve décide alors d'appareiller pour retourner en Europe, ce qu'il fait le 11 juin.

Le 9 juillet, il arrive au Cap Finistère, mais les vents contraires l'empêchent de rentrer dans le golfe de Gascogne avant le 22. Entre-temps, le vice-amiral Robert Calder, qui montait la garde devant Rochefort et Ferrol, a appris le retour du Français, et le 22, il a rassemblé sa flotte de quinze vaisseaux pour l'attendre au Cap Finistère. La bataille qui suit, le 23, où Villeneuve perd deux navires espagnols, dissuade celui-ci de poursuivre au nord. Malgré l'avantage du vent, il fait demi-tour et arrive à La Corogne le 1^{er} août. Les ordres de Napoléon qui l'attendent sont clairs: voguer au nord, vers Brest, mais nerveux devant les démonstrations de la Navy, Villeneuve décide de rejoindre Cadix.

Le 15, Cornwallis prend la lourde décision de détacher vingt de ses vaisseaux pour renforcer Calder contre Villeneuve, ce qui ne lui en laisse que onze pour garder la Manche. Mais, entre-temps, avec la menace des troupes autrichiennes et russes, aux frontières de l'est, les trois corps d'armée de Napoléon Ier, sans nouvelle de leur flotte, quittent le Camp de Boulogne le 26 août, et entament la grande marche vers l'est qui les mène vers Austerlitz.

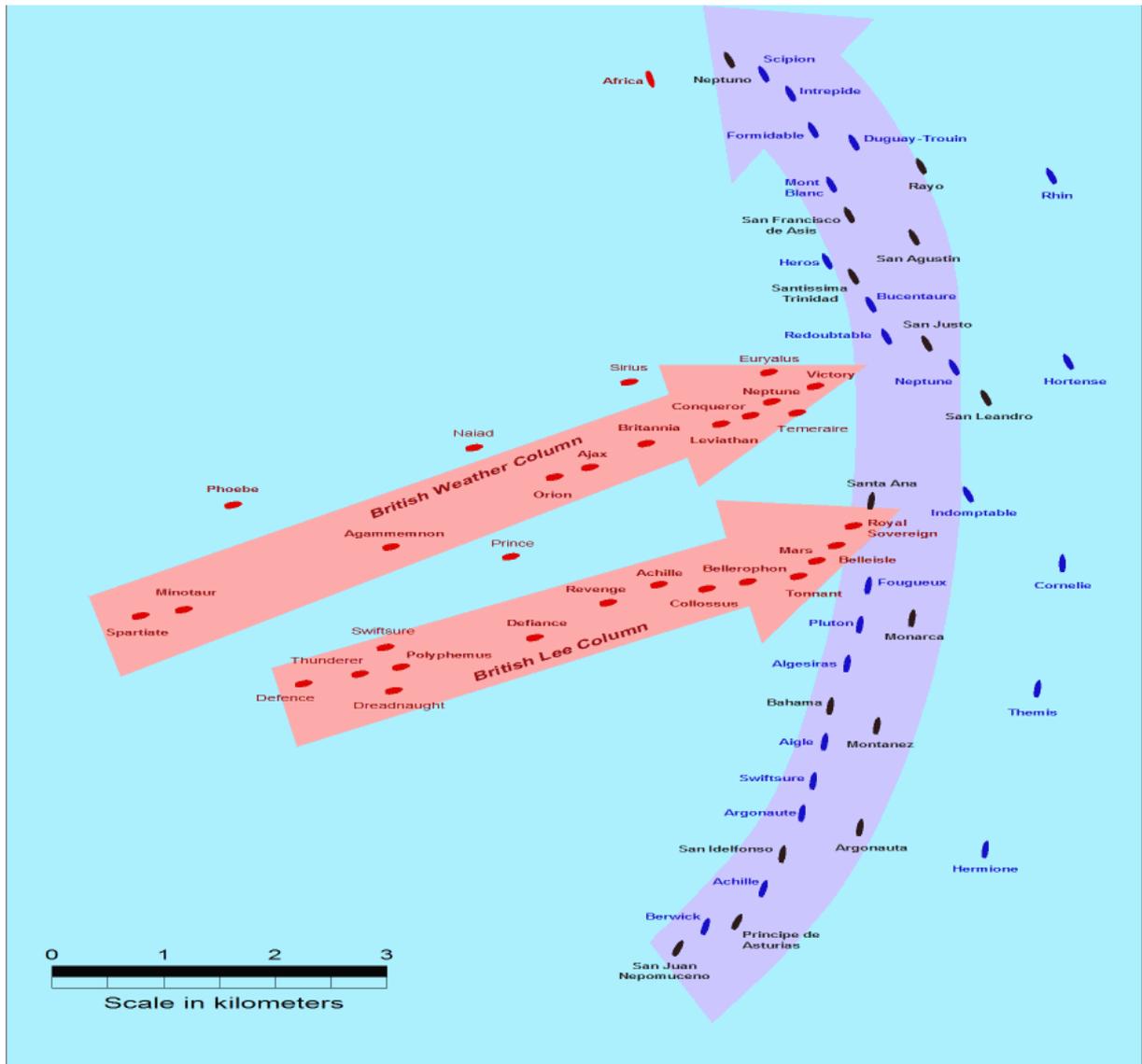
Horatio Nelson, revenu au Royaume-Uni après deux ans en mer, est chargé de commander cette nouvelle flotte. Retardé par les réparations du HMS Victory, il ne prend la mer que le 15 septembre et ne rejoint sa flotte que le 29. Il ne place devant Cadix qu'une flottille de frégates sous les ordres du capitaine Blackwood. Ses navires de ligne eux, attendent, hors de vue, à environ 50 miles de là. Il doit détacher six d'entre eux du 2 au 15 octobre, pour aller chercher du ravitaillement à Gibraltar; de plus, le HMS Prince of Wales a quitté la flotte pour ramener Calder au Royaume-Uni, où il doit répondre de son manque d'audace du 23 juillet.

L'amiral Villeneuve, de son côté, semble peu enclin à quitter Cadix: ses capitaines s'y opposent et il craint Nelson. Il a reçu des ordres de l'amiral Decrès, commandant la flotte française, de revenir en Méditerranée, mais seule l'annonce de l'arrivée de son remplaçant, le vice-amiral François Rosily, à Madrid, le 18 octobre, ajoutée au rapport d'intelligence signalant six vaisseaux britanniques à Gibraltar, le décide. Le 20 octobre, soudainement partisan du départ, il quitte le port après une rapide préparation de ses navires, et formé en trois colonnes, se dirige sur le Détroit de Gibraltar. Le soir même, l'Achille signale dix-huit navires britanniques à leur poursuite dans le nord-est. Durant la nuit, Villeneuve décide de former sa flotte sur une ligne et de se préparer au combat.

Horatio Nelson élaborait un message destiné à galvaniser ses hommes, juste avant la bataille, il fit hisser par pavillons le message « *England expects that every man will do his duty* » (« *L'Angleterre attend de chacun qu'il fasse son devoir* »). Suite au résultat de la bataille, cette phrase restera célèbre dans le vocabulaire anglo-saxon.

La victoire de l'amiral Nelson tient à une manœuvre géniale, consistant en un renversement de la tactique habituelle de combat en mer. Au XVIII^e siècle, lorsque deux flottes s'affrontaient, elles se disposaient en deux longues files perpendiculaires au vent (d'où le terme de vaisseau de ligne), et naviguaient l'une vers l'autre. Elles remontaient toutes deux lentement le vent et en se croisant, elles se canonnaient. Les deux flottes faisaient généralement demi-tour pour un deuxième passage face à face. La victoire tenait surtout au nombre de canons disponibles, à la rapidité de manœuvre des équipages et à la coordination entre les différentes unités de la flotte.

À **Trafalgar**, Nelson se trouvait face à deux flottes hétérogènes et qui n'avaient jamais navigué ou combattu ensemble. Leur ordre de bataille était approximatif. Il décida alors, se trouvant en infériorité numérique, de bousculer les habitudes. Au lieu d'orienter sa flotte perpendiculairement au vent, il la place vent arrière, ce qui lui donne beaucoup de vitesse (rendant aussi les coups au but plus difficiles), et dispose ses navires sur deux files côte à côte. Ces deux files forment une épée qui transperce la flotte Franco-Espagnole à angle droit en son milieu; celle-ci est alors coupée en deux et incapable de réagir. Après avoir durement touché l'adversaire, la flotte de Nelson fait demi-tour et revient faire un second passage dans la ligne désorganisée des Franco-Espagnols.



Notre ancêtre Pernot se trouvait donc sur le Pluton, juste dans l'axe de tir de la colonne sud, attaqué par le Tonnant.

La victoire anglaise est totale, les Français et les Espagnols perdent 22 navires, 4400 marins tués ou noyés, 2500 blessés et plus de 7000 prisonniers.

Cette défaite maritime conduira Napoléon Bonaparte à recentrer ses efforts sur l'Europe continentale.

A plus long terme, cette bataille va contribuer à la création d'un mythe, la bataille navale décisive sauvant le Royaume-Uni. C'est ainsi que, pendant la Première Guerre Mondiale, la bataille du Jutland, et ses résultats mitigés, susciteront une vive controverse, cette bataille entre dreadnoughts étant appréciée à la lumière de la victoire de Nelson.